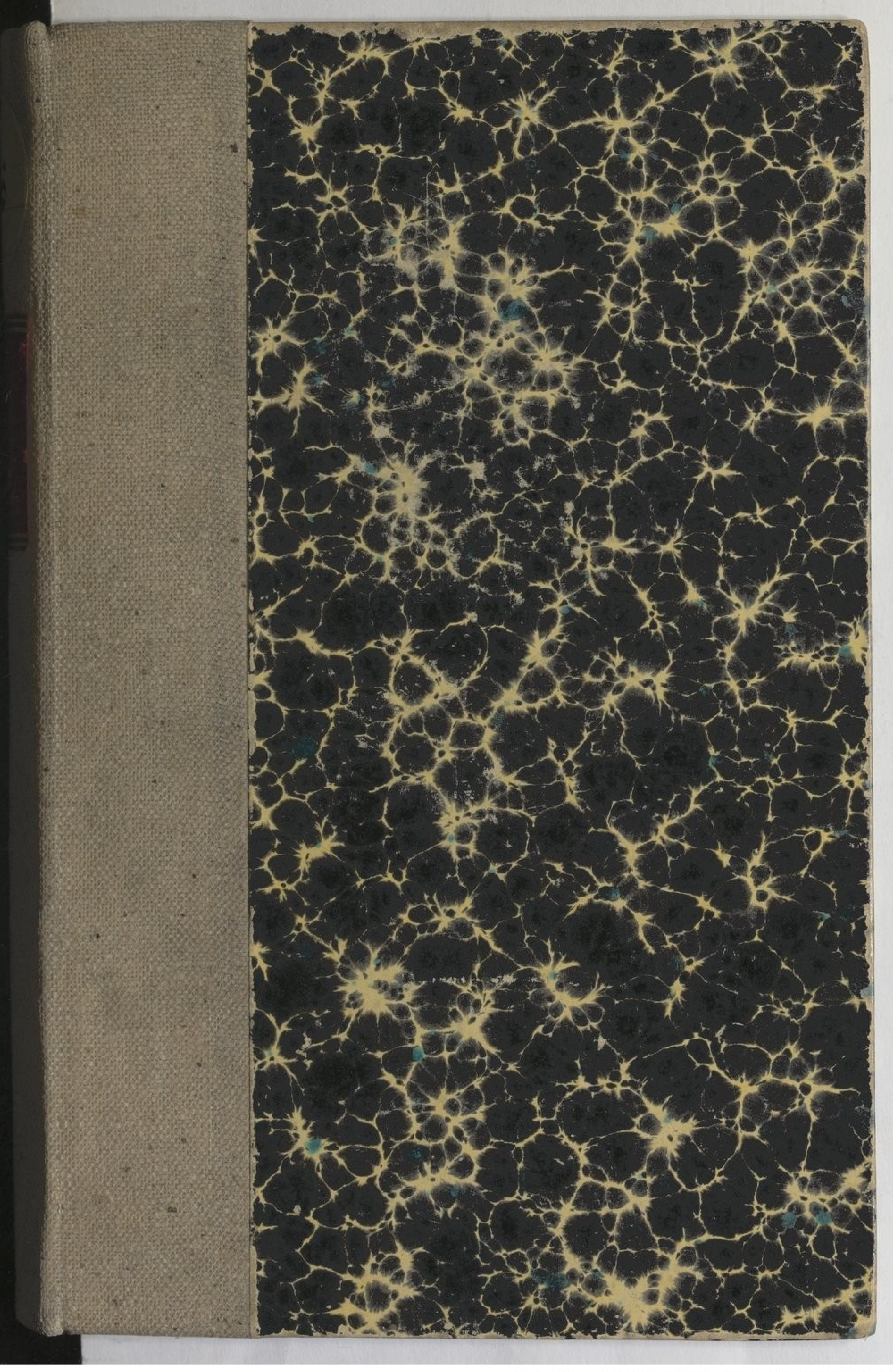
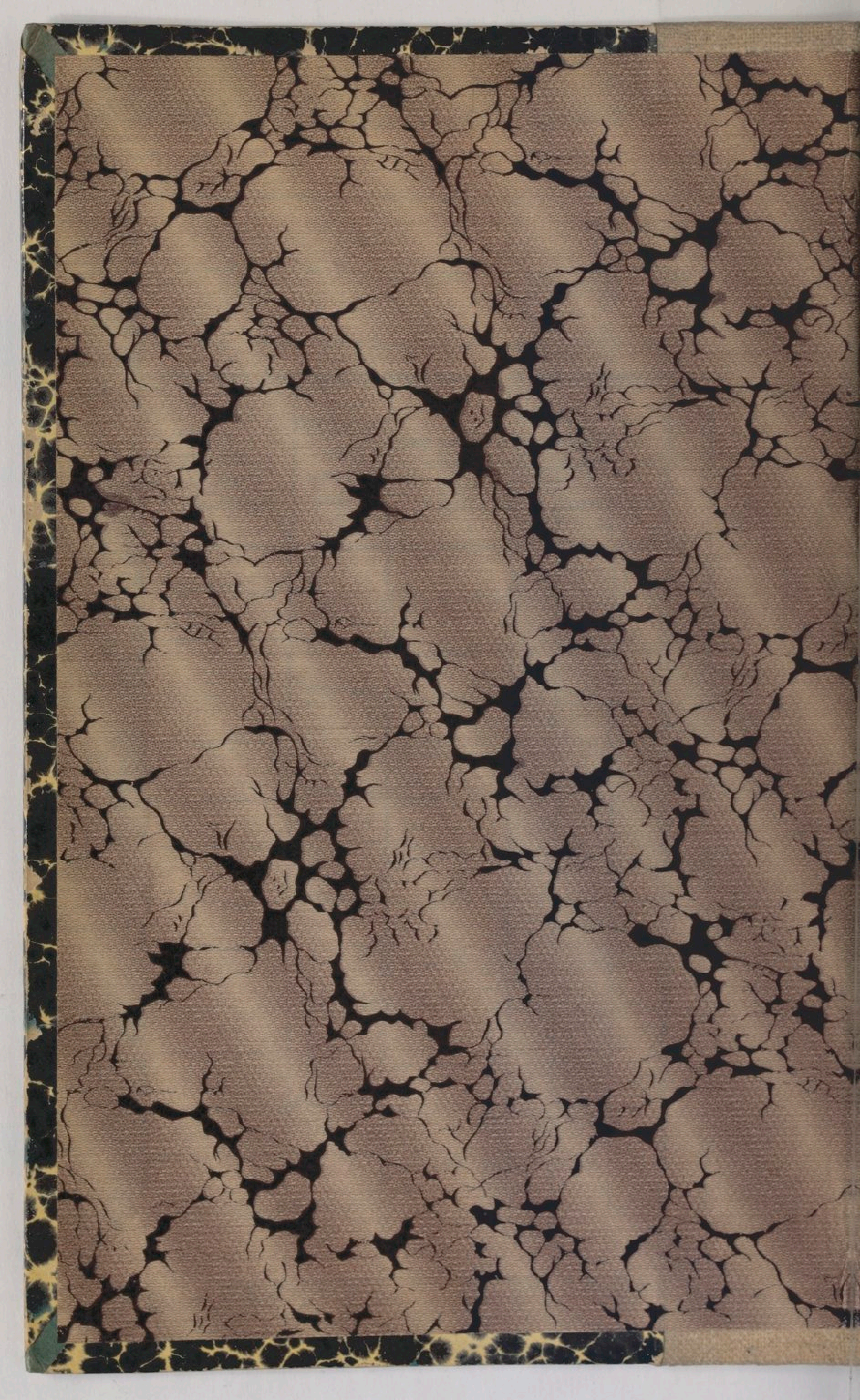


Jules Fabien


BnF Gallica







LES PASSIONNÉS

JULES FABIEN

PAR

PIERRE LANO



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1882

JULES FABIEN

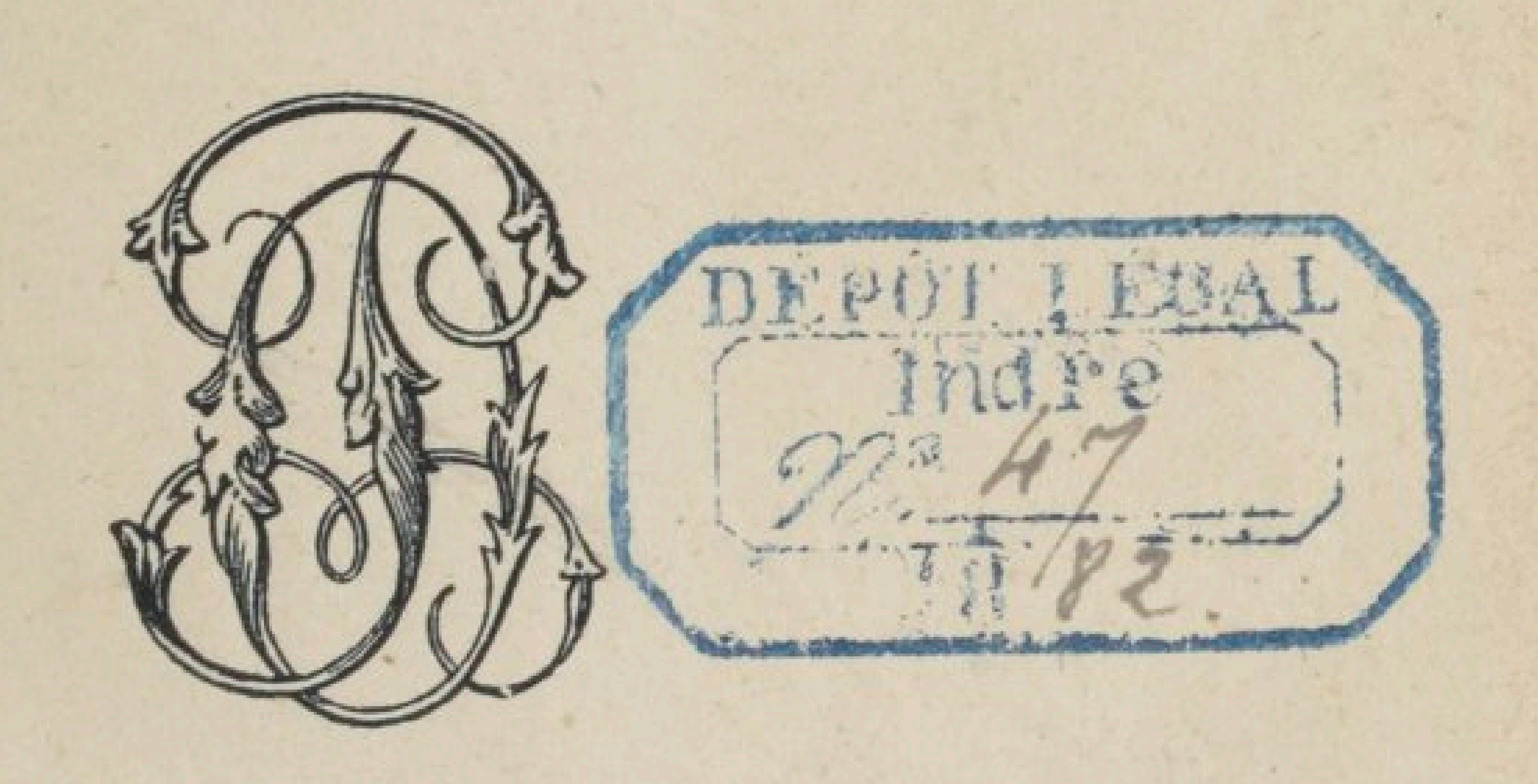
Châteauroux. — Typographie et Stéréotypie A. MAJESTÉ

LES PASSIONNÉS

JULES FABIEN

PAR

PIERRE LANO



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1882

A MON PÈRE

JULES FABIEN

PREMIÈRE PARTIE

I

Une grande émotion régnait dans les couloirs du Palais-Bourbon, ainsi qu'aux alentours de l'enceinte législative. Devant la haute colonnade, à l'ombre des piliers, des hommes noirs allaient et venaient, inquiets. D'autres gesticulaient, et des éclats de voix retentissaient et se perdaient en échos confus. La salle d'attente regorgeait de solliciteurs. Les garçons de service étaient sur les dents. Les dégagements, les couloirs du palais étaient encombrés par la foule des représentants. Des gestes de colère, des railleries, des rires, des apostrophes, s'élevaient du sein des différents groupes. On s'amassait, on se bousculait autour d'un orateur écouté ; on courait au-devant des ministres, on les interrogeait et toujours l'inquiétude se

lisait sur tous les visages. Les bureaux des commissions, envahis, formaient autant de clubs parlementaires ; les huissiers harassés, étourdis par le bruit augmentant sans cesse, n'entendaient plus les appels des sonnettes. — Seule, une grosse voix dominait le tumulte intérieur du palais : « En séance, messieurs, s'il vous plaît ! » — C'était celle d'un huissier légendaire, personnage important, auxiliaire précieux du président, qui semble, aujourd'hui encore, avoir le monopole de ces clichés officiels.

Il était une heure et demie et la séance allait commencer.

Dans cette journée, une rude bataille allait se livrer entre l'Empire et tout le clan de la fraction libérale du Parlement. La loi sur la liberté de la presse était à l'ordre du jour. Les esprits, passionnés, surexcités par une longue attente, par les déclamations des journaux, se tournaient vers ce but unique : la liberté, la liberté à tout prix. On disait que l'Empereur avait résolu de céder aux vœux de l'opposition. On disait qu'au ministère actuel allait succéder un cabinet imprévu ; ou citait des noms, et c'étaient des exclamations, des colères, des étonnements.

Au dehors, le spectacle n'était pas moins étrange. Les quais disparaissaient derrière une multitude houleuse et hostile. Le peuple avait quitté les faubourgs ; il était là tout entier et il cuisait, rôtissait et

se tordait, avec des contorsions de lézard soûl de chaleur, sous le grand soleil de juin. Sur le pont de la Concorde, la circulation était interrompue, et lorsqu'une voiture se présentait, des agents l'arrêtaient; parfois un homme politique en descendait ; selon ce qu'il était ou ce qu'on le croyait être, on l'acclamait ou bien on le huait.

Une buée rougeâtre s'étendait au-dessus de la foule; des lueurs jaunes la rayaient; sous l'intense chaleur, on voyait, pour ainsi dire, bouillonner l'air qui, à chaque poussée formidable du peuple, roulait sur toutes ces têtes des bouffées ardentes. Tout au fond, du côté de la Madeleine, montait, en un sourd grondement, la forte respiration de Paris. Les façades grises du garde-meubles et du ministère de la marine, sous les lueurs de fournaise qui tombaient d'en haut, avaient des miroitements de métal chauffé à blanc. Un brouillard rouge-sale dormait sur les toits élevés de la rue de Rivoli et prenait, en se perdant dans la file continue des cheminées et des mansardes, des tons de boue et de terre brûlée. A droite, les Tuileries flambaient, grésillaient. Les grands arbres se courbaient, haletant, suant toute leur sève, sous cette haleine tropicale, et les pigeons ramiers effarés, voletant de branche en branche, poussaient de petits cris. A gauche, se déroulait l'avenue des Champs-Élysées. La chaussée, poudreuse, était déserte. Tout en haut, l'arc

de triomphe, fièrement campé dans cette solitude, présentait au soleil, comme un géant insensible, son front à baiser. Derrière le Palais-Bourbon, jetant à l'espace des éclairs de brasier, le dôme des Invalides resplendissait, étincelait ainsi qu'un bloc d'acier sortant de la forge.

Dans l'encadrement de la place de la Concorde, la masse populaire, les mêmes cris, la même curiosité. On se haussait, pour voir, sur le bout des pieds ; on se hissait sur les bornes ; des gamins grimpaient après les réverbères ; et sur le socle des statues, des groupes d'hommes discutaient et regardaient. On n'apercevait que la façade du palais. parfois, l'un des personnages noirs qui se promenaient derrière les colonnes ; alors des « Ah ! » des exclamations, des murmures s'élevaient, se heurtaient, s'entrecroisaient et s'éteignaient dans un vague grognement. Auprès de l'obélisque, on riait. On oubliait la température brûlante, la politique, la liberté, tout enfin, on riait. Seul, sérieux et prophétique, un être énigmatique, à longue barbe blanche, gesticulait furieusement. Il parlait, il parlait. Les rires, les apostrophes, les impertinences passaient au-dessus de lui sans le toucher. Il prenait des temps et des poses ; il maudissait et, tirant de son sein des papiers imprimés, il les débitait à la foule qui se les arrachait. — Fatigué déjà de ses préoccupations, le peuple avait cherché un bouffon ; il l'avait

trouvé dans la personne de ce pauvre vieux avocat, ruiné d'argent et d'esprit, que Paris a tant connu, et il s'amusait de lui, en attendant la représentation qu'on lui avait promise en haut lieu, comme le public d'une salle de théâtre s'égaie, avant le lever du rideau, d'un bec de gaz qui s'éteint, ou d'une corde de violon qui casse, sous la main de l'accordeur.

Par intervalles, des estafettes traversaient la foule, venant des Tuileries. On s'écartait alors et, furieux d'avoir été dérangé, le peuple sifflait, sifflait longuement le malheureux messager qui n'en pouvait mais.

Cette journée, si pleine de lumière, de tumulte et d'attente, avait quelque chose de sinistre. On eût dit que ce peuple était là pour assister à quelque tournoi gigantesque et inconnu, pour voir se lever l'aurore de quelque renouveau. Les gouvernements qui chancellent voient toujours la même foule, le même public, se presser autour de leur lit d'agonie.

Cette journée allait bien vraiment compter dans l'histoire.

Jules Fabien, le grand Fabien, le chef de l'opposition, celui que tous les libéraux avaient porté sur le pavois, chacun le savait, allait parler. Depuis longtemps, il attendait cette discussion irritante de la liberté de la presse, et, ce jour-là, disait-on, il

devait terrasser le gouvernement. On le connaissait, on n'ignorait pas qu'au charme de sa voix, il mêlait souvent des accents terribles, pleins d'une éloquence fougueuse et sauvage, et l'on espérait en lui, comme lui avait espéré dans les événements.

Déjà Fabien s'était rendu au palais législatif. Il avait compris qu'il lui eût fallu subir une ovation peu agréable en se montrant à ses admirateurs passionnés et comme il avait horreur, lui, l'orateur populaire, du contact de la rue, comme ses instincts se refusaient à essuyer les acclamations nées dans les faubourgs, il avait devancé l'heure de la séance et, retiré dans un bureau, il avait gardé une prudente réserve.

Il se recueillait là. Étendu sur un divan, la tête à demi renversée, son large portefeuille entre les jambes, il méditait. Parfois un rictus affreux tordait sa lèvre fameuse, cette lèvre satanique sur les bords de laquelle, en même temps que la flamme qui ronge, semblaient courir des baisers ; bouche fameuse, oui, qui sut donner une égale place à la haine ainsi qu'à l'amour. De sa main droite, blanche et veinée, comme celle d'une femme, il caressait doucement sa longue barbe brune semée de quelques fils d'argent. D'un mouvement de tête, il rejetait de moment en moment sa chevelure opulente, puis il retombait dans l'immobilité, écoutant vaguement les rumeurs loin-

taines, bercé voluptueusement par son rêve, par sa puissance, par sa popularité.

Une seule fois, Fabien se leva. Il sortit de sa retraite et se dirigea vers la salle des séances. Il avait son idée. Il voulait voir si son public des grands jours était bien là. Il fut satisfait. Il put glaner plus d'un regard admirateur, plus d'un geste haineux en traversant lentement l'hémicycle. Oui, son public était bien là tout entier. Ambassadeurs, hommes d'État, princes du sang, courtiers d'élections, financiers tapageurs, grandes élégantes, femmes politiques, bourgeoises enthousiastes, courtisanes à la mode, tout cela se penchait vers lui, tout cela lui envoyait des œillades, des sourires, tandis qu'il passait, frôlant la tribune. Il entendait les moindres mots échangés, et sous la pluie des paroles, des regards, il tendait le dos délicieusement, il semblait dire : « Encore » et des poussées d'orgueil comprimaient son cœur. — Et puis, ces parfums, ces toilettes, ces gorges et ces épaules presque nues, ces femmes dont on sentait comme l'haleine impatiente, dont on voyait la chair palpiter, tout cela encore lui montait au cerveau. Ses narines aspiraient l'odeur de la salle, sa lèvre s'ouvrait devant les sourires comme devant un baiser. Un frisson sensuel s'emparait de lui; il trébuchait en sortant et lorsqu'il rentra dans son cabinet, il s'affaissa avec un soupir, long et pro-

fond, sur le divan, et se prit la tête de ses deux mains crispées. — « C'est bon, c'est bon ! » — fit-il, doucement, lentement, comme savourant ses paroles ; puis à demi couché, il ferma les yeux.

Tout à coup, la porte du petit bureau s'ouvrit et un huissier s'arrêta sur le seuil. Fabien se dressa.

— Que voulez-vous ? dit-il.

Pour toute réponse, l'homme de service, timide, lui remit une carte sur laquelle on avait griffonné à la hâte quelques mots. Fabien la prit et lut :

CHARLES LACROIX

de passage à Paris, prie son vieil ami Fabien de lui donner une place à la séance de ce jour.

Fabien tourna et retourna la carte entre ses doigts. Ses souvenirs lui manquaient.

— Lacroix, Charles Lacroix, murmura-t-il, qui diable est cela ?

Puis il relut le billet et sa pensée s'arrêta sur ces mots : « son vieil ami ».

— Ah ! fit-il, oui, Lacroix, pardieu, je l'avais oublié.

Et se levant il se fit conduire à la salle d'attente.

Lorsque l'huissier jeta son nom, ce grand nom de Fabien, dans l'entrebâillement de la porte, il y eut comme un tressaillement dans la foule des solliciteurs, une poussée en avant, forte et serrée, et des femmes se mirent à crier, tandis que les hommes répétaient à voix très basse, mais distincte et émue : —« C'est lui, c'est lui ! » De son grand regard froid, Fabien examina ce monde qui se pressait devant lui. S'il eût, là encore, un élan d'orgueil, il sut le cacher. Il fit deux pas et le flot humain recula, respectueux, craintif. Un vide restait autour de lui maintenant ; il apparaissait comme un dieu que nul n'ose approcher. — Lentement il promena ses yeux autour de la salle : Lacroix, Charles Lacroix, son vieil ami, ne venait pas.— Soudain, un petit homme blond, à l'air bon enfant, au regard heureux, sorti du fond de la pièce et se dirigea vers lui, en se frayant avec peine un passage au milieu de tous ces gens. Il était suivi par une femme de moyenne taille, richement vêtue, radieusement belle. Parfois, le petit homme se retournait vers elle en lui disant :

— Allons, Louise, serre-moi de près. Tu vois bien que nous n'arriverons jamais.

Puis il lui prenait la main et l'entraînait. Enfin le petit homme et la jolie femme, l'une remorquée par l'autre, débouchèrent dans le vide au milieu duquel Fabien attendait, légèrement impatient.

Alors, ce fut comme un coup de théâtre. Le grand homme et l'homme petit se reconnurent et se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Il y eut une grande scène d'attendrissement. Fabien, un peu ennuyé, cherchait à mettre un frein aux démonstrations de son ami. Il lui parlait gentiment, comme à un être timide et il s'arrêtait, souriant, écoutant la voix du petit homme, qui, pareille à un gloussement, se faisait entendre, émue :

— Mon vieux, mon bon Fabien !...

Et le pauvre Lacroix, les larmes aux yeux, tremblant comme un enfant, serrait les mains de son ami, s'accrochait à son vêtement, répétant sans cesse la même phrase, la seule qu'il pût articuler :

— Mon vieux, mon bon Fabien !...

Pourtant, il se remit. La jeune femme restait là, devant cet épanchement, devant cette scène touchante comme une belle statue, immobile et dans l'attente. Lacroix se tourna de nouveau vers elle et, l'attirant encore, il la plaça devant Fabien.

— Voyons, mon vieux, fit-il, je ne t'ai pas tout dit, je ne t'ai rien dit, tu ne sais rien ; il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus. Je suis marié ; voici ma

femme ; elle te connaît et elle t'aime bien, va. Je lui ai si souvent parlé de toi. — Et il ajouta, comme dans un rêve : — Je suis bien heureux, va, mon vieux.

Fabien, alors seulement, parut remarquer Mme Lacroix. Il la regarda. Son œil profond et doux plongea dans l'œil de la jeune femme et il s'inclina respectueusement et gracieusement devant elle. Elle lui rendit son salut en souriant.

Fabien tira de sa poche deux billets et les tendit à Lacroix ; puis, comme se ravisant :

— Au fait, dit-il, je vais vous conduire moi-même. Vous serez mieux placés.

— C'est cela, c'est cela — oh, mon bon Fabien... Tu es bien toujours le même... comme au collège, tu sais... tu te rappelles...

Et s'appuyant sur sa large épaule :

— Tu n'es pas fier, toi, fit-il.

Ces derniers mots firent le tour de la salle. Le public, curieux, envieux, assistait, muet, à cette scène. Lorsque Lacroix se tut, il y eut un murmure dans la foule.

— C'est vrai, cela, disait-on, il n'est pas fier. Il reconnaît ses amis, celui-là. La fortune ne lui tourne pas la tête... Il ira loin. — Quel homme ! Ah ! si l'Empereur voulait...

Et toujours, comme un refrain, la phrase de Lacroix revenait :

— Il n'est pas fier !

Mais Fabien n'écoutait plus. Il avait offert son bras à Mme Lacroix et bientôt il disparut, avec ses amis, laissant derrière lui une traînée d'admiration et de curiosité enthousiastes.

Tout à coup un frémissement courut dans les galeries. Un long murmure monta dans la salle. Sur le velours grenat des loges, des gorges de femmes se tendaient. L'air était imprégné de l'odeur humide de leur chair. Tous les députés étaient à leurs bancs et, dans le lointain, amorti par l'épaisseur des tentures et des murailles, on entendait un sourd roulement. La voix des huissiers criait : — « Son Excellence monsieur le Président ! » — Et les tambours battaient aux champs. — La séance commençait. Le président parut. Il avait revêtu, ce jour-là, ses insignes, et le grand cordon de la Légion d'honneur s'enroulait autour de sa taille. Il prit place au fauteuil, tandis que, derrière lui, obséquieux et félin, un grand vieillard sec, au regard acéré, nez pointu, lèvres minces, se tenait immobile et respectueux.

Au milieu d'un brouhaha confus de voix et de piétinements, la lecture du procès-verbal s'opéra ; puis le président se leva et gravement laissa tomber ces mots qui firent sur l'assemblée l'effet d'une étincelle électrique :

— L'ordre du jour appelle la discussion de la loi

sur la liberté de la presse. La parole est à monsieur Jules Fabien.

Dans les couloirs, et comme par habitude, l'huissier légendaire criait encore : — « En séance, messieurs, s'il vous plait ! » — Puis tout se tut. Un silence de mort régna dans la salle. Tous les yeux étaient braqués sur la tribune.

Fabien y parut.

Sa grande taille dominait l'assemblée. Ses épaules semblaient se mesurer à la largeur de la tribune et la trouver trop étroite. Ses mains, blanches et nacrées, en serraient les bords, crispées. Il jeta son regard sur les bancs garnis de la salle, sur les galeries bondées de spectateurs, puis il se recueillit et avec un accent vibrant d'émotion, il parla.

Longuement et lentement, il aborda cette grande question de la liberté de la presse. Il prit un à un les ministres qui siégeaient en face de lui et il les broya, sur son genou, pour ainsi dire, comme il aurait fait d'une baguette.

Parfois, le rictus qui tordait sa bouche à certaines heures passait sur elle, rapide, et alors des phrases haineuses, violentes, s'échappaient de sa gorge. Il s'exaltait au bruit des applaudissements qui éclataient dans la salle, à gauche. Sa voix devenait plus pressante, plus mordante et il avait des râles affreux pour exprimer toute l'angoisse que lui communiquait la

tyrannie, sous laquelle, disait-il, mourait son pays. Puis, le sourire revenait sur ses lèvres; il se faisait railleur et le fouet de la satire remplaçait dans sa main le stylet de la haine. Et de nouveau, il s'élançait à corps perdu dans le domaine de la colère. Il marchait maintenant, il arpentait, de long en large, la tribune qui craquait sous ses pas; ses bras étendus, comme désignant un ennemi implacable, avaient des allures farouches; ses narines se gonflaient, ses paupières s'ouvraient démesurément et sa poitrine haletait, rugissait, comme un soufflet de forge. Un son guttural, rauque, coupait, par intervalles, sa phrase, et la hachait, ainsi qu'un hoquet. Il y eut un moment où il fit peur. Un mouvement de terreur agita la salle. — Fabien, le corps rejeté en arrière, le ventre collé à la tribune, la tête heurtant le marbre du bureau présidentiel, Fabien, la main tendue en avant et menaçante, maudissait les tyrans. On savait ce que ce mot voulait dire dans sa bouche. Sa face s'empourpra; le sang monta à son cou, ses cheveux tombèrent emmêlés, sur son front, et le rictus de sa bouche se changea presque en une convulsion. — Puis il s'affaissa, épuisé, sur lui-même, et il se tut. — Alors des applaudissements frénétiques éclatèrent, toute la gauche se leva. Des hurlements, des cris, des injures, s'élevèrent. — Fabien, seul, restait muet. Il fit un geste. Le silence se rétablit. Il reprit son discours. — Soudain, sa tête

se tourna vers les galeries. — Il en était à sa péroraison. Non, jamais il n'avait été aussi beau !– Drapé dans sa vaste redingote, il parlait, il s'animait de plus en plus ; mais ce n'était plus la colère sombre, la haine qui saigne, qui l'inspiraient. Il abandonnait maintenant le cercle étroit de son sujet, ou plutôt, il généralisait la question et ses accents se faisaient tendres en parlant de la liberté. — Une sorte de volupté coulait de sa lèvre : il caressait la Liberté, comme une maîtresse ; il la faisait belle, il la dépeignait sous des aspects séduisants ; il avait pour elle le regard du serpent pour le bol de lait. On l'écoutait, surpris. — Soudain Fabien eut un dernier cri ; un frisson le secoua tout entier, un spasme voluptueux l'empoigna. Il terminait, et, dans ses suprêmes accents, il y avait comme de la désespérance prophétique, comme des déchirements. Il oubliait la salle, ses collègues ; il ne voyait plus que la Liberté. Le peuple pouvait l'écouter, à présent. C'était bien pour lui qu'il parlait ; maintenant, il tenait à être grand, à être sublime et il allait, il allait... Il s'inspirait de son sujet, et la Liberté se présentait à lui comme une femme jeune et belle, comme une amante farouche qui le passionnait ; les fers dont on l'entourait, il les brisait un à un, et sa main frappait la tribune comme un marteau, et sa voix avait des retentissements métalliques. Puis, quand

il se tut définitivement, il demeura là une seconde, rivé, fasciné, par ce je ne sais quoi qui s'était emparé de lui.

Tout à coup, un tumulte se produisit ; là-haut, dans les galeries, une femme, pâmée et ardente, assise aux côtés d'un brave petit homme qui semblait étourdi, ne rien voir et ne rien entendre, une femme, les reins tendus et gonflés, applaudissait, et ses deux mains mignonnes, dégantées, s'agitaient avec enthousiasme. Fabien vit cela ; un éclair jaillit de sa prunelle ; puis sa paupière retomba, lourde et basse, et il regagna sa place.

Alors il y eut une grande rumeur dans la salle ; on se levait, on se bousculait. Serré contre sa femme, Lacroix, hébété, ahuri, brisé par l'émotion, murmurait entre ses dents, répondant à sa pensée :

— Mon vieux, mon bon Fabien...

Puis, dans un élan d'affection heureuse :

— Tu l'as vu, hein ? dit-il à Louise. — N'est-ce pas qu'il est beau ?

II

Dans sa simplicité bête, la vie de Lacroix renfermait un réel roman. Des larmes amères, parties de son bon gros cœur de bourgeois sentimental, lui venaient aux yeux lorsqu'il songeait à la solitude de ses jeunes années. Orphelin, confié aux soins d'un vieil oncle égoïste et avare, il avait poussé tout seul, n'ayant pour horizon que les hautes murailles du collège de Vouzon en Jura. Longtemps, il était resté là, livré à lui-même, à ses propres impressions ; car sa nature avait éloigné de lui tout d'abord maîtres et élèves. On le nommait le « sournois » là-bas, et Dieu sait pourtant ce que cachait d'affection et de bonté sincères l'enveloppe épaisse et rude du pauvre diable. Toutes ses tristesses d'enfant planaient encore sur sa vie. Les pensums des maîtres, les railleries des élèves, les privations de toutes sortes, les vacances passées à l'étude en compagnie d'une dizaine de Suisses et de Piémontais, — car son oncle ne le faisait sortir que durant huit jours chaque année, — tourbillon-

naient dans son air, encore, et, par moment, comme si le temps écoulé eût été là toujours, menaçant, il serrait les poings nerveusement. Trente ans pourtant avaient neigé sur ces souvenirs !

De rares joies avaient éclairé sa jeunesse. Parfois quelque promenade inespérée, aux jours d'été, rompait la monotonie de son existence. Il s'en allait alors, errant, le cœur gonflé d'amertume, rêver au bord de la rivière ; il s'enfonçait jusqu'au ventre dans les hautes herbes et seul avec la nature, perdu dans la solitude des champs, à défaut d'affection humaine, il se prenait à aimer les choses inanimées. Son cœur, vide et affamé de tendresses, se nourrissait des senteurs de foin et de froment qu'exhalait la terre et son regard s'envolait, attendri, souriant aux arbres de la plaine qui se courbaient gracieusement, bercés par le vent qui chantait dans leurs branches.

Un jour, il arriva un *nouveau* au collège. C'était un grand garçon brun, à l'œil doux et profond. Il avait vu l'isolement de Lacroix et, comme mû par une instinctive sympathie, il était allé à lui. Spontanément, leurs cœurs s'étaient unis. Le nouveau était un fort. Aussi, au lieu de railler sa pitié pour l'abandonné, les maîtres et les élèves l'imitèrent. Le pauvre être se laissait faire, surpris et charmé de ce changement rapide. Il tendait ses grosses mains à qui voulait les serrer, ses lèvres épaisses trouvaient

des sourires adorables d'enfant aimant et de déshérité recueilli ; mais, au fond, il gardait, à son insu, la rancune des tourments endurés ; il savait à quoi s'en tenir sur la valeur de toutes ces démonstrations, il savait que sans le nouveau, sans son bon, son vieux Fabien, il eût encore été le paria du collège et toute sa reconnaissance, tous les élans de son âme endolorie, se précipitaient vers lui, éperdument.

Fabien était riche, relativement, et ses parents habitaient une propriété aux environs de la ville. Chaque dimanche, à présent, Lacroix s'y rendait avec lui. La fàmille de Fabien l'avait accueilli cordialement. Tout d'abord, ses manières malaisées et lourdes avaient provoqué plus d'une plaisanterie contenue; mais quand on avait su la peine de l'enfant, on l'avait aimé, on l'avait traité comme un frère de Fabien. On lui parlait doucement, on l'encourageait; et sous cette pluie de faveurs et de joies familiales qu'il avait toujours ignorées, Lacroix ronronnait ainsi qu'un chat sous la main caressante d'une femme. Il se prenait à chérir son vieux Fabien, ce père et cette mère d'un ami qui lui donnaient l'audace, en le soutenant de leur affection, d'affronter l'avenir et de former, lui aussi, quelques rêves de bonheur.

Oui, certes, Lacroix aimait Fabien. Ces heures, vécues côte à côte, mettaient dans son âme cette

douceur infinie et cette jouissance câline que les faibles ressentent devant les forts. Et aujourd'hui, encore, il ne voyait en Fabien que l'ami des mauvais jours, le sauveur qui s'était jeté pour lui à la nage, au temps où il se noyait, ayant au cou la pierre massive de sa misérable vie. Fabien, homme d'État, pouvait éblouir et courber devant lui bien des gens ; Fabien, orateur, pouvait provoquer dans le pays des tressaillements et des réveils farouches ; il demeurait, pour lui, le frère du passé, le compagnon de sa jeunesse sombre ; et la gloire et la grandeur populaires de son ami n'étaient pour rien dans son attachement. Eût-il retrouvé Fabien pauvre et inconnu, qu'il aurait éprouvé la même satisfaction intime, le même sentiment d'affection qui l'avaient poussé dans ses bras. Et il était heureux de songer qu'en allant à lui, il lui apportait cette sérénité de l'enfance que des années et des années de séparation et de silence ne peuvent détruire.

Bien souvent, ils avaient rêvé, tous deux, dans la solennité froide du collège de Vouzon. Grandis, ils parlaient entre eux de l'avenir. Ils voulaient être avocats ; mais Fabien cherchait et demandait des choses impossibles ; il disait qu'il serait député, ministre, et Lacroix, entraîné par les discours de son ami, l'approuvait. Cela lui semblait bon à lui, le futur plaideur de province, à lui, l'homme aux hori-

zons barrés, d'écouter une voix qui le portait au delà de la vie qu'il était appelé à subir. Son rêve maladif et glacé se frottait au rêve fiévreux, brûlant et robuste de Fabien, et ce rapprochement fugitif de leurs pensées mettait dans son sang paresseux comme des bouillonnements. Et après des heures de causerie et d'épanchement ils revenaient à des projets moins fous, à des désirs moins bruyants : Fabien disant d'une voix grave déjà et scandée par un hoquet, qu'ils feraient leur chemin tous les deux ; lui, en obéissant à sa nature, à cet instinct qui le menait vers l'existence large ; Lacroix, en prêtant à son pays natal son expérience d'homme réfléchi.

Le temps des premières études prit fin et ils quittèrent le collège. Ah ! comme le grand air fouettait délicieusement leurs visages, comme les arbres, les champs, avaient des couleurs plus claires à mesure qu'ils s'éloignaient de Vouzon ! Les parents de Fabien installèrent les deux jeunes gens dans un petit pavillon, au milieu du parc. Ils se reposaient là de leurs fatigues d'écoliers avant de retourner à la ville pour y apprendre le métier d'avocat.

A cette époque Lacroix eut des cauchemars. Il fit part de ses tourments à M. et à Mme Fabien ; il leur avoua que tous ses rêves, ses pauvres rêves, lentement et péniblement échafaudés, allaient peut-être s'écrouler ; il leur dit que peut-être il ne lui serait pas

permis d'accompagner Jules à Vouzon, car il ne possédait qu'une fortune restreinte et cette fortune était dans les mains de son oncle. Son oncle se refuserait à lui servir la pension qui lui était nécessaire et cette appréhension réveillait en lui ses souffrances d'enfant.

Contre toute attente, l'oncle céda.

Un matin, il y eut un grand remue-ménage chez Fabien ; les cours étaient annoncés et le départ pour la ville était proche. On se rendit à Vouzon pour procéder à l'installation commune. On trouva deux chambres, tout en haut d'une vieille maison, et l'on revint

On se lança alors dans des amusements de toutes sortes ; on mit à profit les suprêmes moments de liberté. Puis un soir, on se sentit triste et troublé : le lendemain était le jour marqué pour la séparation. Chaque année à la réouverture des classes on se quittait bien ainsi ; mais il sembla que cette fois ce n'était pas de même. Cette vie nouvelle, dans laquelle on allait entrer, mettait au cœur un sentiment qui n'y était pas avant. Ce soir-là l'on s'était assis à la table de famille sans trop oser relever les paupières, car il roulait dessous des larmes qui auraient bien voulu s'échapper. Cependant le repas fut gai ; on but à l'avenir, et ce diable de vin qui tombait en pétillant, dans les verres, avec des reflets jaunes, sentait tellement bon, le cliquetis du cristal était tellement guilleret, qu'on avait ri et

bavardé. Puis un grand silence succéda tout à coup à la joie ; le père, qui était très religieux, les fit agenouiller et, dans un murmure de mots latins, il les bénit. C'était solennel et simple. Il étendit sur leurs têtes ses deux longues mains ridées et lorsqu'ils se redressèrent et qu'ils virent ses cheveux blancs, ils pleurèrent comme de petits enfants. Les larmes que le vin jaune et le cristal chanteur avaient repoussées tout à l'heure au fond de leur cœur, remontant soudain, débordèrent dans un sanglot.

Dès le premier jour Lacroix s'était appuyé moralement sur Fabien. Aussi, lorsqu'il ouvrit les yeux, au matin, dans sa chambrette d'étudiant, il fut heureux de voir son bon camarade auprès de lui. Sa première pensée, inspirée par Fabien, fut une pensée de force. — Leur vie de travail dura trois ans ; trois ans ils restèrent enfermés dans leur logis, se privant d'air, pour ainsi dire, éloignés de tout plaisir, accrochés à l'espérance que leur donnait l'étude.

Avocats, l'avenir s'ouvrait, libre, devant eux. Mais le pauvre Lacroix devait encore souffrir. Une après-midi, en flânant, Fabien lui annonça qu'ils allaient se séparer. Dans sa quiétude, Lacroix n'avait pas songé à ce moment, marqué d'avance, cependant, de la séparation ; il reçut, avec cette confidence, un coup terrible à la poitrine.

Le matin où il accompagna son ami à la diligence

de Paris, dans la dernière poignée de main qu'il lui jeta par la portière, il mit toute son affection, toute son âme, et quand le postillon fouetta ses chevaux, que la voiture s'ébranla, une angoisse atroce l'empoigna. Il lui sembla que dans son mouvement en avant, la lourde patache passait sur son corps, faisait craquer ses os et écrasait ses entrailles. Il resta là, hébété, ahuri, mimant un adieu, dans un geste automatique, puis, il remonta chez lui, où, pris d'un désespoir immense, il pleura abondamment et amèrement, replié sur lui-même, mêlant à ses larmes de petits cris d'enfant ; il hoquetait. Sa pensée elle-même l'abandonnait. Elle n'était plus à Vouzon ; elle était là-bas, sur la route, qui courait, ainsi qu'un chien, derrière la diligence. Cette voiture, il la voyait, loin, bien loin, dans la poussière du chemin. Il s'arrêtait avec elle aux endroits connus ; maintenant elle devait être aux Grands-Chênes ; maintenant encore, elle devait avoir franchi le vieux pont qui coupe le ravin du Trou-au-Loup. Fabien et lui aimaient ces lieux, à cause de leur sauvagerie et de leur calme. Ils allaient là, le dimanche, pour mieux causer, pour mieux reposer leur esprit lassé par le travail aride de la semaine. Les souvenirs l'emplissaient et le meurtrissaient.

Un événement vint interrompre ses lamentations. Son oncle, le fameux oncle avare, au moment de lui

rendre ses comptes de tutelle, était mort. Comme tous les êtres égoïstes et peureux, il n'avait pas fait de testament et, au lieu d'une petite fortune, Lacroix recueillit un gros héritage. Il ne regretta pas cet homme qui lui avait fait tant de mal, dans son indifférence. Sa pensée assombrie par la désertion de Fabien, s'éclaira de toutes les lueurs de la richesse. Il résolut, ne voulant pas demeurer inactif, de fonder une étude, d'acquérir une situation. Tout entier à l'idée de travail, il se dit que sa vie ne devait pas être stérile. Ainsi que Fabien, et dans une autre mesure, il voulut être utile à son pays. Et il songeait que, lorsqu'ils se reverraient tous les deux, ils pourraient se regarder bien en face, se sourire bien franchement, se donner une sincère et rude accolade ; car ils auraient la conscience d'avoir réalisé leurs espérances d'enfant, au delà même de ces espérances; ils se retremperaient alors dans leur affection, dans leur bonheur, ayant pour eux, en plus, l'assurance du devoir accompli. Et le plaisir qui l'envahissait était énorme et cette rêverie qui montait en lui, associant tant de souvenirs à tant de joies naissantes, était douce..

Toutefois Lacroix passa de durs instants après le départ de Fabien ; il subit des heures terribles d'isolement avant de redevenir un peu heureux. Cette catastrophe l'avait surpris trop soudainement. Elle s'était présentée à lui alors qu'il ne pensait à rien, et,

tombant ainsi, après des années de tranquillité et de sérénité, il était naturel qu'il en ressentît cruellement les effets.

Fabien, tout d'abord, écrivit régulièrement à son ami. Puis les lettres se firent moins fréquentes ; il y eut des retards, des arrêts dans la correspondance, puis il n'y eut plus rien. Le bon gros cœur de Lacroix se serra devant ce délaissement ; toutes ses joies d'antan furent ensevelies sous les décombres de cette amitié qui s'ébréchait. Fabien ne l'aimait donc plus ? Il ne l'avait donc secouru, abrité et protégé, que guidé par un sentiment personnel, que pour avoir près de lui un être qui l'approuvât sans cesse, qui reçût ses témoignages d'affection, le récit de ses illusions et de ses déceptions, passivement, sans rien exiger au delà de la camaraderie d'école ? — Devant ce silence de l'ami, Lacroix éprouva un grand effondrement ; sa chair rosée et grasse eut des affaissements ; son esprit paisible entrevit des horizons inconnus et étranges, des choses nées du désespoir. Et pourtant, il excusa son ami Au cours de l'année qui venait de s'écouler, les parents de Fabien étaient morts ; peut-être que le fils, dans un grand déchirement du cœur, ne voulait plus entendre parler des lieux où il avait vécu de leur bonheur ; peut-être qu'il s'abîmait dans sa peine et pleurait ce père et cette mère qui l'adoraient? Est-ce que cette mort ne l'avait pas terrifié lui-même ?

Il y avait bien des larmes dans la vie de Lacroix et maintenant elle était bien changée, cette vie. Il allait de son étroit cabinet d'avocat au Palais de Justice, et *vice versa*. Le matin, il recevait les clients et tout le jour, il plaidait ou bien épluchait des dossiers.

Il acquit vite une réputation solide grâce au genre d'existence qu'il menait. Les clients venaient, venaient. Mais le bruit, le mouvement du Palais, le tracas des procès, ne tuaient pas en son cœur le souvenir de Fabien ; et, le soir, lorsqu'il était seul, il se prenait à songer à ces jours lointains où ce bon, ce vieux camarade, était son appui. Et il oubliait tout, clients, procès ; ce réveil du passé mettait en lui des découragements et des douleurs. Il voyait mieux son isolement, sa vie de garçon pesait à ses épaules, elle comprimait sa poitrine et il avait des étouffements et des suffocations, ainsi qu'un asthmatique.

Il vécut ainsi pendant dix ans, ne sortant du travail que pour rentrer dans la rêverie. Un jour était venu pourtant, où son chagrin avait eu moins de violence. Au Palais, il s'était fait des amis. Plusieurs d'entre eux s'étant mariés, il avait été les voir Et là, dans ces intérieurs amoureux où tout sentait bon, où la femme mettait son odeur voluptueuse de chair jeune et son souffle austère d'épouse, il avait éprouvé des tressaillements et des désirs. Il avait trouvé bête alors sa vie de garçon ennuyé. Les délices du *chez soi* se présen-

taient à lui dans une vision gourmande et il frémissait sous la caresse de l'ardent espoir qui le prenait. Cela lui paraissait bon de sentir frétiller à ses côtés une femme mignonne et riante. Cela lui paraissait gentil d'être enfermé, le soir, dans une chambre, bien close, de se chauffer les jambes devant un feu pétillant, tandis qu'une compagne, dans sa prévenance d'amante, prépare le thé et le verse doucement, bien doucement, dans les tasses. Alors, la nostalgie du mariage s'empara de lui violemment, tyranniquement.

Comme il n'était pas beau, il voulut être riche, très riche. Ce fut dans une soirée, à la préfecture, qu'il découvrit celle qui devait être Mme Lacroix. Elle était bien belle dans sa grâce naïve de fillette de dix-huit ans. Il ne connaissait que très peu ses parents et il ne l'avait vue qu'une ou deux fois, à l'église, au temps des vacances. Elle était sortie du couvent depuis quelques mois et il se dit qu'il y aurait une grande joie à s'attacher cette âme neuve.

Devant la vision du mariage, la sentimentalité qui dormait en lui se réveilla, l'emplit, le gonfla et il murmura de réelles élégies en échafaudant son avenir d'époux. Et, dans le livre de sa vie, une page se grava, resplendissante et immaculée: celle qui porta la date de son union. Le prêtre chantant à l'autel, les orgues grondant, là-haut, sous les voûtes du temple, les enfants de chœur avec leurs calottes rouges, le

suisse chamarré d'or et enrubanné, les chuchotements, les regards de la foule, l'encens montant en nuages bleuâtres, les cierges flambant, la mollesse des tapis étendus sur les dalles, les froufrous des étoffes, et, tranchant sur le tout, la blancheur éclatante de la robe de Louise, toutes ces choses qui ne vivent qu'une heure, il les contempla, il les mit dans son cœur et, dans un épanouissement d'homme affamé, il s'en gorgea, enfiévré par une sensualité de bourgeois superbe longtemps délaissé.

Voilà dix ans que Lacroix était marié et lorsqu'il considérait les jours écoulés il les trouvait largement remplis. D'une part, le travail, d'autre part, l'amour s'en étaient emparés et ils avaient filé, ainsi qu'une pensée. Le travail, il l'avait mené tambour battant. Quant à l'amour, il l'avait goûté à petites doses, craignant d'en tarir trop tôt la source, imitant, à son insu, ces enfants gourmands qui ne mordent que du bout des dents, dans les friandises qu'on leur offre. Lacroix s'était, pour lui-même, montré avare de son amour; il en avait fait durer le plaisir tellement et tellement qu'il lui semblait sans cesse n'en être qu'à ses premières bouchées de tendresse.

Il avait rencontré en Louise une femme simplement sage et il était fier de cette beauté calme qui lui appartenait. Elle était bonne et affectueuse avec lui et son exubérante jeunesse semblait se complaire

en des austérités sereines. Il n'en demandait pas plus. Et si elle n'avait point de ces élans de passion qu'il avait remarqués jadis chez les compagnes de ses amis, elle se laissait aimer par lui, docilement, elle acceptait, avec son beau et clair sourire froid, toutes ses tendresses. Cela lui suffisait et il la trouvait bien ainsi. Parfois, pourtant, il avait eu en présence de Louise, de ces aiguillonnements d'amour, de ces fièvres du sang, qui hurlent dans la poitrine d'un homme comme des loups, l'hiver, dans les bois. Mais dans ses embrassements les plus violents, il la sentait toujours la même, sagement complaisante. Alors, il rentrait en lui-même, il la caressait avec moins de force, il devenait timide, et, dans une confusion de tout son être, devant ce marbre rosé, devant ce corps qui sentait bon, mais qui ne tressaillait pas, il regrettait son emportement. Et cependant, il avait conscience des désirs inassouvis qui le brûlaient, et il se disait qu'il devait y avoir autre chose dans le mariage que cette paix éternelle de la chair ; mais ces pensées inquiètes n'avaient que la durée de l'éclair. Sa femme était bien ainsi et il l'aimait de toute son âme.

Un jour, il dit à Louise : « Nous allons à Paris ; nous verrons Fabien, tu sais, Fabien, mon ami de collège. » — Et tout de suite, ils s'étaient occupés des préparatifs du départ. Louise était très joyeuse. Sur-

prise et charmée, elle avait eu pour lui, en l'entendant ainsi parler, un fugitif élan, et dans un grand débordement de phrases; elle lui avait adressé mille questions curieuses auxquelles, avec un embarras d'homme ignorant, il avait répondu du mieux qu'il avait pu. Et, dans un feu roulant de mots, dans un bavardage enthousiaste, dans un excitement de tout leur être, ils avaient bouclé leurs malles et ils étaient partis.

Et ils y étaient enfin, dans ce Paris. Et il avait retrouvé Fabien ; tout son rêve était réalisé. Il était heureux, maintenant, bien heureux.

III

Tout entier à son extase, tout plein du bourdonnement d'éloquence que la voix de Fabien avait mis en lui, Lacroix était rentré, après la séance.

Une tiédeur moite, une nuit claire et légère, avait succédé à la grande chaleur du jour. Enfoncé dans un fauteuil, Lacroix songeait longuement. Il était descendu à l'hôtel de Bade ; par la fenêtre ouverte de sa chambre, la rumeur sourde de Paris montait et il avait comme des poussées d'orgueil en se rappelant les événements de cette journée. Cette chose énorme qu'avait traitée Fabien — la liberté de la presse, — n'était rien pour lui. De cette tribune qu'avait occupée son ami, il avait laissé, indifférent, s'envoler les coups d'éloquence et les menaces populaires ; il n'avait vu surgir qu'une vision, la figure de Fabien, entourée de tous ses souvenirs d'enfant et d'adolescent, cortège aimé d'un passé banal.

Le cerveau de Lacroix, ordinairement fort paisible, était chauffé à blanc par l'exaltation de son ami-

tié reconquise. Le lointain défilait devant ses yeux et il humait son souvenir ainsi qu'un breuvage bienfaisant.

Cette chambre d'hôtel, habituée à ne recevoir que des fatigués ou des ennuyés, devait être certes très étonnée d'abriter tant d'enthousiasme et tant de naïveté. Si Lacroix eut été un observateur, ces murs qui n'appartiennent à personne et qui sont à tous, auraient mis un frein à sa pensée lâchée, mais il était de ces natures qui rêvent et qui s'endorment là où le rêve et le sommeil s'offrent à elles et, pour être éclose dans une atmosphère tuante, sa rêverie n'en était pas moins vivante. L'odeur de ceux qui avaient passé là ne le gênait pas. Leurs ombres ne venaient pas l'importuner.

Des bouffées d'air chaud s'engouffraient par la fenêtre de la chambre. Le piétinement des promeneurs sur le boulevard mettait un accompagnement d'orchestre à sa méditation. Le gaz des trottoirs et les girandoles des cafés, dont les terrasses regorgeaient de consommateurs assoiffés, jetaient dans l'espace des lueurs d'or sale et se perdaient dans un brouillard poussiéreux, étendu, ainsi qu'un voile, à mi-hauteur des maisons. Le boulevard, dans un flamboiement de lumières, dans un fourmillement de corps, dans un affolement de jouissances, roulait ses séductions ordinaires, et, comme un appel au plaisir, des rires

éclataient, s'entrechoquaient, des parfums de fleurs prenaient les passants à la gorge, des froufrous de soie les enlaçaient. Dans un grisement de jeunesse,la foule s'écoulait lentement, paresseusement, coupant la tiédeur de l'air ; des voitures couraient au bois, emportant des ombres nerveusement rapprochées. Des bruits d'argent, de mâchoires et de lèvres, clamaient fortement ces trois choses : la vie, la bonne chère et l'amour.

. Très lasse, rompue par les émotions de la journée, Louise s'était retirée dans sa chambre, et maintenant, elle reposait. Lacroix était donc libre, et il restait là, béatement, les yeux à demi clos, les mains jointes, posées sur ses genoux. Chaque heure de sa vie se présentait à lui, comme dans un songe. Il l'arrêtait au vol et l'interrogeait. Il la saisissait, l'analysait, la disséquait, pour voir ce qu'elle contenait, et seul, dans la nuit, il palpait son bonheur et l'augmentait par cette évocation muette du passé. Les naïfs et les déshérités font ainsi ; en face des joies présentes, ils se hâtent de placer l'image des angoisses ou des désirs lointains. Et les déshérités et les naïfs n'ont pas tort. C'est vivre deux fois que boire à pleines lèvres à la coupe des plaisirs assurés,qu'exhumer une peine ancienne qui ne peut renaître, un désir longtemps inapaisé.

Le boulevard, maintenant, était plus calme ; les

lueurs s'éteignaient, et, de minute en minute, on entendait les fermetures des cafés qui tombaient avec fracas. Les garçons rangeaient les chaises devant les terrasses, rentraient les tables et les petits bancs et ces choses mettaient dans le soir un bruit de ferrailles et de bois. Les passants devenaient rares, les voitures roulaient lentement, lasses et geignantes ; l'air fraîchissait et un vague murmure de vie cachée se levait dans la nuit. Cette paix prêtait à la rêverie de Lacroix une note plus intime. Il goûtait doucement, voluptueusement, ce réveil de son être. Il tendait ses lèvres épaisses aux visions ressuscitées, il aspirait leur souffle, mêlé d'âcreté, ainsi qu'un adolescent qui se pâme sous la morsure amoureuse d'une première maîtresse.

Le silence, à présent, n'était plus coupé que par les cris d'essieu de quelque voiture qui filait, regagnant sa remise ; quelque viveur éreinté rentrait à pied, en fumant un cigare, étourdi et saoûlé par l'orgie du cabinet particulier. Devant cette retraite de Paris, Lacroix se sentait plus maître de soi. Il vivait mieux de sa joie et il se gorgeait de son bonheur gloutonnement. Il se reposait délicieusement dans sa quiétude grasse de bourgeois satisfait.

En effet, son rêve, tout son rêve était réalisé ; il était là, palpable et bien vivant. Il était heureux et il se pelotonnait dans son fauteuil, grisé par ses visions.

Le passé, le présent se mêlaient, maintenant, et chatouillaient son crâne dans une caresse commune. Tout cela, présent et passé, ne formait plus qu'une même chose pour lui, et cette chose était énorme, pareille à un bloc gigantesque sur lequel il appuyait sa vie. Et comme un refrain, le souvenir de ce jour, les impressions de la séance revenaient en lui. C'était bien ainsi qu'il avait espéré retrouver Fabien. Il savait bien, lui, que le vieux camarade d'autrefois ne l'avait pas oublié ! Avec quel battement de cœur il s'était dirigé avec Louise vers le Palais-Bourbon ; avec quel orgueil il lui avait dit : « Fais-toi belle, je vais te présenter à Fabien !... »

Eh bien ! elle l'avait vu son Fabien. L'avait-il trompée ? Était-il bien ainsi qu'il le lui avait dépeint Elle avait entendu sa voix, sa grande et mélodieuse voix !... Et Vouzon, et leur province, leur terre natale tout entière, le Jura, n'avaient-ils pas le droit d'être fiers du grand homme ?... Oui, oui, il était à Paris, maintenant et il allait reprendre avec son ami les douces causeries d'antan. Et ce serait bon autant qu'alors, et ils s'aimeraient davantage, se retrouvant satisfaits.

Et la séance s'accrochait derechef à sa mémoire et ses oreilles bourdonnaient, son sang le chauffait. — « Je suis bien heureux, va, mon vieux, » — ces mots qu'il avait dits à Fabien, il les répétait dans

l'ombre, béatement, machinalement, obsédé par la vision de sa joie, obéissant à la pensée tenace qui l'envahissait, l'assourdissait, criant en lui éperdument et follement.

Un bruit continu et monotone, pareil au frôlement de branches traînées sur le sol, montait à présent du boulevard. Une file de balayeurs s'étendait tout le long des trottoirs ; l'on procédait à la toilette de Paris. Lacroix se leva, ferma sa fenêtre et, comme mû par un désir, il se dirigea lentement et doucement vers la chambre de sa femme.

Une veilleuse l'éclairait de sa flamme vague et troublée. Louise dormait, mollement étendue sur son lit. Elle était découverte ; inconsciente dans son sommeil, elle étalait sa nudité superbe ; ses bras rejetés en arrière semblaient vouloir retenir les effluves provoquantes qui s'échappaient de son corps. Sa respiration était mesurée et sa chair, humide, distillait une moiteur qui mettait dans la chambre ce parfum âcre de sang d'où naissent l'amour et les rudes entraînements de la volupté. Lacroix vit cela et il eut un éblouissement. Ce spectacle, ajouté à la vision de ses souvenirs, le bouleversait. Il y eut en lui comme un cri des sens, comme un tressautement de tous ses nerfs. Cette luxuriante beauté qui était là, à portée de sa main, c'était sa chose ; cette femme qui lui appartenait, l'attirait ; et il se laissait caresser par le vertige

d'amour qui troublait son cerveau. Il passa plusieurs fois la main sur ses yeux, regardant chaque fois avec plus de fixité, avec plus d'égarement. Il voulait aimer, et, ce corps endormi lui faisait peur tout en le fascinant. — Il eut une secousse et se recula. Non, c'était mal de surprendre ainsi Louise dans sa nuit. Elle ne serait pas contente, s'il la réveillait. Il avait bien le temps de l'aimer, après tout et c'était bête, ce désir qui lui avait brûlé le sang ainsi tout à coup. Louise rirait joliment, si elle le voyait là, dans son rôle d'amoureux transi. Et alors, confus, presque honteux, fuyant le ridicule entrevu, il revint sur ses pas, marchant sur la pointe des pieds ; il rentra dans sa chambre et, fatigué, l'esprit surmené, il se coucha en jetant un regard sur les vitres que l'aube blanchissait.

IV

Là-bas, dans la plaine de Boulogne, cent mille hommes étaient massés et grillaient au soleil.

La Grande Revue des «Trois Empereurs» allait jeter dans le monde, en même temps qu'une affirmation de force, le gracieux et magique éclat d'une gloire militaire à son apogée. Magenta, Solférino, quoique loin, mettaient encore dans les clairons des fanfares de victoires, et, sous le ciel en feu, l'or noirci des vieux drapeaux avait des scintillements explosifs de poudre. Toute la Garde était là, ainsi que des régiments entiers venus de tous les coins de la France. Devant les tribunes, où la foule s'entassait, dans un bourdonnement de ruche, la longue file des grenadiers et des voltigeurs s'étendait. Derrière, à droite, vers Saint-Cloud, la cavalerie émergeait, alourdie, et lasse de piaffer sur place, secouant son impatience avec un bruit de ferrailles et de hennissements. Au milieu, immobile, sévère, symétriquement rangée, l'artillerie montrait sa masse noire. A gauche, du côté du moulin, un peu

perdue au milieu de ce chaos de chamarrures, de plumets, de casques, de cuirasses, l'infanterie, l'arme au pied, mettait sur cette plaine de Longchamps, pareille, pour un jour, à la palette multicolore d'un peintre, la note sombre et austère des humbles. — A cent mètres des tribunes, la piste étalait son herbe jaune et dure, maculée de boue sèche.

L'amphithéâtre campagnard de Suresnes ressemblait à une vaste fourmilière et la gare, dans des tourbillons de fumée et dans des ronflements saccadés de locomotives, ainsi qu'une écluse ouverte, laissait passer le peuple, comme un courant de fleuve. Tout en haut, énorme et sinistre, perché sur sa falaise étroite et coupée à pic du côté de Paris, le Mont-Valérien ouvrait tout grands ses poumons d'airain pour clamer, au moment convenu, la majesté du maître.

Soudain, il y eut un mouvement dans les tribunes; tous les yeux, quittant, à la fois, le spectacle qu'ils admiraient depuis des heures, se tournèrent vers la loge des députés, et un grand murmure courut dans la foule. Louise, sa chevelure noire tombant sur ses épaules, suivie de Lacroix et de Fabien, venait d'entrer et se dirigeait, guidée par Fabien, vers l'extrémité de la loge. A la vue de l'orateur populaire, le tressaillement des spectateurs devint plus violent. On était surpris de le rencontrer là. Fabien, ordinairement, n'assistait jamais aux fêtes officielles. Pourquoi

abandonnait-il ses habitudes au lendemain même de son discours véhément sur la presse? — Et les on-dit, et les racontars allaient leur train. Fabien voulait prouver à l'Empereur qu'il était puissant en se posant en face de lui, dans un jour comme celui-ci. Ou bien encore l'empereur lui avait fait des avances, et il y répondait en venant à sa revue. Il y eut une minute d'arrêt dans les conversations ; on écoutait, on se dressait sur la pointe des pieds, on grimpait sur les chaises. Des applaudissements avaient éclaté spontanément dans la loge des députés, ainsi qu'au-dessous, et Fabien était maintenant l'objet d'une ovation. Comme cette ovation sentait bon, qu'elle était bien habillée, il l'accueillait voluptueusement, et, de même qu'à la Chambre, il faisait le gros dos pour en mieux jouir. Alors, ayant savouré sa popularité croissante, il devint modeste ; il s'assit, s'effaça dans l'ombre de Louise et, lui parlant doucement, en accentuant ses phrases par un geste de main, gracieux et grave, il parut oublier la foule, sa propre gloire et se donner tout entier à ses amis.

Il y avait des frissons dans le peuple, à présent. Chacun regardait sa montre avec un tremblement de joie fiévreuse dans les doigts. On se plaçait, on se rangeait, on assujettissait les chaises. Il était une heure moins dix minutes et la revue allait commencer. Une dispute venait d'éclater, en bas, tout près de la barrière qui maintenait la foule. Des gens se poussaient, se bous-

culaient, avides de mieux voir. On criait aux femmes de fermer leurs ombrelles et c'étaient un brouhaha, une confusion de langues, de voix, de rires et de jurons qui montaient dans l'air comme les accords d'un orchestre de théâtre avant le lever du rideau. Tout à coup, un nuage de cendre s'élança vers le ciel, un coup de canon retentit là-haut, au-dessus de Suresnes, et sous le choc de l'air battu par la poudre, toutes les bouches se turent, toutes les poitrines haletèrent. Un grand silence régnait maintenant sur la plaine de Longchamps. Alors, dans un tourbillon, ayant à ses côtés les souverains de Russie et d'Autriche, l'Empereur parut, élégant et rêveur, sur un grand cheval noir étincelant de dorures. Ce fut superbe. Là-haut, le canon tonnait toujours, crachant à l'air, aboyant ses cent et un coups de gueule, tandis qu'électrisés par un même commandement, les cent mille hommes qui couvraient la plaine présentaient les armes et clamaient des vivats. La peau des tambours se tendait sous les baguettes qui battaient aux champs, les clairons sonnaient leurs notes de cuivre et l'ombre des drapeaux, qui s'abaissaient pour le salut, s'allongeait démesurément sur la terre. — Au grand trot de son cheval noir, l'Empereur passa, rapide, devant le front des grenadiers et des voltigeurs. Il était précédé de spahis qui caracolaient dans un désordre oriental et qui semblaient se mouvoir dans un nuage de neige,

fait des plis flottants de leurs burnous. Derrière lui venait l'état-major éclatant et grandiose des maréchaux, des généraux et des officiers étrangers. Lorsqu'il arriva devant les tribunes, l'Impératrice qui était dans la loge du milieu, se leva et avec elle, toute la cour. Alors les trois souverains mirent le chapeau à la main et c'est ainsi qu'ils parcoururent le front des troupes. Ces trois hommes, filant sur la plaine, tête nue et penchés, comme dans un hommage, sur le cou de leurs chevaux, n'eurent jamais une plus belle heure. La foule, sceptique et railleuse un moment avant, se dressa tout entière ; tous les fronts se découvrirent et des acclamations frénétiques, parties du peuple, vinrent se joindre aux hourras de l'armée. Alexandre et François-Joseph s'effaçaient, se faisaient petits dans l'auréole de puissance et de joie qui naissait sur la marche de l'Empereur. Ils semblaient, tous deux, l'homme du Nord et l'homme du Sud, remorqués par la gloire de ce Napoléon qui, dans un jour de tempête, avait eu l'audace de se jeter à la nage, en plein Océan, et d'aller repêcher son nom au fond des eaux qui baignent et lèchent, de leurs vagues, le rocher de Sainte-Hélène.

Le Mont-Valérien maintenant s'était tu. Il sommeillait avant de reprendre l'hosanna de la guerre. La ligne des troupes frémissait dans une attente muette. L'Empereur, après avoir visité tous les

rangs, avait décrit un demi-cercle et était venu se placer au ras de la piste, bien en face de la loge officielle. Un maréchal se détacha de l'escorte et s'approcha de lui ; puis, ayant reçu des ordres, il se tourna vers les régiments et dans un élan d'enthousiasme et d'autorité il jeta sur la plaine le commandement du maître. Alors, un grondement volcanique sembla courir sur l'herbe de Longchamps. Les cent mille hommes s'ébranlèrent, las d'immobilité, orgueilleux des victoires inscrites sur les étendards déchirés et heureux de vivre, pour un jour, la vie d'un Napoléon.

Ainsi qu'une pelote de fil, les troupes se déroulaient et s'allongeaient en ruban pour passer devant l'Empereur. Seize grands trotteurs s'avançaient, en tête, montés par les écuyers de Saint-Cyr. Puis venait le bataillon de l'École, dont la marche automatique et admirablement réglée, provoqua des applaudissements. Tout à coup, dans un paquet de poussière brûlante, une rumeur éclata. Un fouillis de turbans, de faces noires et de vestes bleues, faisaient irruption sur la piste et un peu pêle-mêle, dans un désordre de sauvages ou d'enfants, accouraient, en criant, en gesticulant, en jetant à l'air des sons de gosier rauques et barbares. Les turcos, ces gamins de l'Orient, ces enfants gâtés de l'Empire, avaient, ce jour-là, obtenu une place d'honneur et ils prenaient rang immédia-

tement après les Saint-Cyriens. Et il fallait voir comme ils étaient fiers, ces pauvres échappés du désert sans limite, de promener leur allure libre et indisciplinée sur les vingt mètres en largeur de la piste de Longchamps. On leur avait dit, le matin, qu'ils allaient voir l'Empereur, qu'ils allaient lui parler et ils se pressaient, ils se pressaient. — Le souverain, très ému de cette joie naïve qui précipitait vers lui ces êtres adoptifs de la patrie française, caressait leur marche tumultueuse de son regard et lorsque, dans un élan de tout leur cœur, ils bondirent en agitant devant lui leurs fusils et leurs bras de suie, il leur envoya un grand coup de chapeau, un coup de chapeau bien large, bon garçon, et, attendri, il suivit un moment des yeux cette cohue infernale qui hurlait son nom : « l'Emperour !... l'Emperour !... »

Là-bas, tout autour de l'enceinte réservée au public privilégié, du côté du peuple, des acclamations jaillissaient aussi. Il y avait des poussées terribles et les gardes étaient obligés de croiser la baïonnette devant la masse envahissante des humbles. Les faubourgs venaient d'apercevoir l'objet de leurs préférences, et, dans un même mouvement de curiosité sympathique, on appelait tout haut, en tendant le cou et les jarrets, le nom de ceux qui arrivaient maintenant, au pas de course. — « Les pioupious ! Les

pioupious !.... » — Et des refrains, et des mots coupaient l'air. On chantait, en accompagnant les clairons et les tambours : « As-tu vu, la casquette, la casquette... » Chacun voulait voir et saluer ces petites culottes rouges que l'enfant de l'ouvrier a rendues légendaires dans Paris. La ligne, en effet, sur un front de bataille qui prenait toute la piste, battait le sol de Longchamps. Muette, elle passait, dans un calme recueilli, recevant les bravos qu'on lui décernait, comme elle eût reçu les balles d'une troupe ennemie, tandis que sur toute la plaine, le souffle des bêtes et des gens mettait un bruissement continu et irritant, de machines surchauffées.

Là-haut,dans la tribune du Corps législatif, Lacroix, attentif, ne perdait pas un mouvement de l'armée. Louise et Fabien pouvaient causer ; ce qu'ils disaient ne l'intéressait guère et tous ses yeux, tout son être, étaient pour le spectacle qui se déroulait devant lui. Une fois, il avait ouvert la bouche et il avait dit à Fabien qu'il était joliment content d'être venu là ; que, pour sûr, on ne reverrait pas une pareille chose de longtemps et qu'ils feraient de drôles de mines, là-bas, au cercle de Vouzon, quand il leur raconterait tout cela. C'était une crâne revue et la France avait là de rudes soldats. Les turcos l'avaient positivement enthousiasmé. C'était gentil, ces sauvages, au milieu de tous ces beaux uniformes et de tou-

tes ces élégances. Fabien lui avait répondu que les turcos « avaient du bon » mais qu'ils étaient bien peu de chose auprès des superbes régiments de la Garde qui allaient se montrer tout à l'heure. Et alors Lacroix s'était réfugié dans une attente anxieuse pour mieux contempler cette Garde, dont Fabien lui-même parlait avec admiration.

Louise, un peu étourdie et lassée par le bruit et la poussière, la chair humide et molle, causait de Vouzon avec Fabien. Elle aussi était bien contente d'assister à cette revue. Elle n'avait jamais vu de revue. Ce souvenir lui resterait toujours. Pourtant, elle ne partageait pas le goût de son mari pour les scènes bruyantes et superbes de la vie parisienne. Certes, elle n'aimait pas le calme à outrance, ce calme de la province qui porte l'ennui en soi. Sans détester, de parti pris, les spectacles à effet, elle ne les recherchait pas. Elle était heureuse d'être à Paris, surtout parce qu'à Paris on respire une atmosphère plus intelligente que partout ailleurs. La vie de province est matérielle. Cette existence-là, vraiment, finissait par l'énerver, par l'écœurer. Elle l'avait vécue dix ans et c'était trop. Elle regrettait ces dix ans comme une belle chose perdue et gâtée.

Depuis une semaine qu'elle était à Paris, elle se sentait tout autre et il lui poussait des désirs de connaître, de voir et de comprendre. D'ailleurs, elle n'a-

dressait aucun reproche à son mari. Il avait travaillé beaucoup durant ces années écoulées. Les affaires les avaient tous deux attachés à leurs habitudes ; maintenant, ils étaient libres ou à peu près, et elle comptait bien donner une direction plus agréable et plus utile, au point de vue moral, à leur existence. Et dans un rire perlé de femme forte et sensuelle, elle ajoutait avec crânerie et coquetterie, qu'elle était encore assez jeune pour regagner le temps perdu, qu'elle n'avait pas vingt-huit ans et que Lacroix l'aimait assez pour approuver ses projets. Quant à ses projets, elle n'en parlait que vaguement. Elle ne savait pas encore bien elle-même ce qu'elle désirait. Elle voulait quitter Vouzon ! Oh ! cela, elle le voulait bien ; mais, voilà, où irait-elle avec Lacroix ? Elle ne pouvait le dire. A Paris ? Oui, elle eût bien souhaité l'habiter, ce Paris où elle passait à cette heure, en touriste, en nomade ; mais, cette grande ville avec tout son tapage, son luxe et ses secrets lui faisait peur. Elle aurait bien désiré la voir toujours, mais de loin. Elle était devant Paris comme l'enfant en présence d'une chose ignorée ; elle aimait à prononcer son nom, à en entendre vanter les attraits ou les mystères ; mais elle reculait devant la possibilité de vivre de sa vie, de respirer son air.

Fabien, penché vers Louise, l'écoutait, plantant sa tête dans le souffle qui fuyait de ses lèvres. Il approu-

vait ses désirs, il riait avec elle, de cette province ridicule et vieillotte, momifiée dans son égoïsme et, avec sa grâce un peu lourde d'homme sérieux, il retraçait les années qu'il avait vécues, là-bas, lui aussi. Les jours lointains, dans leur douceur et leur quiétude renaissaient dans sa bouche, pleins des rêveries et des espoirs de l'écolier. Il était indulgent, presque tendre pour eux. Il ne les regrettait pas ; ils lui avaient donné l'amitié de Lacroix, une amitié solide et franche sur laquelle il était en droit de compter à toute heure, qu'il se reprochait d'avoir oubliée depuis vingt ans; mais enfin, cette vie de province n'était pas celle qu'il avait souhaitée. Il lui fallait les grands combats, les aspirations impossibles, les rêves irréalisables, à lui, et c'était pour trouver tout cela qu'il avait abandonné le pays, Lacroix et sa famille ; c'était pour assouvir la soif qui le faisait haleter qu'il avait approché ses lèvres de cette immense cuve qui a nom Paris, où bout sans cesse la liqueur enivrante des ambitieux et des lutteurs. Il comprenait, certes, les ennuis de Louise ; il la voyait, mourant, faute de l'air et de l'espace qui lui convenaient, là-bas, dans ce coin perdu de Vouzon, entourée de hautes montagnes glacées. — Le charme banal de cette conversation lui chauffait le cerveau. Il avait des mots adorables pour peindre les sentiments qu'il éprouvait et sa voix roulait comme des caresses, lors-

qu'il évoquait le souvenir des heures écoulées auprès de Lacroix. Malgré ses imperfections et sa monotonie. Vouzon dormait au fond de son cœur comme un mort aimé. Il ne se défendait pas de l'émotion rétrospective et sincère qui s'emparait de lui, dans ce retour en arrière de sa pensée et tout en s'associant aux plaintes de Louise, il savait couvrir habilement et avec art, de fleurs et de rires, les tristes années d'étude et d'attente qu'il avait supportées.

Tout à coup, Lacroix se leva d'un bond.

— Louise, Louise, cria-t-il, regarde ! comme c'est beau !

Puis, touchant l'épaule de Fabien :

— Mon vieux, dis-moi donc le nom de ces régiments-là, fit-il. Tu dois savoir çà, toi.

— Ce sont les guides, dit Fabien, qui, voyant Louise prêter son attention au magnifique défilé de la Garde, se mit à lui donner des explications.

Lacroix avait raison. C'était beau. Les couleurs sombres de la ligne étaient loin; la Garde tout entière voltigeurs et grenadiers, suivis de toute la cavalerie, s'avançait, semant sur la plaine des étincellements de métal et des lueurs de brasier.

Toute la splendeur de l'Empire s'étalait, vivante et frémissante, sur la verdure jaune de Longchamps, ainsi qu'une femme de plaisir sur sa couche. L'Empire montrait au monde entier le plastron flamboyant

de sa poitrine et il se carrait, fort des éblouissements qui l'enveloppaient, nerveusement crispé à cet impérieux besoin de joies qu'il avait provoqué. Les femmes allaient aux revues de Longchamps, avec l'air mutin de pensionnaires lâchées et elles en revenaient affolées de désirs incertains, les yeux émaillés des paillettes d'or cousues sur les tuniques des officiers, enfiévrées par le bouillonnement de passions naissantes, aspirant à pleines narines l'inconnu de la vie, battant le pavé, passant, radieuses, au triple galop de toutes les démences. Elles se préoccupaient peu des victoires inscrites sur la soie des drapeaux. Elles déchiraient leurs gants dans des applaudissements, mais leurs bravos s'adressaient plus au bel uniforme du corps qu'à la renommée de l'armée tout entière. La magie impériale posait là, merveilleusement drapée. Une légende commençait à germer autour de cette Garde magnifique et l'on disait que là où elle apparaissait le soleil envoyait ses plus éclatants rayons. On disait que l'astre des Bonaparte, endormi au lendemain d'Austerlitz, s'était réveillé tout à coup sous le commandement d'un autre Napoléon et qu'il obéissait au neveu comme il avait obéi à l'oncle. Et devant les hauts bonnets à poils des grenadiers, les vieux avaient des souvenirs et les jeunes des espérances. De la piste de Longchamps où fuyait cette vision, le regard se reportait loin, bien loin, tout là-bas, au-dessus du bois de

Boulogne et s'en allait chercher le dôme des Invalides sous lequel on se répétait que « l'autre » dormait son sommeil sans fin. Les fanfares et le tonnerre des grands jours sifflaient et grondaient la charge des batailles aux oreilles des spectateurs ; la légende grandissait : elle arpentait la plaine à pas de géant et les hommes, oubliant leurs querelles ou leurs rancunes politiques, accompagnaient sa marche par le rythme de leurs clameurs enthousiastes.

Fabien lui-même disait très bas à Louise que ce spectacle était admirable ; que cette armée était la première du monde. Fabien, le grand Fabien, se mettait sans honte à l'unisson de la foule. Quant à Lacroix, un beau zèle patriotique l'emportait. Il était empoigné et il prodiguait avec force ses acclamations, aux voltigeurs, aux grenadiers, aux guides, à tout et à tous. Un besoin d'applaudir, d'épancher le trop-plein de sa joie et de son admiration s'était emparé de lui avec tyrannie, et il hurlait là-haut dans la tribune, empourpré, apoplectique.

Louise avait admiré aussi, debout et haussée sur la pointe de ses bottines. — Maintenant, harassée, un peu nerveuse, émue à la vue de ce peuple délirant, elle s'était assise et demeurait enfoncée au milieu des spectateurs, fiévreuse et suffoquée. Par instants elle fermait les yeux, comme pâmée, tandis que sa main, agitant machinalement un éventail, envoyait à sa face

quelques bouffées d'air remué et rafraîchi. Fabien, pour ne point la laisser isolée, s'était rapproché d'elle et ils causaient lentement et par saccades ; elle parlait à Fabien de son discours sur la presse, et naïvement, elle lui disait qu'elle l'avait applaudi. Comme il s'étonnait, en lui apprenant que de telles manifestations sont interdites au public, sous peine d'expulsion, elle partait d'un beau rire et répondait que cela l'aurait joliment amusée d'être mise en prison. Puis ils revenaient encore à Vouzon ; ils évoquaient les choses connues et ils échangeaient des questions sur leurs goûts, leurs sentiments, leurs habitudes. Elle aurait aimé, elle, à faire partie du cercle de ces grandes dames dont les journaux s'occupent tant. Pourtant, elle n'approuvait pas tout à fait le bruit qui s'attache à ces préférées de la chronique. Sa vie recluse de province, malgré tout, prenait le dessus sur ses désirs et elle exprimait toute sa répugnance pour les exhibitions à grand tapage que certains écrivains vantaient tant. Elle eût voulu une vie somptueuse de femme enviée et en vue, mais elle n'eût pas souhaité que l'intimité de cette vie passât le seuil de sa demeure. Alors, dans un flux de paroles un peu délayées, elle faisait à Fabien l'aveu de ses aspirations. Une existence toute d'amour, de luxe et de plaisirs, un salon où elle aurait reçu l'élite des hommes éminents, tel était son rêve. Elle voulait aussi, elle, des choses impossibles ; mais

le sort en avait fait une bonne petite femme de ménage et il fallait se contenter de la place que le sort lui avait assignée. — Et, reprise de son beau rire, elle se raillait sans pitié et disait à Fabien qu'il devait la croire un peu folle.

Il se défendait d'une telle pensée ; il ne la croyait pas folle du tout. Tout ce qu'elle disait là, pour rire, pouvait très bien être. Elle n'avait qu'à vouloir. Est-ce que Paris n'était pas là qui lui tendait les bras ? Puisqu'elle avait décidé de quitter Vouzon, pourquoi ne viendrait-elle pas à Paris ? Ce n'est pas Lacroix, certes, qui s'opposerait à ce projet. Lacroix était trop heureux de vivre dans la capitale depuis quelques jours et, d'ailleurs, il l'aimait trop pour la contrarier. Il ne tenait qu'à elle d'être heureuse selon ses goûts. Elle n'avait qu'à ouvrir les portes de son salon, il était bien sûr, lui, que l'élite de la société solliciterait l'honneur d'y entrer. Il se chargeait, du reste, du soin de lui amener des hommes illustres. Il présenterait Lacroix à ses amis et tout Paris bientôt s'occuperait d'elle comme des autres.

Mais non, non : ce n'est pas cela qu'elle voulait. Elle sentait bien qu'elle n'était pas faite pour ce genre de bonheur. Monsieur Fabien était bien bon ; mais petite bourgeoise elle était née, petite bourgeoise elle resterait. — Et sous l'influence de son incertitude, elle tombait dans une rêverie douce. Le silence s'éta

blissait de nouveau entre elle et Fabien, tandis que là-bas, les sourds piétinements de la cavalerie qui galopait, faisaient trembloter les cloisons en planches des tribunes.

Un bruit lourd de fer et de plomb heurtés montait du champ de courses. Il y avait sur la piste des chocs d'essieux et des grincements de roues. Une masse noire, à présent, se montrait de côté de Saint-Cloud. L'artillerie défilait à son tour. Les canons, la gueule béante, et tout enguirlandés de soleil, s'avançaient avec des crépitements de mitraille. Il y avait des attelages tout blancs, d'autres tout bruns. Cette harmonie de couleurs amusait Louise. C'était vraiment là une monstrueuse exhibition de machines meurtrières. Les pièces de cuivre jetaient des reflets roux et semaient derrière elles des traînées sombres de ciel orageux. Les longs écouvillons pendaient sur le flanc des affûts et se balançaient avec des chocs secs de bois brisé. Puis, derrière, venaient les caissons à boulets et à poudre puis encore d'étranges voitures, recouvertes de bâches qu'on dit être, à Lacroix, qui interrogeait à droite et à gauche, des fours de campagne. Tout cela fuyait, rapide, au grand trot des attelages impatients, et disparaissait dans un écroulement de tonnerre.

Il y eut un temps d'arrêt dans le passage des troupes. Le silence qui avait précédé la venue de l'Empereur s'étendit derechef sur toute la plaine. On crut la revue

terminée. Déjà l'on s'apprêtait au départ, quand un commandement formidable retentit. Alors, dans le lointain du champ de courses, dix mille cuirassiers s'ébranlèrent et fondirent sur les tribunes dans une charge folle ; puis opérant une conversion, ils décrivirent un demi-cercle, et, ainsi qu'un ouragan, passèrent devant l'état-major impérial, avec des bonds farouches de titans. C'était le bouquet de la fête. Un frisson de rêve secoua toute la foule. Tous les nerfs se détendirent et le peuple se rua sur les barrières qu'il franchit, avec des cris de bête. Les tribunes croulaient sous les acclamations, sous les hourras ; un monde était là qui contemplait cette charge effroyable en rugissant d'orgueil et de satisfaction. Ces cuirassiers portaient dans les plis de leurs étendards l'âme vraie de la guerre et cette âme, on le sentait, venait de passer sur le peuple en le frôlant. Si les grenadiers avaient éveillé des souvenirs, ceux-ci évoquaient des légendes. Waterloo hurlait toute sa haine, avec eux, et ce nom funèbre était répété comme s'il eût rappelé des chants de victoire. L'épopée impériale revivait entière avec ces régiments d'acier ; toute la gloire lointaine se dressait, sanglante et radieuse à la fois, comme sortie soudain du ventre colossal d'une chimère menaçante, avec des cris de métal coupant l'air enfumé et tiède des batailles.

Lorsque la dernière cuirasse eut disparu, l'état-

major se rassembla, à son tour, et les trois empereurs, prenant du champ, s'avancèrent au pas de leurs chevaux, à dix mètres de la loge officielle. Dans un salut, ils offrirent l'hommage à la souveraine et tournèrent bride, suivis de l'escorte des princes et des maréchaux, pendant que le canon du Mont-Valérien, avec sa voix de basse profonde, reprenait et achevait l'hymne des combats

Cette fois, c'était fini. La revue avait eu lieu. Il n'y avait plus rien à voir. Grisé de joie, soûlé de gloire et d'enthousiasme, le peuple maintenant, dans un calme contraint, comme à regret, en dépit de sa fatigue, parcourait les avenues aboutissant au chemin de la gare, tandis que les spectateurs des tribunes sortaient lentement et péniblement des galeries, engourdis et éreintés, suant, par tous les pores, leur lassitude de blasés surpris par une heure d'émotion vraie.

V

Fabien est rentré chez lui. Louise et Lacroix l'ont quitté et il est seul, tout seul dans son grand et sévère cabinet de travail de la rue Royale. La froideur et le silence de l'étude pèsent sur lui et pourtant il lui semble qu'il a des bourdonnements de fête dans les oreilles. Pour la première fois de sa vie, peut-être, la solitude recueillie de son appartement lui est à charge et le gêne. Il va, il vient, agité, et ce retour soudain à son existence de chaque jour, ce calme, rapprochés du branle-bas de Longchamps, lui paraissent vides et mornes. Sa chair a des convulsions nerveuses, ses reins se gonflent pleins d'un sang plus chaud et plus vivant. Il aspire l'air avec force et ses narines s'écartent, dans un sensualisme violent, comme si un parfum coulait sur elles avec des caresses. Fabien est seul, tout seul, tandis que là-bas, dans Paris, la fête se continue en fusées d'enthousiasme. Le bruit des voitures qui roulent, affolées, arrive jusqu'à lui, sourd et profond, et le battement des

tambours, le piétinement des régiments qui passent sous l'Arc de Triomphe, pour regagner leurs quartiers, mettent dans l'air comme des chocs précipités et joyeux. Ces derniers échos de la journée le troublent, l'agacent. Il voudrait ne pas les entendre. Il est maussade, rêveur, étrange, mécontent, sans bien savoir pourquoi. Il n'aurait pas dû se rendre à cette revue. Tout Paris apprendrait qu'il était à Longchamps et cette nouvelle : Fabien assistant au défilé des troupes, entre une femme coquette et un bourgeois provincial, n'était guère faite pour lui donner du prestige aux yeux de ses électeurs et de ses collègues de la Chambre. Non, décidément, il avait eu tort de commettre un tel enfantillage. — Mais aussi, le moyen de se soustraire aux sollicitations de Lacroix ? Le moyen de dire à un ami qu'on n'a pas vu depuis vingt ans et qui vous prie de l'accompagner durant l'espace d'une demi-journée : « Je ne veux pas sortir avec toi ; je ne veux pas te donner cette pauvre satisfaction de te conduire là où le monde entier s'en va aujourd'hui. » — En y réfléchissant bien, il était impossible de ne pas reconnaître qu'il n'avait obéi qu'à un sentiment de pure convenance. Tous auraient fait comme lui. — Et puis, enfin, on dirait ce que l'on voudrait. Il se nommait Fabien, après tout, et il ne devait compte de ses actions qu'à lui-même. Il se moquait des potins, des cancans ; il était au-dessus

de ces choses mesquines et vulgaires. Il était allé à la revue, eh bien, c'est que cela lui avait fait plaisir. Tant pis pour ceux qui le critiqueraient. D'ailleurs, il n'était pas fâché, au fond, d'avoir été à Longchamps. Il avait donné un peu de joie à son brave Lacroix et il avait vécu là une heure adorable, auprès de Louise, dans l'évocation naïve et banale des souvenirs de Vouzon. C'était une gentille femme que cette Mme Lacroix et son vieux camarade avait eu de la chance de la rencontrer. Sous ses airs un peu gauches de provinciale, elle cachait bien des grâces vraies, et sous son esprit un peu inculte de bourgeoise, il y avait bien des réveils. S'il s'était marié, c'est ainsi qu'il eût souhaité une femme, mais il avait fait vœu de célibat. Dans la vie publique d'homme d'État ou d'artiste, une femme, maîtresse ou épouse, est un obstacle quand elle n'est pas une impossibilité et il avait étouffé en lui les passions naissantes pour se livrer mieux et tout entier à ses espérances, à l'édification de sa puissance. Et cependant, c'était bien quelque chose aussi dans la vie que cette vapeur de sang qui s'échappe d'un corps de femme et que l'on aspire avec des baisers ; c'est un bien doux rêve que celui que l'on forme le soir, la tête tranquillement reposée sur le sein d'une amante. Il avait pensé cela bien souvent, à l'époque où il approchait de ses trente ans. Maintenant, ces désirs étaient éteints en

lui ; c'était fini et il passait indifférent devant toute tête, brune ou blonde. Il avait fui le mariage retranché derrière son principe, mais qui sait pourtant ? Peut-être que s'il avait croisé sur son chemin une Mme Lacroix, il l'aurait aimée ; peut-être qu'il eût été heureux tout de même ; peut-être que sa vie se fût enrichie d'une autre victoire... celle de l'amour ; peut-être... — Oui, cette Louise était vraiment belle et son intelligence encore endormie exhalait bien des douceurs, bien des charmes. Ah ! Lacroix était bien heureux ! Lacroix, mais c'était un âne ; il ne comprenait pas sa femme ; il la traînait dans les ornières bêtes de la petite bourgeoisie sans voir seulement les élans de son âme, les instincts passionnés qui l'agitaient. Pour avoir passé une heure auprès d'elle, il la connaissait mieux que lui, certes. Était-elle assez jolie, assez désirable, lorsqu'elle lui contait doucement, avec des soupirs tristes de femme ennuyée, qu'elle aurait aimé ceci, cela. Oh ! si elle eût été à lui !.. — Ah, çà ! est-ce qu'il devenait fou, à présent. Qu'allait-il chercher là ? Cette Mme Lacroix était comme toutes les femmes, après tout, et vraiment il était bien sot de songer à elle aussi longuement. C'était encore là, sans doute, une de ces rêveuses, une de ces incomprises qui posent, tout inhabiles qu'elles soient, dès qu'elles se trouvent devant une personnalité un peu importante. Elle avait trouvé

gentil, intéressant de faire du sentiment, de jouer à la victime, de pleurnicher sur la monotonie de sa vie : allons, allons, celle-là était bien comme les autres. Il avait joliment bien fait de rester garçon. Duchesses Bourgeoises, ou catins, ne valaient pas, selon lui, une heure de popularité, de contentement de soi et de liberté.

Et dans une horreur sincère de la femme, Fabien crispait les doigts, avait des haussements d'épaules et des balancements de tête qui en disaient long. Pourtant, il l'avouait, c'était l'image souriante et jeune de cette Louise qui l'obsédait et qui le rendait maussade. Quoique étranger à tout contact féminin, il avait assez de sens pour reconnaître qu'il s'était trouvé là en face d'une âme neuve, d'un esprit à pétrir, d'une intelligence à former, d'un cœur à satisfaire. Le souffle de cette femme, ce souffle saturé de désirs inassouvis et inconscients peut-être, avait passé sur ses lèvres, et ce chaste sentait qu'il y avait déposé le germe d'une fièvre redoutable. Il était, à son insu, dans une ces heures critiques que l'homme d'étude et de combat traverse à certaines époque de sa vie, et le sentiment de son isolement volontaire, toute la force de ses sens contenus, lui battaientle cerveau, ainsi qu'un lourd bé lier. Il avait des révoltes ; mais ce passage de la femme — et non d'une femme — sur son chemin, l'inquiétait, l'irritait, en même temps qu'il faisait

tomber en lui des jouissances de rêve. Rien dans sa conversation avec Louise ne pouvait provoquer un tel boulever sement de son être, rien dans la banalité même de ses relations avec Mme Lacroix n'expliquait une telle perturbation de sa pensée. Il était surpris lui-même de ce trouble qui l'envahissait : il le raillait, il le combattait ; mais il était forcé de le constater. Il n'avait vu Mme Lacroix que trois ou quatre fois depuis son arrivée à Paris et chaque fois il l'avait quittée indifférent et sceptique. Il en était autrement maintenant. Pourquoi ?... Pourquoi ?... Il n'aurait su le dire vraiment. Pourquoi tel mets nous paraît-il meilleur aujourd'hui qu'hier ; pourquoi préfère-t-on telle couleur à telle autre, un tableau de genre à une toile d'histoire ; pourquoi un homme suit-il, dans la rue, cette femme, alors que cent autres plus belles, plus jeunes, mieux mises et plus riches, surgissent sous ses pas ? Pourquoi, pourquoi ?... mot qui commença le péché d'Ève au Paradis. Fabien en était aux pourquois, ainsi que le premier pauvre diable venu. Et il demeurait songeur, au milieu de son grand cabinet, remuant machinalement des paperasses, les parcourant des yeux sans les lire, étourdi par la fermentation du rêve qui naissait en lui, pris et serré entre la mauvaise humeur qu'il ressentait, le mécontentement de soi qui le faisait maussade, les désirs innommés encore qui l'envahissaient, le bouille-

ment de chair qui lui mettait sur le corps un titillement irritant, et la tension nerveuse qui l'immobilisait. Fabien n'aimait pas ; l'amour ne tombe pas ainsi sur le cœur d'un homme comme une douche sur la tête d'un fou. Mais la femme avait mis en lui la démence magnétique de son sexe ; elle avait jeté sur sa chair un parfum plus âcre aujourd'hui qu'hier ; elle avait soufflé, dans ses narines plus ouvertes, des bouffées, d'haleine plus chaudes et il obéissait à la nature, tout en se cabrant sous ses étreintes, tout en luttant contre ses entraînements. Cette chair qu'il avait si fort maltraitée, qu'il avait faussée, se révoltait soudain et, il le sentait, elle violait tout son être. Elle faisait entrer dans son cerveau cet affolement de bête qui s'empare d'un homme parfois, dans une heure de crime, le jette, inconscient, éperdu sur la femme et n'en fait plus que le mâle de son espèce.

Le soleil s'était couché dans un amoncellement de nuages sanglants. Une pluie fine et tiède avait abattu la poussière qui saturait l'air et la nuit approchait.

Il semblait maintenant à Fabien que la revue, Louise, le bruit de cette journée étaient loin déjà. Il fit quelques pas dans son cabinet et machinalement il se dirigea vers l'une des fenêtres qu'il ouvrit. Un vent doux, imprégné des brumes d'été qui montaient de la

rue, pénétra dans la vaste pièce. Dans le ciel, sous les poussées de l'air, couraient de grandes nuées d'orages, toutes noires, qui prenaient des teintes métalliques sur leurs bords lorsqu'un vague rayon de lumière venait les frapper, et entre les nuées, ainsi qu'un fond d'alcôve céleste, apparaissait le bleu de l'infini.Des volées d'oiseaux passaient, rasant les cheminées des maisons et leurs angles aigus projetaient une ombre imperceptible sur les hauts sommets des édifices. La nuit descendait graduellement. Un brouillard, formé de grosses vapeurs grises, s'élevait des rues et s'étendait sur les toits. Fabien seul, là-haut, ennuyé et rêveur, regardait, aspirant délicieusement l'air mouillé. En bas, sur le pavé, c'était un fourmillement immense et sans fin, le grouillement continu et monotone du peuple. Sur les trottoirs, la foule des oisifs et des endimanchés revenus de la fête, allait et venait. Les regards des hommes cherchaient ceux des femmes ; des filles provoquaient les passants; à présent le gaz des réverbères jetait des lueurs incertaines et mornes sur la chaussée. Derrière les glaces des magasins, des réflecteurs envoyaient en fusées étincelantes l'éclat des flammes et des bougies artificielles. Il faisait bien nuit maintenant et dans la rue, derniers restes de la fête passée, il y avait des rires et comme des frémissements de chair. Des couples, le visage enluminé, les bras

enlacés, marchaient à grands pas. Un désir de jouissance et de vie courait les rues et de grands gars s'approchaient des filles avec des mouvements timides et fiévreux. Une odeur de cuisine montait des sous-sols et des restaurants; le cliquetis mouvant d'une assiette et d'un verre, le tintement de couverts parvenaient aux oreilles des promeneurs, et, dans l'enfoncement des maisons, dans l'encadrement des fenêtres, des ombres paraissaient se rapprocher et s'unir. L'odeur du nu et des embrassements ignorés semblait filtrer au travers des habitations et s'épandre dans la rue. Le roulement des voitures étouffait des bruits de baisers et dans le tumulte de la foule qui passait, passait toujours, on eût dit qu'une voix dominait toutes les autres : la voix de la bonne chère et de la volupté. Paris avait dîné ; sa nuit commençait et il se préparait à l'amour. Partout, dans l'air, sur le sol un murmure confus grandissait. Le pavé avait des accords de clavier et l'on eût dit que l'hymne de l'union éternelle des êtres et des choses était entonné par un monde. Les souffles se mêlaient et les corps frémissaient comme dans l'attente d'une suprême joie.

Fabien, toujours à sa fenêtre, regardait et écoutait. Il contemplait ce grand Paris ; il en voyait s'agiter le mécanisme formidable, il en entendait battre les artères et sa tête se penchait sur ce gouffre rempli de rumeurs ; ses bras se tendaient comme pour repous-

ser une vision pénible et fascinatrice, sa bouche se séchait au contact du souffle qu'elle aspirait, ses poumons avaient des sifflements. — Cette poésie brutale qui s'exhalait de Paris, comme un âcre parfum de volupté, le prenait à la gorge et il râlait sous son étreinte, étreinte d'autant plus forte qu'elle lui était plus inconnue. L'amour suintait au travers des pavés de la grand'ville, comme l'humidité au travers des parois d'une cave et il se laissait aller doucement à la nouveauté de ses sensations. Une attraction était là, maintenant, qui le tenait.

Soudain, il se dressa comme réveillé. Dans une montée de colère, le sentiment de son trouble revint en lui. — Décidément, il était fou, bien fou ! Et dans une secousse énergique de tout son corps il sembla se débarrasser de l'obsession qui le clouait à sa fenêtre. L'homme fort renaissait en lui, à présent. — Lui, Fabien, n'allait-il pas maintenant devenir amoureux ? C'était trop bête, à la fin, d'être là, à rêvasser à son balcon ! — Alors, il se recula et, dans le chaos de son être, il songea qu'il n'avait pas dîné. Il avait faim vraiment. Il se mit à table et mangea comme un loup, tandis que les illuminations et les pièces d'artifices qui brillaient et éclataient, là-bas, aux quatre coins de Paris, se reflétaient dans le ciel en clartés de fournaise.

VI

Ils étaient bien une vingtaine, ce matin-là, qui discouraient dans le salon de Fabien. Tous les jours, presque à la même heure, ils se réunissaient chez le grand homme. Chefs de groupes et entraîneurs parlementaires, tous venaient prendre les ordres du maître avant de livrer bataille. Ils sortaient de là, armés de pied en cap, endoctrinés, pétris, soumis, charmés, et, ainsi que l'athlète antique, huilés pour la lutte. Les vieux et les jeunes venaient écouter la parole sacrée ; les jeunes, pour donner un nouvel élan à leurs espérances,les vieux pour raffermir leurs convictions parfois chancelantes. Depuis quelque temps, les jeunes avaient envahi le salon de Fabien et les anciens, alourdis par la prison et l'exil, murmuraient tout bas, contre cette invasion de cheveux noirs. Ils disaient que Fabien avait tort de s'entourer d'un tas de fous et de turbulents qui avaient plus de sang dans les veines que d'idées dans la tête. Mais lui, les laissait grommeler à leur

aise et il souriait en les entendant. Il savait bien, lui, le philosophe et le fort, que ses vieux amis avaient fait leur temps, que la rouille de la politique rongeait leurs talons et qu'il lui fallait des élèves au cœur plein de sève ardente pour prêcher sa doctrine et développer son école.

Dans ces réunions du matin, de même qu'à la Chambre, on se divisait en groupes, en commissions miniscules et l'on délibérait chacun dans son coin.

Fabien présidait le quatuor des Jules. — Les Jules formaient le bataillon sacré de l'opposition de l'Empire. Ils en étaient comme la jeune garde. Chacun d'eux avait une physionomie différente, un caractère défini.

Jules Raynal par l'élévation de sa pensée, par la poésie de sa parole, par le charme de sa personne et de son geste, se plaçait immédiatement après Fabien. C'était, lui aussi, un orateur de grande envergure et un profond philosophe. Il avait des larmes irrésistibles et des révoltes sublimes au service de toute thèse sociale et humanitaire et la droite le craignait à l'égal de Fabien. Sous son regard onctueux de prélat, il y avait des lueurs de tisons enflammés; sous ses ongles roses de curé parisien, il y avait des griffes. Et c'est cette apparence dévotieuse que l'on redoutait en lui. Nul mieux que lui n'avait le don de

maudire et d'étrangler un adversaire, en pleurant sur son rôle de bourreau, d'exécuteur social.

Ensuite, dodu, ventru, joufflu, mais joufflu, ventru, dodu, avec de grands airs austères et froids, la face encadrée d'épais favoris coupés ras, « monsieur » Jules Tracy prenait son rang dans le quatuor. Celui-là avec ses phrases pâteuses n'avait rien de bien remarquable. Pourtant, il avait une réputation de conseiller ou de conseilleur très fort, et il se cramponnait à sa réputation de toutes ses mains, de tout son être. Son existence n'avait guère été bruyante. Il avait toujours préféré la société de quelques bons bourgeois à celle des mâcheurs de cartouches de derrière les barricades ; il s'était contenté prudemment de faire de la jurisprudence à outrance et, le moment venu, il s'était promené sur le terrain déblayé par ceux qui sont en blouse, se baissant de temps en temps pour ramasser une faveur du suffrage populaire, une place de député dont les pauvres diables n'auraient su que faire. Il avait l'expérience raisonnée des choses et c'est pour cela que Fabien se l'était attaché.

Quant au troisième, Jules Marroy, on s'étonnait vraiment un peu de le voir trôner au milieu de tant de science, d'éloquence et de philosophie. Son nom lui avait peut-être porté bonheur et l'avait poussé en avant. Cependant, il rendait quelques services au quatuor. D'abord, il était drôle avec sa tête de bon

garçon jovial, perchée sur un corps de géant mal équarri. Et puis, il était très complaisant et c'est lui qu'on chargeait d'une foule de commissions plus ou moins agréables. Il s'acquittait très bien des corvées qu'on lui confiait et sa souplesse, mélangée d'astuce, plaisait à Fabien.

Le quatuor était souverain, et toute la réunion s'inclinait devant ses décisions.

Ce matin-là donc, la discussion avait été très vive, très animée. On avait parlé d'Émile Duchesne, le rival de Fabien à la Chambre, et l'on avait longuement commenté ses discours et ses actes. Émile Duchesne était ce fils de proscrit qui, après avoir combattu l'Empire, à outrance, venait tout à coup de se tourner vers lui. L'Empire se faisait libéral et Duchesne était de ceux qui l'aidaient à endosser la carmagnole démocratique. Grand, blond, la face fendue par une bouche large et épaisse, les yeux dissimulés derrière les verres de lunettes énormes, sous une apparence fadace et froide, Émile Duchesne cachait des désirs violents et des passions terribles. Il était orateur et lorsqu'il s'emparait de la tribune, on l'écoutait. Fabien le craignait et le haïssait. Pourtant il lui rendait justice et saluait son talent.

Depuis quelques instants il allait de groupe en groupe, laissant dire, tendant l'oreille, ne se mêlant à aucune conversation.

Un petit jeune homme blond, remuant et tapageur, criait que cet Émile Duchesne était la honte du parti libéral. C'était un renégat, un faux bonhomme, un traître. On aurait dû l'exécuter publiquement ainsi qu'un boursier qui manque à ses engagements, lui arracher son masque et le forcer à rendre son mandat. Ah ! bien ! qu'est-ce que deviendrait l'opposition, à présent, si tout le monde faisait le saut comme ce Duchesne !

Les vieux hochaient la tête tristement ; mais ils n'étaient pas surpris. La défection de cet homme les laissait calmes. Dans leur vie d'émeutiers et de tribuns, ils en avaient bien vu d'autres ; ils étaient habitués à ne compter que d'une façon très relative sur les hommes, et la trahison de Duchesne leur paraissait presque naturelle. — Ce garçon avait du talent, n'est-ce pas ? Il était impatient d'arriver au pouvoir. L'Empire était trop solide pour supposer qu'une révolution pût le renverser. C'était bien simple : Duchesne s'était fait malin et il était allé à l'Empire.

— C'est égal, criait toujours le petit jeune homme blond, on dira ce qu'on voudra, Duchesne est un traître et c'est un lâche !

Devant une telle hardiesse de langage, car malgré tout, malgré son abandon, les libéraux évitaient de trop malmener Duchesne, il y eut dans e salon comme

une stupeur. Duchesne un lâche ! Le mot était raide, et le petit n'avait pas peur vraiment. Pourtant il allait trop loin, sa haine était trop brutale et par prudence comme aussi par incertitude, tous se taisaient. Soudain, une voix grave s'éleva, nette, ferme et tranchante :

— Duchesne est très fort et il sait ce qu'il fait. En outre, c'est un brave. Tout enfant encore, il s'est battu sur les barricades, tandis qu'on emmenait son père à Mazas.

Le petit blond disparut derrière un groupe : c'était Fabien qui avait ainsi parlé.

Fabien, l'orgueilleux et le superbe, ne voulait pas qu'on rabaissât ses adversaires. Il avait la coquetterie des batailles qu'il livrait et il ne permettait pas qu'en diminuant un rival on amoindrît sa personnalité, le danger ou la gloire de ses luttes. Il était haineux, mais non calomniateur.

Alors il ajouta qu'il n'excusait pas, certes, la défection de Duchesne. Il la déplorait et la condamnait. Mais enfin cet homme avait un passé politique, il poursuivait un but, sans doute, et il n'appartenait pas aux nouveaux venus dans le camp de l'opposition de le juger et de le flétrir. Il fallait attendre encore pour l'absoudre ou pour le maudire. On le verrait à l'œuvre, voilà tout.

Cela fut dit dans un grand silence. Puis un brou-

haha emplit le salon. Tous parlaient à la fois. Duchesne avait maintenant des défenseurs. Les plus ardents se contentaient d'affirmer que sa conduite était bien un peu louche, bien incompréhensible. Mais tous déclaraient, comme Fabien, qu'après tout il fallait attendre pour formuler un jugement définitif.

Soudain, au plus fort de la discussion, un bruit de pas précipités, des éclats de voix, arrivèrent de l'antichambre. La porte du salon s'ouvrit brusquement, largement, et un gros garçon brun, la barbe et les cheveux emmêlés, s'élança dans la vaste pièce comme porté parun ouragan. Il comprit de suite de qui l'on parlait.

— Millé Diou, tonna-t-il, ce Duchesne, je voudrais le tenir une heure entre mes mains!

Et disant cela, il tendait en avant, en les ouvrant, ses larges mains de colosse trapu, et il secouait sa crinière avec des allures de fauve irrité.

Fabien l'entendit. Moitié rieur, moitié sérieux, il alla à lui.

— Bonjour, Laurades, fit-il: toujours en colère, donc?

— Eh té! bonjour, monsieur Fabien; toujours en colère, oui. Aujourd'hui plus que jamais. Vous causiez de Duchesne ici. Eh, donc, c'est cette canaille qui me met le cerveau à l'envers. En a-t-il de l'aplomb,

celui-là, hein ! Il est presque beau d'audace et d'impudeur.

Et alors, il versa sur Duchesne toute une bordée d'injures et de menaces. Il fallait, tout de suite, que la gauche rédigeât une déclaration, un programme, quelque chose enfin, n'importe quoi, pour répondre à la défection de Duchesne. Il fallait protester contre les procédés de cet homme, le flétrir, lui river au pied le boulet de sa honte. Il n'était pas nécessaire de bavarder des heures et des heures, sur un tel sujet. On se trouvait en présence d'un coquin ; il fallait exécuter le coquin. C'était simple, cela.

Et comme Fabien cherchait à le calmer avec des airs paternels, en l'appelant « son cher enfant », Laurades eut un beau geste rageur et, coupant l'air de son poing fermé :

— Monsieur Fabien cria-t-il, je respecte vos conseils ; mais dans mon pays, on a du sang dans les veines, voyez-vous, et l'on n'aime pas les lâcheurs ! — Pécaïre, moi, je suis de mon pays !

Et dans un flux rapide de phrases il se lança de nouveau contre Duchesne. — Le petit blond jubilait dans son coin. — Laurades tonnait. Oui, Duchesne était une canaille, un traître. D'ailleurs on aurait dû se méfier de lui depuis longtemps. C'était un homme à curés, un calottin ; et tous ces écouteurs de messes ne valent pas grand'chose. — Ah bien ! si on voulait

l'entendre, il allait leur en apprendre de belles sur le compte des bondieusards.

Mais Fabien, sévère, cette fois, l'arrêta. On pouvait attaquer, condamner même Émile Duchesne ; mais il ne permettait pas qu'on insultât la religion. Les curés n'avaient que faire dans cette question. On pouvait très bien être croyant et patriote. Lui, Fabien, était un fidèle, un écouteur de messes, et pourtant il avait la prétention d'aimer son pays autant et plus que le premier libre-penseur venu. Non, Laurades avait tort de parler ainsi. Il montrait là des sentiments d'écolier et non des tendances d'homme sérieux. Sans religion, il n'y a rien ici-bas.

Puis, plus doux, il se mit à gronder celui qu'il nommait son cher enfant, avec intérêt, et comme à regret. Laurades l'écoutait, docile et faisant le gros dos. Il recevait cette averse de remontrances avec des airs mutins, avec une mine d'espiègle qui lui attiraient la sympathie du grand homme.

Il l'avouait : eh bien ! oui, là, il l'avouait, il avait été trop loin ; il avait mal parlé des curés ; mais ce sacré coquin de Duchesne l'exaspérait et c'était lui qui était cause de tout cela. M. Fabien pouvait bien le gronder ; il en avait le droit ; pécaïre, ce n'est pas contre lui qu'il se fâcherait jamais.

Ce Laurades était bien un type vraiment. Parti de

son Midi on ne sait quand, on ne sait comment, il était arrivé à Paris, et là, perdu au milieu de la foule, il avait observé et attendu. Jupiter tonnant de brasseries, doué d'un rare talent de parole, il s'était fait une réputation d'homme d'État en herbe, dans les ruelles et dans les hôtels garnis du quartier latin. Par quel effort prodigieux d'audace avait-il réussi à se faire ouvrir les portes du salon de Fabien ? Nul n'aurait su le dire. Un beau jour, il s'en était allé dans une réunion électorale ; il avait exposé tout un programme de réformes sociales, il avait flatté le peuple de Paris, il lui avait mis de l'encens sous le nez et, sa blague méridionale aidant, il avait affirmé sa candidature à la députation et il avait été élu. Fabien, le raffiné, avait-il flairé en lui une puissance ? Peut-être. Il l'avait reçu chez lui et il en avait fait son élève.

En dépit de sa voix éraillée, de son corps débraillé, on le supportait et on l'aimait dans l'entourage du grand homme. Il était si bon garçon et il était si drôle ! Il avait des théories folles au services de ses auditeurs. Lorsqu'on lui reprochait sa mise lâchée, sa vie irrégulière, il partait d'un grand éclat de rire et il disait qu'on avait raison, mais qu'il se trouvait bien ainsi. — Que voulait-on de lui? Il défendait la liberté de toute son âme. Est-ce que cela ne devait pas suffire à ses amis? Est-ce qu'il la défendrait mieux, affublé

d'un habit noir? n'allait-on pas maintenant lui demander compte de ses actes les plus intimes? Est-ce qu'il commettait un crime en aimant le tapage des brasseries et les minois des grisettes?.. Et si son regard était railleur et tout plein de chaud soleil, ce n'était pas sa faute, après tout. Il n'était pas responsable de l'œuvre de madame sa mère!..

Il avait des manières à lui de se tenir dans un salon. Il marchait sur le parquet ciré en écartant les jambes, lourdement, pour ne pas glisser. Il criait: — « Té! » — en apercevant un ami ou une connaissance. Il avait de grands gestes familiers. Il vous empoignait les gens à bras-le-corps, en causant; il les secouait rudement et tirait à lui le revers de leur paletot; il leur donnait des tapes sur le ventre ou sur la cuisse. Et lorsqu'il lui arrivait de rencontrer un grincheux ou un formaliste, il avait des finesses imprévues pour le ramener à lui. Il le raccrochait à sa blague, à son intarissable blague de méridional et il se faisait tout pardonner, sottises, inconvenances et mauvaise éducation. On ne voyait plus en lui que le « bon garçon » et l'on oubliait tout.

Et puis enfin, il avait parfois des mots heureux; il se montrait de temps en temps très habile, ce Laurades. C'est lui qui, dans une réunion chez Fabien, avait trouvé ce mot fameux: « *Les Irréconciliables* » pour désigner la fraction militante de l'opposition; le

mot avait fait le tour du pays et il avait assuré sa popularité faubourienne mieux que cent discours.

Avec lui, la bohême était entrée à la Chambre; mais cette bohême-là ne ressemblait en rien à celle du temps jadis; elle ne se nourrissait pas de rêves, ni d'amour; elle n'avait rien de sentimental; c'était la bohême populaire qui grondait par la bouche de Laurades et elle était terrible, cette déhanchée et cette déguenillée, quand il la faisait hurler dans la tribune du Parlement. Elle avait des allures farouches de tricoteuse ; toutes les ardeurs, toutes les ivresses et toutes les âcretés de la rue s'échappaient de sa poitrine, comme un essaim de frelons enragés.

Fabien avait peur, au fond, des audaces de Laurades. Il le gardait à vue. Il essayait d'en faire le lion amoureux de sa politique. Il le devinait : tant que ce gros garçon serait entre ses mains, il le charmerait assez pour le retenir. Il aurait tout à craindre de lui le jour où il s'éloignerait. Et c'est parce qu'il pressentait en lui un maître futur, un tribun de race peut-être, qu'il le traitait en enfant gâté. Il le voulait tel qu'il était : avec ses habits râpés, lâchés et effiloqués, avec ses souliers éculés, avec ses crins ébouriffés ; il le courbait à son insu, sous le joug de sa volonté ; il imposait son aristocratique personne à la gueuserie de ce révolutionnaire; il le choyait, le caressait, parce qu'en lui une voix, plus forte que toutes, lui criait de

prendre garde et de défendre contre ce produit de la rue, sa puissance et son autorité.— Laurades, bohême, demeurait un gamin de Paris endiablé et peu redoutable. — Laurades, correct, devenait un rival. Et Fabien avait déjà devant lui Émile Duchesne.

VII

Non, Fabien ne voulait pas livrer une parcelle de sa fortune politique aux mains d'un autre. Cet homme avait sué du sang avant d'être ce qu'il était et il était jaloux de la place qu'il occupait. Cette place, il la voulait à lui seul et, au prix même de la vie, il n'eût pas consenti à la partager. Lui aussi, avait été jeté par le sort, nu et ignoré, sur le pavé de la grand'ville ; il avait eu froid au cœur à certaines heures de son labeur et il avait, comme tant d'autres, subi les dédains outrageants de la foule des niais et des égoïstes ; foule faite de riches et d'heureux, dont le flot bruyant et brutal,qui roule des pièces d'or, barre le chemin aux penseurs en guenilles et aux ambitieux crevant de désir. Il se rappelait avec amertume cette phase mauvaise de sa vie et ce souvenir donnait des griffes à son cœur. Que pouvait son avoir modeste en face de ce luxe étourdissant qui hurlait à sa porte, sous ses fenêtres, jour et nuit ? Rien. — Le travail seul était capable de lui apporter l'existence qu'il

rêvait et c'est au travail qu'il avait demandé sa part des jouissances enviées. Ainsi que d'autres, il aurait pu faire deux parts de sa vie, l'une consacrée à l'étude, l'autre au repos, à l'amour, à la sentimentalité; mais il était de ceux qui ne prennent pas de fausses résolutions. Il avait tué en lui toute aspiration jeune, toute pensée de plaisir et il avait cloué son cerveau, sa chair et ses nerfs sur son pupitre, jurant de ne relever la tête, de ne fermer ses livres que lorsque son but aurait été atteint. Cette condamnation de lui-même l'avait aigri et, maintenant qu'il était puissant et jalousé, il gardait rancune à la société des heures d'angoisse et de combat qu'il avait vécues. Cet homme avait été chaste, et aujourd'hui sa chasteté lui remontait à la gorge et dans une contraction de regret et de rage, l'étouffait. Il avait été chaste et c'est là ce qui avait fait sa force. Dès le début de sa carrière il avait châtré sa nature et, dans cette mortification volontaire, il avait puisé l'absolu. Il avait eu certes de terribles moments de fièvre et de passion révoltée ; sa pensée avait entrevu parfois des choses innommées et ses narines s'étaient ouvertes toutes grandes pour aspirer quelque odeur de femme, passant à ses côtés. Mais le poids de son orgueil, de l'étude et de son ambition écrasait bien vite en lui ces ardeurs fugitives et c'est d'un pas lourd et égal qu'il rentrait chez lui et qu'il se dirigeait vers sa table chargée de paperasses et de volumes. La sté-

rilité de sa jeunesse avait mis dans son regard la flamme sèche et mordante des ascètes, l'inquiétude du pauvre et du déshérité. Et à le voir marcher dans la rue, avec sa carrure de géant, sa chevelure de jais et sa face sévère, on eût dit qu'il y avait en lui du fauve à la recherche d'une proie.

Cet homme était bien venu à son heure. Il avait surgi tout à coup du sein des nullités qui encombraient alors les trottoirs et les salons parisiens. Au milieu du grand silence de l'Empire, sa voix avait éclaté soudain et l'écho l'avait portée au loin ainsi qu'un hurlement de loup affamé rôdant la nuit, dans les forêts. Il avait vu, devant lui, une multitude soûle de jouissance. Cette multitude s'opposait à sa marche. Alors il avait joué des coudes, il avait levé son poing fermé et il avait abattu chaque obstacle. Il avait compris qu'il y avait quelque chose de grand à tenter, au seuil de cette époque de luttes et de rêves. Le soleil impérial resplendissait de tout l'éclat de ses rayons, versant des torrents de lumière sur le passé légendaire réveillé. Le canon des Bonaparte saluait chaque matin l'aurore de nouvelles gloires, les hommes clamaient des vivats au souverain et les femmes lui faisaient un tapis de leurs seins gonflés de désirs et de vie. Le luxe cinglait de sa cravache le dos des gêneurs et des philosophes ; d'un bout à l'autre de la France, une immense chaîne s'étendait, composée de tous les

fous, de tous les passionnés que des années d'austérité avaient apeurés et que la diane impériale sonnant aux Tuileries avait fait tressauter ; la vie était bonne ; on mangeait, on buvait et l'on faisait l'amour ; des flots de vin et de sang se mêlaient ; les corps exécutaient, au son d'un orchestre invisible, la danse macabre de la volupté.

Mais la pensée était morte. Elle gisait, là-bas, dans quelque coin de cimetière, parmi les misères et les hontes de la fosse commune. La matière avait saigné l'esprit aux quatre membres et se vautrant sur ses dépouilles, ainsi qu'une courtisane sur le lit d'une vierge, elle se prostituait longuement et pleinement. Une névrose bestiale suintait au travers des crânes. Le rire était à l'ordre du jour. Il fallait rire à tout prix et l'on envoyait à Mazas quiconque se permettait de pleurer.

Fabien comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette griserie de la foule. Il fallait de l'audace pour tenter d'enrayer le mouvement qui poussait le peuple en avant. Il eut cette audace et soudain, il se dressa. Il se tourna vers le cimetière,où pourrissaient, vivantes encore, la poitrine pleine de râles, la pensée et la liberté. Il descendit dans la fosse où elles grouillaient rongées déjà par les vers de l'oubli et ramenant entre ses bras ces deux moitiés de cadavres, il les jeta, un beau matin, sur les marches du trône impérial. Il y

eut un étrange effarement. Cette odeur de tombe se mêlant aux parfums provoquants des femmes, mit comme un arrêt dans le branle-bas joyeux du siècle. On s'étonna et l'on se demanda quel était cet homme qui, nouvel Hamlet, se levait la nuit pour aller, dans les cimetières, jouer avec les morts. Des ombres sortirent de leur retraite à la voix de Fabien, et bientôt, dans le peuple, il y eut comme des frissons de vie et des secousses de bêtes enchaînées, rêvant de liberté.

Aux jours derniers de la Rome impériale, lorsqu'au milieu des éclats de rire des patriciens, une voix de tribun s'élevait tout à coup, on cherchait d'où venait la voix et l'on s'emparait du tribun naissant que l'on jetait au cirque. Les Césars endormis dans la torpeur maladive de leurs couches lascives ne voulaient pas qu'on les dérangeât dans la satiété de leurs plaisirs.

Les satisfaits et les heureux, surpris par l'apparition soudaine de Fabien, essayèrent d'imiter les Césars d'autrefois. Ils crièrent haro sur lui. C'était un révolutionnaire qu'il fallait supprimer. Les bagnes étaient là, à défaut des cirques d'antan. On n'avait qu'à l'envoyer, là-bas, dans les colonies. — Toutes les sottises que peut inventer la colère furent dites et commises. L'Empereur, seul, demeura étranger à ces haines, comme il se tenait éloigné des folies qui tourbil-

lonnaient autour de son trône. Il laissa à Fabien toute liberté pour assurer son autorité et pour courir vers le but qu'il voulait atteindre, — Fabien, d'ailleurs, s'inquiétait peu des injures dont on le souffletait chaque matin dans les journaux et chaque soir dans les salons. Il ignorait même ou feignait d'ignorer la mansuétude du souverain à son égard, et il allait son chemin, tout droit, sans se détourner, sans s'arrêter. Sa parole emplissait le Palais de Justice, maintenant. Il accaparait tout procès politique retentissant et il grandissait à vue d'œil. De la barre des tribunaux, il avait fait un bond prodigieux et il était venu planter son grand corps dans la tribune populaire des réunions publiques, à l'heure des élections. Son succès avait été énorme ; alors, ayant atteint la première étape de sa carrière, il s'était reposé, avait pris le temps de s'orienter, puis, ferme sur ses jarrets, il avait défié, avec plus de force, cette fois, la majorité gouvernementale qui grondait sur son passage.

L'élévation, le triomphe de Fabien, n'avaient certes pas mis un frein à la belle folie qui emportait la génération d'alors. Devant ce succès, on avait éprouvé comme un sentiment de vague inquiétude ; on sentait qu'une puissance nouvelle et terrible venait de surgir, mais on ne s'était pas recueilli pour si peu. On s'était plongé plus avant dans la joie, l'amour et la ripaille

et l'on criait davantage à chaque discours de Fabien, comme si l'on eût cherché à ne point entendre sa voix ; — note grave mettant comme un roulement de tonnerre au-dessus d'un orchestre de bastringue.

De son côté, il faisait bon marché des approbations, ainsi que des révoltes. Les haines, il les comptait, il les mesurait, il les classait, non pour s'en chagriner, pour s'en émouvoir, mais pour les connaître et, au besoin, les combattre.

L'amour n'ayant aucun empire sur lui, restait l'amitié. Ah! celle-là il la mettait bien sous ses pieds. L'amitié, oui, il avait connu ça, jadis, au collège, et encore, c'était si loin, ce temps, qu'il ne se rappelait même plus qui il avait aimé alors. L'affection du brave Lacroix était pour bien peu maintenant dans sa vie. Quant à celle des autres, il la dédaignait. Il pensait, avec raison, que ce sentiment-là est faux comme tout le reste. Dans cette époque d'égoïsme et d'enfiévrement, ces deux choses, l'amitié et la vertu, lui semblaient vaines et mensongères. Il disait que c'est se donner beaucoup de mal inutile que d'aimer un être, que de lui consacrer le meilleur de soi-même, pour n'avoir même pas la satisfaction de songer que le jour où l'on crevera, cet être viendra serrer votre main raidie et glacée. — Aimez donc, naïfs ; et le soir de votre enterrement, votre ami, votre compagnon, s'en ira, le ventre plein et ballonnant, digérer béatement son dîner

et votre souvenir dans quelque loge de théâtre ; dans un rire lippu de gorgé, il balbutiera votre nom : « pauvre bougre » — et ce sera tout. — Fabien n'avait d'amitié pour personne et il avait raison.

L'amour lui eût apporté, à défaut d'une âme, le corps d'une femme, au moins ; à défaut d'esprit, de la chair ; l'amour se donne ou se vend, selon les circonstances, et laisse quelque chose entre les mains de celui qui le reçoit ; l'amitié est stérile ; elle est impalpable et lorsqu'elle creuse une trace derrière elle, c'est un regret, c'est une déception. Voilà pourquoi il ne la voulait pas.

Poète, il avait brisé sa lyre ; tendre et passionné, il avait comprimé les élans de son cœur et il en avait ligaturé les artères.

Fabien était un sceptique et la négation de sa pensée était absolue. En politique, il n'eût pas demandé mieux que de n'appartenir à aucun parti. Mais ici, le jeu n'était plus le même et il lui fallait opter ou pour l'indifférence ou pour la passion. Il s'était jeté à corps perdu dans la passion et il avait dirigé ses instincts, car cet homme commandait à sa nature, vers les envolées révolutionnaires. Il était allé à la liberté, non par conviction, mais simplement parce que la liberté s'offrait à lui comme une mine non exploitée encore, ou exploitée maladroitement, dont il espérait tirer profit. — Si l'austérité avait

été à l'ordre du jour, il eût prêché la vie joyeuse et de ses mains fines et aristocratiques il eût secoué sur la foule les grelots de la folie.

Sans avoir vécu, Fabien était blasé. Nulle hypocrisie n'était en lui. « La force prime le droit », tel était son principe, la devise à laquelle il obéissait. Le fort, logiquement, fatalement, pensait-il, doit s'imposer au faible. La réussite de ses projets était liée étroitement à ce principe et, pour atteindre son but, il s'était débarrassé de tout préjugé. Il s'était fait habile, rien de plus, rien de moins.

Si l'on tient compte des conventions sociales qui règlent notre état politique et moral, Fabien était un malhonnête homme, capable de toutes les fourberies, de toutes les coquineries pour assurer la réalisation d'un désir, l'édification de sa fortune. Pourtant, faut-il le juger sévèrement? ne doit-on pas prendre en considération les circonstances qui avaient enfanté cet homme et qui en avaient fait comme le produit naturel des rancunes de la rue. Le virus de la haine avait infecté son sang ; mais le long martyre de sa vie solitaire, de son existence monacale, des luttes livrées à sa nature violente et passionnée, n'avait-il pas engendré ce virus, ou tout au moins, contribué à son éclosion ?

Cet homme était un philosophe, après tout. Sa doctrine procédait du cynisme antique ; elle avait

simplement revêtu la défroque avariée d'une civilisation avancée.

Sa puissance avait été longue à venir. Il avait eu à combattre le grand enthousiasme que l'Empire soulevait; mais à présent, elle était là, bien réelle ; elle se dressait, comme une ombre menaçante, dans les jours solennels, et elle s'étendait jusqu'au pied du trône. Il se mesurait avec le souverain, maintenant, du haut de la tribune législative et après avoir commandé aux fameux *Cinq* de l'opposition, il dirigeait désormais toute une meute aboyante de révoltés.

Invulnérable, il l'était par bien des côtés. Pourtant, dans sa rigidité jacobine, il n'était point complet. Sa nature affinée et délicate, avait mis en lui une sorte de mysticisme voilé que lui-même n'avait jamais bien entièrement analysé. C'est ce sentiment qui l'avait porté jadis vers Lacroix, au collège, et qui l'avait maintenu près de lui, durant des années. C'est ce sentiment, qui, exalté, non émoussé aujourd'hui encore, grâce à son ignorance complète de la femme, le jetait vers un idéal religieux, plein d'abandon et de recueillement. Ayant écarté de lui tout contact sensuel, toute chair palpitante, croyant avoir tué en lui tout désir, ayant broyé sous sa dent le baiser, Fabien éprouvait malgré tout et en dépit de lui-même, ce besoin de choses extra-naturelles qui s'empare des chastes avec la violence d'une monomanie. Il fallait un déversoir

au trop-plein de sa pensée et il avait fait de l'Église la confidente de ses extases secrètes. Il était sincèrement religieux et, tous les dimanches, il sortait de chez lui à sept heures et se rendait à la Madeleine, où il écoutait pieusement, le nez dans un livre de messe, les oraisons du prêtre, ainsi qu'une dévote. Cette étrangeté bien connue ne lui attirait aucune raillerie de la part de ses amis politiques. Ils le craignaient et savaient très bien que Fabien, irrité, ne pardonnait pas. Un seul, procrit éternel, don Quichotte errant de la Révolution, avait osé le critiquer.

— C'est Marat Jésuite, avait-il dit un jour de Fabien ; et ce mot, qui le peignait atrocement et réellement, avait eu un immense succès. Il était resté.

Fabien avait voué volontairement tout son être à la satisfaction égoïste de son ambition politique et la politique en avait fait un homme de haine. A son insu, son âme lassée avait cherché à étancher la soif dont elle souffrait ; elle avait demandé aux temples l'abri de leurs voûtes ténébreuses et là, elle aspirait à grandes gorgées les rêveries qu'il lui refusait. La sensualité, retenue, contrainte, par une volonté terrible, grondait dans le corps de ce chaste, pleine d'ardeurs endormies. La sensualité garrottée, mais non étranglée, les appétits charnels, luttaient sans cesse en lui contre les haines et les colères intéres-

sées. Et ces luttes étaient cruelles et elles étaient hideuses ; — la stérilité de l'âme grimaçant sous les étreintes de l'égoïsme insatiable a quelque chose de monstrueux. — Fabien gardait le secret de ses combats intimes, de ses nuits sans sommeil, des secousses nerveuses qui torturaient, des afolements charnels qui le hurlaient dans son alcôve et l'abêtissaient. Il gardait ce secret-là pour lui seul ; au lendemain d'une crise, il se montrait aussi souriant, aussi calme, aussi autoritaire que la veille ; nul ne lisait en son cœur et c'est cette impénétrabilité qui faisait sa force. Il pouvait être fier de lui-même vraiment, malgré tout et quand même ; car, en dépit de ses défaillances, de ses faiblesses ignorées, il restait grand et redouté. « Marat Jésuite », soit ! — après tout, cela voulait dire « un homme ».

VIII

On célébrait un salut à la Madeleine. Il faisait nuit. Et l'intérieur du temple, sous le coup de lumière des candélabres et des lustres, prenait des teintes blafardes de sépulcre. Tout au fond, l'autel flambait, resplendissait, enguirlandé de lueurs et de dorures, alourdi et comme affaissé sous le poids des grands cierges qui brûlaient. En haut, sous la voûte, les orgues grondaient ; dans l'air, des spirales d'encens se tordaient ; des voix d'enfants se mêlaient à la basse profonde des hommes et, là-bas, au pied de l'autel, dans un nuage de feu et de fumée, le prêtre se dressait, couvert de vêtements blancs, pareil à une statue de neige durcie.

Dans un coin, perdu dans l'ombre d'une chapelle latérale, Fabien, recueilli, suivait l'office et écoutait les prières. De ses doigts effilés il tournait un chapelet et ses lèvres tremblotaient des paroles mystiques.

Tout à coup, dans une attitude pieuse, une femme

passa près de lui ; sa jupe frôla son genou. Une chaise restait inoccupée à quelques pas de Fabien ; elle s'en empara et, se courbant sur le prie-Dieu, les deux mains sur sa figure voilée, elle s'abîma dans une extase. — Le grand homme eut un tressaillement ; son rictus — le rictus fameux qui lui était particulier — contracta sa bouche : cette femme, c'était Louise et il l'avait reconnue. Il ne l'avait pas revue depuis Longchamps. Honteux du trouble qui l'avait envahi à la suite de cette journée, Fabien avait réagi contre la violence des sentiments qui l'avaient assailli, et sous l'effort de sa volonté, cette folie d'une heure n'avait laissé en lui qu'un souvenir à peine distinct. Louise, toujours courbée, demeurait enfoncée dans sa méditation et Fabien pouvait voir le mouvement de sa poitrine qui haletait, comprimée par le bord du prie-Dieu. Elle était vêtue, ce soir-là, d'une robe noire collante qui faisait ressortir ses hanches et ses épaules. La longue jupe qui traînait, dessinait le contour de ses cuisses et l'étoffe tendue avait de petits craquements.

Le prêtre, maintenant, avait gravi les degrés de l'autel ; il s'était prosterné devant le tabernacle et sa voix de vieux psalmodiait un orémus.

Mais Fabien ne l'écoutait guère ; son regard n'était plus là-bas, aux côtés du prêtre : il s'attachait, à présent, à cette femme qui était devant lui. Son

grand œil fauve, velouté, caressait le corps incliné de Louise et ses narines s'ouvraient comme pour aspirer l'air qui sortait de ses poumons. Décidemment cette petite bourgeoise rêveuse portait en elle un étrange attrait. Fabien sentait le trouble des jours passés remonter en lui et il luttait contre cet affolement renaissant. Positivement, il devenait stupide. Est-ceque cette Mme Lacroix allait lui faire perdre la tête, à présent ? Il ne pouvait donc plus la voir sans être ainsi ridicule. Elle ne l'avait seulement pas aperçu, elle, et elle ne songeait guère à lui sans doute.

L'ombre religieuse du temple donnait à Louise ce qu'elle donne à toutefemme : une sorte de relief austère et voluptueux qui prête plus à l'amour et au désir qu'à la dévotion. Fabien n'était pas assez « *pris* » pour ne pas avoir conscience de l'état de son être, et, redoutant quelque surprise nouvelle des sens, quelque entraînement du cerveau, il jugea froidement la situation dans laquelle il se trouvait et il se dit que le meilleur moyen de ne pas commettre une sottise était de s'éloigner, de rentrer chez lui. Il fit un pas pour se retirer. Son pied se heurta à une chaise ; à ce bruit, Louise se retourna à demi. Le regard de Fabien tombait en plein sur elle ; elle eut un geste de surprise ; gracieusement, simplement, elle lui envoya un bonsoir amical et discret de la tête, tandis que lui,

rivé à sa place, souriait comme endormi. Il ne pouvait plus s'en aller maintenant ; il fallait attendre la fin du salut pour présenter ses hommages à Mme Lacroix, sous peine de paraître impoli. — Après tout, qu'est-ce que cela pouvait lui faire de parler à Louise? — Il n'allait plus, comme le soir de Longchamps, faire la bête ; c'était bon une fois, ces choses-là ; et son temps était trop précieux pour le gaspiller en niaiseries.

Et comme le prêtre, en ce moment, se relevait et ouvrait le tabernacle, il se mit à suivre ses mouvements, et, dans une grande ferveur de moine, il étreignait le chapelet qui pendait entre ses doigts et s'abîma dans la prière. — Mais il priait machinalement ; ses doigts avaient le vertige et ils roulaient nerveusement, deux à deux, les grains du chapelet, comme pour en avoir fait le tour plus vite.

Un silence de tombe régnait dans l'Église ; le prêtre avait dressé l'ostensoir et il offrait à l'adoration du peuple l'hostie sainte. Des enfants de chœur, agenouillés sur la seconde marche de l'autel, soutenaient la chape blanche du vieillard et les tintements d'une sonnette semaient des notes criardes et aiguës sur les dalles sacrées. Au-dessus de la foule prosternée, planait un bourdonnement mystique de cloître ; des ardeurs et des jouissances extatiques couraient sur les têtes des fidèles ; l'ivresse de l'encens chatouillait

les corps et mettait en eux un engourdissement de nerfs ; l'adoration était complète, absolue, et là-bas, le prêtre, qui seul bougeait, semblait avoir accaparé, pour un instant, semblait avoir concentré en lui, la vie de cette foule en suspens. — Soudain, un ronflement saccadé, un déchirement de cuivre, un éclat strident de voix, retentirent là-haut du côté de la porte : les orgues reprenaient leur chant grandiose et sauvage, et le prêtre, faisant face au peuple, dans un tourbillon de fumée sacrée, de lueurs mystiques et d'harmonie, jetait sur la foule sa bénédiction de vieillard et d'apôtre ; alors il y eut un bruit de houle parmi les fidèles. Les fronts se relevèrent lentement, moites de sueur et blêmes, tandis que les voix graves des hommes et les notes cristallines des enfants s'échappant des profondeurs sonores et voilées du temple dans une hymne inspirée, clamaient des hommages divins.

Le salut finissait. Les derniers accords des orgues et des voix mouraient dans un soupir et, sous les voûtes, les ondes musicales qui couraient, mettaient dans l'air un murmure profond, — comme la respiration du temple. Aux pieds de la statue de la Vierge, dans un renfoncement, des cierges entièrement brûlés jetaient encore, en s'éteignant, des lueurs vacillantes. Les fidèles, maintenant, se levaient et se dirigeaient vers la sortie. Du sommet des hautes marches, l'œil

remontait la ligne droite de la rue Royale et le regard s'étendait sur la place de la Concorde, qui de là, avec ses milliers de réverbères, ressemblait à l'embouchure d'un vaste entonnoir empli d'étoiles. Tout au fond de l'église, dans le chœur, les sacristains allaient et venaient, pliant les tapis, soufflant sur la flamme des cierges, versant de l'huile dans les lampes à feu rouge, suspendues au-devant de l'autel. Dans la nef, les loueuses de chaises rangeaient les sièges et glissaient, rapides et muettes, avec des allures de spectre, sous le gaz baissé des lustres et des candélabres.

Fabien et Louise s'étaient rejoints, un peu étonnés tous deux de s'être rencontrés là. Ils causaient, doucement et à voix basse, dans un coin, près de la porte. Louise expliquait sa présence à la Madeleine. Elle passait, au retour d'une course, et elle était entrée. Lacroix, qui l'accompagnait, n'avait pas voulu la suivre et il avait continué son chemin, seul, jusqu'à l'hôtel. Puis, avec un petit air grognon, elle lui dit tout de suite qu'elle n'était pas contente. M Fabien n'avait pas tenu la promesse qu'il lui avait faite le soir de Longchamps de venir la voir ainsi que son mari. Plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis lors et il ne leur avait seulement pas donné de ses nouvelles. Ce n'était ni bien, ni gentil.

Fabien s'excusait en riant, disant que la Chambre

lui prenait tout son temps et le fatiguait beaucoup. Lorsqu'il revenait du Palais-Bourbon, le soir, il était las, maussade et parfois il lui fallait encore travailler. D'ailleurs, il n'était pas oublieux et son absence ne signifiait point qu'il eût perdu le souvenir de la bonne journée qu'ils avaient vécue ensemble.

Elle aussi se la rappelait cette journée. La cavalerie, toute l'armée était encore là devant elle, galopant, bondissant, dans un tourbillon. Et puis, quelle causerie charmante ils avaient faite. Comme ce souvenir la dédommageait de ses ennuis de Vouzon !.. Malheureusement elle allait bientôt abandonner Paris, ce Paris si plein de bruits et de rêves qu'elle aimait tant, pour retourner en Jura. Lacroix l'avait décidé ; on allait se remettre en route et le départ était déjà fixé.

Sa gaîté de jolie femme s'était soudainement envolée, elle avait eu une petite moue triste en disant cela. Et Fabien qui la caressait du regard, ressentit comme un choc au cœur, en l'écoutant. — Quoi ! Elle partait... sitôt !.. Lacroix ne pouvait donc pas retarder son retour ? — Et tout en exprimant des regrets vagues, il cherchait dans sa tête un moyen de retenir ses amis ; il ne trouvait rien. — Pourtant il eut un élan. — Non, Lacroix ne devait pas ainsi quitter Paris. Il comprenait, à la rigueur, que le tapage de la grande ville, n'était pas compatible avec sa nature en-

dormie d'homme heureux ; mais ce n'était pas là une raison pour se sauver ainsi. — Louise l'aimait cette grand'ville, n'est-ce pas ? Elle ne craignait pas son bruit, ses joies exubérantes, son ivresse étourdissante ; eh bien, c'était à elle qu'il appartenait de retenir Lacroix.

Elle eut un rire léger : — Non, ce n'était pas possible. Son mari lui avait dit que des affaires en suspens le rappelaient au pays et cette circonstance devait la trouver obéissante. — Lacroix ayant déféré à ses désirs en lui faisant connaître Paris, elle ne devait pas se montrer trop exigeante. Plus tard, on reviendrait, et, cette fois, n'ayant plus d'entraves, on s'installerait pour longtemps....

Les sacristains, à présent, avaient terminé leur besogne. Les loueuses rôdaient plus lentement dans l'église. L'ordre était partout et, seuls, quelques bruits de bois heurté témoignaient de la présence des familiers du temple. De rares becs de gaz brûlaient et, de temps en temps, un prêtre s'avançait vers la porte et sortait, après s'être incliné devant les profondeurs sombres de l'église, pleines encore du tremblement musical des orgues.

Devant cette solitude, Louise eut un réveil ; elle fit un mouvement. Fabien la retint, redoutant qu'elle ne voulût s'en aller. Cette heure qu'il passait là, enveloppé d'ombres mystiques, lui paraissait douce. Il

en prolongeait les minutes, perdu dans une songerie faite de tendresses et de désirs. Des frissons nerveux le secouaient. La folie d'hier le ressaisissait et il se laissait reprendre par elle, inconsciemment, sans révolte, jouissant de son abandon. Il avança une main et toucha, doucement, timidement, les doigts de Louise. Il était très ému. Ce départ de Lacroix l'attendrissait. — Il avait été si heureux de cette réunion, de ce rapprochement, après tant d'années de séparation et d'oubli. Seul, envié, haï, entouré d'amis hypocrites et d'ennemis inconnus, il avait nourri un moment l'espérance de voir son brave camarade s'établir définitivement à Paris. Il avait fait le rêve de retrouver, à son foyer, les joies familiales de l'enfance. Et voilà que tout ce bel échafaudage de bonheur s'écroulait tout à coup... ; voilà qu'une déception venait briser son illusion. — Ah! il souffrait vraiment et sincèrement... En voyant Lacroix venir à lui, il avait pensé qu'à la satisfaction de sa vie publique il pourrait joindre celle, intime, du cœur. Mais non ; Lacroix l'abandonnait, emportant le rêve, l'amitié, tout, tout... et il allait demeurer, seul, toujours seul, comme avant.... — Un hoquet coupait ses phrases par saccades. Sa voix grave avait des notes harmonieuses et caressantes pour exprimer ses regrets et Louise, surprise tout d'abord par cette explosion de sentimentalité l'écoutait maintenant, craintive, heureuse, ga-

gnée par l'émotion qui coulait de ses lèvres. Réfugiée près de lui, effrayée par l'ombre qui voilait l'intérieur du temple, elle le consolait. Mais il secouait la tête. — Non, le bonheur simple et vrai n'était pas fait pour lui. Il était rivé à la politique, c'est-à-dire à la solitude, à la haine. — Louise allait partir; là-bas, à Vouzon, elle oublierait Paris et elle ne songerait plus à ses projets de retour. — Alors, dans un grand mouvement d'affection, dans un élan de tout son cœur, Mme Lacroix prit la main de Fabien, cette main qui frôlait ses doigts et qui lui communiquait une sorte de fièvre, elle la serra bien fort et promit qu'elle reviendrait avec son mari; qu'ils habiteraient Paris pour toujours et qu'ils vivraient tous trois, rapprochés, bien heureux. -- Elle avait le souffle haletant et l'ivresse inconsciente de la femme que surprend un entraînement imprévu. Elle jeta sa promesse dans la face de Fabien, et, sous la tiédeur humide de son haleine, il eut une crispation brutale de bête irritée, un coup de passion défonça sa poitrine; dans une étreinte rapide il attira Louise à lui, il se pencha et, sa bouche touchant presque sa bouche, il lui dit: — Merci ! — Puis, ses bras se détendirent et il resta là, la chair palpitante, les nerfs contractés. Sa chasteté lui battait les flancs violemment. Elle lui remontait à la gorge, dans un hoquet lascif. Il râlait sous l'étreinte puissante des passions contenues, tirant sur la chaîne de leur

esclavage, ainsi qu'un chien de cour sur son collier ; une fureur d'ascète révolté et énamouré s'emparait de lui et il pouvait être terrible ainsi, criant sous le fouet de ses instincts, prêt à répudier son passé, soûlé par l'odeur rude de la femme, oubliant ses intérêts mêmes, empoigné par le charme sensuel d'un baiser.

Dans ce moment son sang s'était renouvelé. Son corps avait saigné ; son âme emprisonnée s'était dérobée à la contrainte qu'il lui imposait. Et, dans la jouissance incomplète qu'il avait éprouvée là, le voile de sa chasteté s'était déchiré et la nudité de son passé lui avait réellement fait horreur. — L'heure allait-elle donc sonner où toute cette fameuse chasteté devait l'abandonner, tomber à ses pieds, ainsi qu'un fruit trop mûr, pourrir et disparaître dans le coup de vent des passions ? L'heure était-elle donc venue où toute cette sage et savante philosophie qui avait fait sa force, étayée par une vie de durs labeurs, allait s'effondrer aux genoux d'une femme... d'une femme : cette image charnelle de l'inconnu ?... Cette misère...

Les loueuses de chaises étaient parties maintenant. Des sacristains s'avançaient d'un pas lourd et rythmé vers les portes. L'un d'eux aperçut les ombres de Fabien et de Louise :

— Ah çà, dites donc, vous autres, grogna-t-il,

vous ne pourriez pas aller ailleurs faire l'amour, hein ! Allons, je ferme, décampez et plus vite que ça !

Sans bien entendre, ils sortirent. Cette voix d'homme les avait réveillés. Ils étaient dans la rue, à présent, sur le trottoir du boulevard. — Le rire insolent des filles qui battaient l'asphalte, les groupes de jeunes gens qui allaient et venaient, firent peur à Louise. Elle voulait rentrer tout de suite, sans tarder ; son mari devait l'attendre ; elle s'était trop oubliée vraiment.

Fabien héla un fiacre ; elle se blottit au fond du coupé, précipitamment et comme heureuse d'échapper à une contrainte, à une influence magnétique. Quand elle rentra, elle trouva Lacroix qui dormait, dans un fauteuil, la tête presque en dehors de l'appui du dossier, les bras ballants, un journal étendu sur ses genoux.

IX

Avant de quitter Paris, Lacroix avait fait une bonne action. Une pauvre vieille servante, qu'il avait recueillie, et que là-bas on désignait sous le nom de *la Boiteuse*, lui avait souvent parlé d'une famille Randon, originaire du pays, qui, depuis des années, s'était jetée dans la grande mêlée parisienne. Le fourmillement des cités sied au malheur ; la foule est comme l'isolant de la misère. Les Randon, riches naguère, avaient, au temps prospère, pris soin de la Boiteuse. Et la bonne femme n'oubliait pas la main qui avait pansé sa plaie. Elle savait qu'à la suite d'infortunes successives, les Randon étaient tombés dans la détresse et, tout de suite, elle avait songé à eux en entendant dire à Lacroix qu'il allait à Paris. Moitié pour satisfaire la Boiteuse, moitié par bonté naturelle, Lacroix avait promis qu'il irait les voir, qu'il leur apporterait quelque secours. Un matin donc, qu'il flânait, en sortant de chez Fabien, il se

rappela la recommandation de la bonne vieille et il s'achemina vers leur demeure.

C'est bien loin, tout au fond des Batignolles, derrière l'église Sainte-Marie, dans une grande maison neuve, qu'ils habitent. Ils sont très pauvres et ils ont eu beaucoup de mal à se loger ; car ils sont trois, et même en se serrant, on occupe de la place, à trois, dans Paris, quand on est pauvre. Ils dorment sous les toits, dans une mansarde divisée en quatre petits compartiments, appelés chambres. Ils ne font pas grand tapage ; la vieille mère, qui est aveugle, sort peu ; la sœur Blanche travaille tout le jour à sa broderie et René, le fils, l'aîné, qui n'a pu encore trouver un emploi, fait de la copie pour un notaire à deux sous le rôle. S'ils mangent peu de pain, ils se nourrissent d'air, par exemple. De leurs étroites fenêtres ils dominent Paris et la campagne sinistre qui s'étend au delà des fortifications. Et puis, ils ont des distractions pas cher : le soir, alors qu'ils se reposent près de l'aveugle en causant du passé plus heureux et surtout de l'avenir, ils s'égaient à voir jouer sur les talus des remparts, des bandes d'enfants qu'accompagnent des ménagères en camisoles fripées ou des ouvriers en manches de chemise, la blouse jetée sur le bras gauche ou sur l'épaule. C'est l'été; et tandis que les Champs-Élysées étincellent de lumières, tandis que les concerts en plein vent

lancent par dessus la grande avenue leurs notes canailles et cascadeuses, ils ont, eux, la musique infernale des trains de chemin de fer qui passent, avec des sifflements stridents et des roulements de tonnerre.

Lacroix était bon. Son cœur d'enfant était demeuré intact dans sa poitrine ; l'enveloppe humide qui l'entourait ne s'était pas desséchée. Il fut vraiment ému en voyant la détresse de cette pauvre famille, et il se dit qu'il ne quitterait pas Paris sans avoir mis à l'abri de la misère ces trois êtres qui, habitués aux larmes, l'avaient reçu avec des sourires. Et comme il n'osait leur offrir de l'argent, il eut une inspiration. Il retourna chez Fabien et l'intéressa à ses protégés. Il lui raconta tout ce qu'il savait des Randon. Il y avait là un beau et brave garçon, instruit, qui ne demandait qu'à travailler, à marcher en avant, à être poussé par une main habile. Ce garçon-là s'éreintait l'esprit et le corps à bâcler de la copie pour des notaires. Est-ce que Fabien ne pouvait pas le tirer de cette situation indigne ?... Il lui demandait cela comme un service personnel.

Fabien accueillit la requête de son ami avec son sourire des anciens jours. Si ce jeune homme était instruit comme l'assurait Lacroix, il essayerait d'en faire quelque chose. Il avait justement besoin d'un secrétaire ; M. Randon pouvait venir ; il l'interrorait et verrait.

Lacroix exultait. Il remonta aux Batignolles, vit René, lui fit part du résultat de sa démarche et l'engagea à se rendre dès le lendemain chez Fabien. Comme il partait, quittant Paris, ce lendemain même, il n'apprendrait la bonne nouvelle qu'à Vouzon.

Il avait été bien long à venir ce lendemain ; mais quelle joie et quelle allégresse après le succès. Avec quel élan ces cœurs infortunés se précipitaient à la poursuite du wagon qui entraînait le bon Lacroix sur la route de Vouzon.

Le brave homme comme toujours était heureux; il n'exigeait aucune reconnaissance ; il s'en allait avec la conscience d'avoir soulagé une misère et il trouvait sa récompense tout à la fois dans un amour-propre satisfait de bourgeois et dans la quiétude douce que procure l'accomplissement d'un devoir.

Quant à Fabien, quoique son ami n'eût point mêlé à sa requête le nom de sa femme, il avait été heureux d'être de moitié dans une bonne œuvre qu'il supposait inspirée par elle.

Quoi qu'il en soit des sentiments divers que chacun avait apportés dans cet incident, ces sentiments avaient fait naître un peu de joie là où la peine et la désespérance avaient établi domicile, et vraiment il était grand temps que quelque chaud rayon de soleil vînt rendre la vie à ces pauvres êtres qui végétaient, là-haut, dans la mansarde des Batignolles.

La Boiteuse avait dit vrai. Les Randon avaient été sinon riches, du moins fort aisés, naguère. Le père, magistrat intègre et austère, habitait Vouzon avec sa petite famille et la mère alors n'était pas aveugle.

Un jour, une tempête passa sur la France. On se battait dans les villes ; les bras chômaient dans les campagnes. A Paris, une Révolution hurlait ; des dépêches annonçaient que, là-bas, on mitraillait les faubourgs et que les soldats marchaient au combat au cri de : vive l'Empereur ! Les dépêches ne mentaient pas. Le nom des Bonaparte retentissait, avec des éclats de foudre et des craquements d'incendie, aux quatre coins du pays. L'aigle impériale, guérie des blessures d'antan, avait quitté son aire et planait, avec de grands claquements d'ailes, au-dessus des Tuileries.

M. Randon était républicain. Magistrat, il eût pu, comme bien d'autres, se taire et conserver sa situation. Mais il était honnête. Il voulait bien rendre la justice au nom de la République, mais il se sentait incapable de siéger à la cour d'assises au nom de l'Empereur. Les émoluments de sa place, ajoutés à ses modestes revenus, le faisaient vivre largement, lui et sa famille. Entre le renoncement à sa foi politique, c'est-à-dire entre l'aisance, la fortune peut-être,— mais le parjure ; — et les convictions de toute son existence, la solidarité qui l'attachait aux hommes sincères

de son parti, c'est-à-dire la pauvreté, la médiocrité, l'avenir à jamais perdu, — mais la conscience ; — il n'hésita pas : il déchira sa toge ; il rendit ses insignes de magistrat, ainsi qu'un soldat remet, vaincu, ses armes à l'ennemi, et il envoya sa démission au ministre.

Tout d'abord on ne s'aperçut pas trop de la gêne que ce changement brusque et imprévu devait fatalement apporter dans la maison. Tout alla comme au temps où le père se rendait au tribunal et présidait les débats, en robe rouge. Mais bientôt, il fallut tout restreindre. M. Randon comprenait que ses faibles ressources ne pourraient le mener loin. Il demanda à l'étude l'argent qui lui manquait. Il écrivit des ouvrages de droit. Mais son nom était suspect et les éditeurs qui n'acceptaient que des manuscrits faits sur commande et estampillés par le ministre, n'osèrent se charger d'une telle publication. M. Randon s'obstina ; il fit les frais d'une édition ; mais les volumes restèrent en magasin : défense fut faite dans les Cours de s'en servir et il perdit des sommes importantes.

Il ne se découragea pas. Avec l'aide de quelques amis, il parvint à trouver un emploi de régisseur chez un grand industriel demeuré, lui aussi, fidèle à la République. Pendant les loisirs que lui laissaient ses occupations, il dirigeait l'instruction de ses enfants. Mais les déceptions, les luttes, la gêne, l'horrible

gêne, qui, en dépit de tout, régnait maintenant chez lui ; et surtout le passé heureux qui lui remontait au cœur, l'usaient. Il vivait dans un état de fièvre continuel ; une surexcitation nerveuse s'était emparée de lui et ne l'abandonnait plus. L'amertume et l'aigreur étaient entrées en lui pour ne plus en sortir ; il vieillissait et c'est à peine, à présent, s'il avait la force d'accomplir la tâche qu'il s'était imposée. Cependant il tenait son emploi avec conscience. Il savait bien, le pauvre père, qu'il se devait à son fils et à sa fille. Les forces ayant trahi son courage et son dévoûment, il avait été obligé de les mettre en pension et ce qu'il gagnait, il le réservait pour payer cette pension. Chaque jour le tuait un peu. Mais il se cramponnait à la vie, à la misère même, car il avait un but : voir ses enfants revenir, ayant terminé leur instruction. Après, il pouvait mourir ; ils se tireraient d'affaire, alors, et la mère s'arrangerait des débris qu'il lui léguerait.

Cette vie folle et sinistre de souffrances morales et physiques, de combat et d'espoir maladif, dura des années ; chaque soir, en le voyant rentrer chez lui, les voisins disaient : « M. Randon, pour sûr, n'ira pas loin. » Et pourtant, il allait loin quand même, M. Randon, soutenu qu'il était par l'image des êtres qu'il aimait.

Enfin, un jour, son fils et sa fille lui revinrent,

l'un avec un diplôme, l'autre avec un beau sourire de femme intelligente. Il reçut bien des baisers, bien des caresses, ce jour-là, et il en donna beaucoup. Il respira longuement et mieux. Son corps amaigri et courbé sembla se redresser, une satisfaction mâle éclaira son regard. Il pensait : « Maintenant, je puis mourir ; je suis libre ; j'ai donné ma vie, toute ma vie à mes enfants ; elle est passée tout entière en eux. Ils font bien de reparaître : Je n'avais plus rien de moi à leur offrir. Oui, je puis mourir, m'en aller, doucement, dans un rêve, vers le cimetière. »

Il songeait ainsi en embrassant ses enfants, le pauvre homme ; et il dit à sa femme, ce soir-là, en se couchant : « Ma bonne, j'ai fait mon devoir ; à eux de faire le leur, à présent. »

Ses pressentiments ne le trompaient pas. Un mois après le retour de René et de Blanche, M. Randon s'endormait et pour toujours, cette fois. Son ami, le grand industriel, voulut prononcer un discours sur sa tombe ; mais un ordre du préfet vint, au dernier moment, interdire toute manifestation en faveur de l'ancien magistrat.

Pourtant le préfet ne put empêcher les gens de dire qu'un brave et honnête homme était de moins dans Vouzon. Ce fut tout et ce fut assez. Avec les pelletées de terre des fossoyeurs, le respect de ceux qui l'avaient connu tombait largement sur le cercueil de M. Randon.

Alors, une vie terrible commença pour les enfants et leur mère. La place qu'occupait M. Randon et qui faisait vivre la famille n'était plus à eux maintenant. Et ce qui leur restait de la petite fortune, jadis amassée par le père, était insignifiant. Il fallait manger, cependant, il fallait donner du pain à la mère. Ils regardèrent froidement leur détresse et le courage ne leur fit pas défaut. René, comme autrefois son père, chercha du travail. — Blanche donna des leçons de piano. Mais il est bien pauvre le travail que peut obtenir un jeune homme en province et bien mince est son profit. — Quant aux leçons, elles sont rares. Le peu qu'ils gagnaient ils l'apportaient à la veuve ; mais ils avaient beau faire, cette existence-là hurlait la misère — la misère noire — à bref délai.

René, qui, en sa qualité d'homme, avait pris la direction du ménage, se fatigua vite de cette vie. Il prit un jour une grande résolution. La famille tint conseil. Il fallait quitter Vouzon et s'en aller tenter le sort à Paris. A bout de ressources, ils ne pouvaient demeurer plus longtemps en Jura. Ils avaient été trop heureux à Vouzon naguère et, maintenant, le pain qu'ils y mangeaient leur paraissait trop amer. A Paris, au moins, ils seraient inconnus. Il leur serait permis de pleurer à l'aise.

Et c'est bien vrai, cela, qu'à Paris, le pauvre passe, epasse et disparait, perdu dans son isolement et sa

douleur, comme l'atome dans l'espace ; il est pareil au passereau dont nul ne s'inquiète. — Ainsi que lui il va, vient, errant au hasard de sa faim, mettant une ombre légère sur le pavé des rues ; ainsi que lui, il gîte sous les toits, près des gouttières ; ainsi que lui, encore et toujours, il meurt sans laisser de trace.

On avait réuni les dernières épaves de l'aisance passée et l'on était venu demander à la grand'ville ce que le pays natal refusait avec tant d'obstination : le bonheur. Ce grand Paris, avec tous ses bruits, toutes ses lumières, avait rendu l'espérance à René. Dans cette ruche immense, emplie de bourdonnements, de rires et de voix indistinctes, il semble que chaque abeille doit avoir sa part de miel.— Recommandé par l'industriel, ami de son père, René avait été assez bien accueilli par un notaire qui lui confiait des rôles à écrire. — Il avait bien essayé de se présenter aux examens des ministères ; mais son nom n'était malheureusement pas assez ignoré ; il éveillait trop de souvenirs politiques et ses démarches étaient restées sans résultat. Il lui avait bien fallu accepter le peu qui lui était offert et il copiait le jour, la nuit, sans trêve.

Un peu d'espoir, sinon de bonheur, renaissait donc parmi les Randon, lorsqu'un coup affreux vint les frapper ; la mère, subitement, perdit la vue. Il y eut tout d'abord une grande désolation de part et d'autre

On pleura ; et l'on consola l'aveugle qui voulait mourir. Mais ce fut elle, bientôt, qui se montra la plus forte, la pauvre mère. Sous les étreintes douloureuses et aimantes des deux êtres qui l'embrassaient en sanglotant désespérément, elle se reprit à vouloir vivre ; elle se dit que, la nuit descendue soudain autour d'elle, renfermait de douces et chères tendresses, qu'il fait bon, malgré tout, sentir un souffle affectueux passer au travers d'un baiser sur deux yeux éteints et, à son tour, elle devint consolatrice. Elle fit violence à sa douleur ; elle dompta la désespérance qui la terrassait, elle sortit vivante de l'écroulement qui menaçait de l'ensevelir et elle trouva, dans son cœur, dans sa maternité, assez de courage pour sourire à ses enfants.

Alors René reprit sa plume de copiste. Ils ne possédaient certes pas le bonheur ; la misère grondait encore bien souvent à leur porte ; mais ils vivaient, ils respiraient, enveloppés de cette tiède atmosphère d'amour qui donne aux forts la bonté ; aux faibles, la faculté de vaincre et de marcher hardiment en avant.

Mais, à présent, toutes ces choses douloureuses et cruelles étaient loin. Ils étaient joyeux, ils étaient riches, comparativement à leur situation passée. Le père pouvait être fier de ses enfants, dans sa tombe. Ils continuaient dignement son œuvre de dévoûment et de travail.

X

Une révolution avait jeté le trouble dans le cercle de Vouzon. Comme tous les cercles de province, celui de Vouzon se tenait au premier étage du principal café de l'endroit. Trois pièces le composaient. Une grande salle dans laquelle on mangeait, on buvait et l'on jouait ; une, plus petite, servait de fumoir ; une troisième était décorée du nom de cabinet de travail, de salon de lecture. C'est dans cette dernière que s'étalaient, déchirés et tachés, deux ou trois journaux de Paris ; entre autres *le Pays* et *le Siècle*. Sur le marbre de la cheminée, sans garniture, deux gros bouquins faisaient pendants et, pour les habitués du lieu, remplaçaient avantageusement des candélabres : *l'Annuaire militaire* et *l'Almanach Bottin*.

Lacroix, revenu de Paris, était rentré en conquérant dans son cercle. Les plaisanteries d'antan pesaient sur ses épaules. On lui avait tant reproché jadis, en le *blaguant*, de se vanter, lorsqu'il disait

être l'ami de Fabien, qu'il avait éprouvé une joie sincère, sans mélange, à la pensée de confondre, d'humilier, à son tour, ses contradicteurs. Il jouait l'homme important, riait au nez des lecteurs du *Pays* demandait *le Siècle* avec de grands éclats de voix. Il défendait Fabien envers et contre tous. Lui, le débonnaire, le complaisant, le placide d'autrefois, se faisait violent et brutal lorsqu'on parlait politique à ses côtés. Positivement les gens du cercle ne reconnaissaient plus Lacroix. On le leur avait changé à Paris, et, franchement, c'était dommage, car c'était un brave homme.

Lacroix, maintenant, n'était pas plus mauvais qu'auparavant. Son vieil attachement pour Fabien s'était simplement rajeuni. Tant que son affection ne s'était nourrie que de souvenirs, il avait pu être indifférent, supporter patiemment les plaisanteries de ses collègues du cercle; mais cette affection, en recevant une nouvelle vie, avait pris un caractère de personnalité farouche et égoïste, trempé de passion. Ainsi qu'un prêtre séparé de l'autel, loin de la vue de Fabien il avait pu se soustraire à l'influence du fétichisme qui était en lui. Mais soudainement, en sa présence, ce fétichisme le reprenait tout entier.

Ce changement imprévu dans la « façon d'être » de Lacroix avait surpris tout d'abord les membres du cercle, puis es avait gênés. Ils étaient si bien habi-

tués à le taquiner, qu'ils ne pouvaient concevoir sa révolte et ses susceptibilités. La grincherie de Lacroix dérangeait leur manie et ils ne lui pardonnaient pas le trouble qu'il jetait maintenant parmi eux.

D'ailleurs, Lacroix ne se rendait plus que rarement à son cercle. Il avait rapporté de Paris, en plus de son amitié rafraîchie, une admiration sans bornes pour son ami. Il se renfermait chez lui ; sortait avec Louise ; ne parlait que de Fabien ; dédaignait ses anciennes relations. Libre, n'ayant plus le souci des affaires, il se retranchait dans l'extase de son cœur, passant se jours à songer qu'il était heureux, avec, d'un côté l'amour, de l'autre, l'amitié. Ce brave homme, parfois, avait comme des désirs ; il rêvait une existence toute de joies et de tendresses, partagée par les deux êtres qu'il aimait. Il se disait qu'il ferait bon vivre ainsi, soutenu par une femme charmante et par un ami fidèle. Il n'avait pas d'ambition, lui ; il n'aspirait qu'à être un peu aimé et, pour prix d'un baiser ou d'une cordiale poignée de main, il se sentait prêt à des sacrifices, à des dévoûments. Il cherchait encore le moyen d'être utile à Fabien et lui, chétif et ignoré, le voyant si haut, il avait des soupirs qui ressemblaient à ceux qu'il avait semés naguère, dans les couloirs de son collège. Son épaisse enveloppe de bourgeois avait des frissons d'espérance et des tressaillements de bonheur lorsqu'il échafaudait ainsi des rêves. Puis

devant l'impossibilité presque absolue de les réaliser, de grands découragements et des chagrins d'adolescent descendaient en lui. De son enfance endolorie et privée, il avait conservé la manie éternelle du pauvre, la soif inextinguible de l'éternel désir.

Lacroix était heureux; mais en dehors de son bonheur il en cherchait un autre. Sa vie de travail, complétée par l'amour — ou plutôt par le mariage, — ne lui suffisait plus. Il se perdait dans des régions extra-sentimentales et faisait la chasse à des visions que son existence de bourgeois opulent et provincial multipliait à l'infini. Son cœur, momifié à sa naissance, sous le coup de joies successives avait pris un tel volume, qu'il gonflait, emplissait sa poitrine; mais il le sentait vide, malgré tout et quoi qu'il fît ; il eût voulu y loger des tendresses immenses.

Il aimait Louise d'un amour exclusif, absolu et sans mélange. Il lui donnait tout son être sans marchander. Et ses grosses lèvres laissaient tomber des poèmes exquis sur la tête ennuyée de la jeune femme, sur son front mat de brune pensive. Il prenait l'amour dans les cheveux de Louise, sur sa poitrine, dans ses mains et s'en gorgeait. Mais, quand, au sortir de cette fièvre d'époux et d'amant, il promenait ses regards autour de lui, la solitude de sa retraite lui paraissait vaste. Il avait l'amour ; mais l'amitié qui en est souvent le complément, lui manquait. Elle

était bien loin, très loin, cette amitié et il en souhaitait le rapprochement ardemment, impatiemment. Il y avait peut-être de l'égoïsme dans l'esprit de Lacroix; il y avait, en revanche, une si sainte naïveté, une bonté si profonde, qu'en dépit de sa nature rugueuse, cet homme paraissait sublime à certaines heures.

Les Lacroix sont rares, et Fabien, quoique n'ignorant pas la valeur des sentiments qu'il avait fait naître chez son ami, n'en pouvait deviner toute l'étendue. Il existe de ces affections-là de par le monde. Malheureusement, le sort veut généralement que ceux qui en sont l'objet les méconnaissent ou ne les découvrent jamais. L'attachement de Lacroix pour Fabien, du reste, n'était pas exagéré étant donnés les faits exceptionnels qui l'avaient inspiré. Un tel homme est, de par la volonté du hasard, ce que les circonstances le font : honnête ou coquin. Les circonstances avaient fait de Lacroix un cœur sensible, assoiffé de tendresses et prêt, sans cesse, à palpiter sous un souffle caressant; il n'avait, en somme, aucun mérite à être ainsi. Mais si l'on considère combien peu d'êtres se trouvent, comme lui, « *obligés à la bonté* », il faut lui savoir gré de compter parmi les privilégiés.

Quant à Louise, elle avait le spleen, tout bêtement et tout simplement. Elle s'enfonçait, de plus en plus, dans son indifférence de femme ennuyée et incom-

prise ; une morbidesse physique et morale l'envahissait, l'abattait. Ses idées étaicnt certes étrangères à celles de son mari, et Lacroix ne se doutait guère de l'état de son esprit. Elle passait des journées entières à sa fenêtre ou dans son jardin, vaguant dans une méditation contemplative qui l'emportait au delà de Vouzon, là-bas, sur la route de Paris, au grand galop de l'imagination. Le regard fixe et l'oreille tendue, elle semblait écouter un bruit mystérieux qui venait à elle. Cette voix de Paris qu'elle avait à peine entendue une fois, murmurait au-dessus d'elle et mettait dans son cerveau comme le bourdonnement continu d'une ruche. Ainsi que la *Marguerite* de Gœthe, elle entrevoyait mille séductions dans la vision qui se jouait devant elle, avec des frôlements d'ombre, et elle écoutait avidement les mots inconnus qui voltigeaient autour d'elle.

Elle avait des haussements terribles d'épaules lorsque, comparant sa vie de province, retirée et solitaire, à cette tourmente sans fin, pleine de secousses, de surprises et de joies, qui roule, formidable et gracieuse, sur la grand'ville, sans jamais la fatiguer, sans jamais la vieillir, sans jamais se ralentir, tous les vertiges et toutes les ivresses, elle songeait qu'elle aurait pu naître ou vivre là-bas et qu'elle n'avait pour horizon que son parc ou que les chemins bordés de peupliers qui font le tour de Vouzon.

Ah ! ce Vouzon, elle le détestait, elle éprouvait pour sa petitesse — qui l'écrasait — une horreur sincère. — Ce Vouzon la faisait maussade, l'enlaidissait. — Une rage sourde était en elle.

Fabien n'avait pu fatalement passer auprès de Louise sans laisser sur son esprit une empreinte profonde. Et les sentiments qui l'agitaient ne ressemblaient guère à ceux de Lacroix. Fabien, certes, avait à ses yeux le prestige que sa situation, son talent, sa puissance imposaient à quiconque l'approchait. Elle sentait qu'elle eût été fière de le recevoir chez elle, dans *son salon.* Elle eût été heureuse de poursuivre avec lui quelqu'une de ces chimères poétiques qui assiégeaient si souvent son cerveau; elle l'admirait, elle le désirait, sans se rendre compte de son désir ; en ce moment, elle l'aimait pour elle, simplement. Elle comprenait que Fabien lui donnerait la réplique sur la grande scène parisienne, le cas échéant, et l'espoir qui naissait de cette assurance, l'irritait encore et renforçait la révolte qui grondait en elle.

Être à Paris, briller, briller à tout prix ; sortir du cadre étroit qui l'avait enserrée jusqu'alors ; planter là sa province et toutes les banalités dans lesquelles elle croupit ; respirer à pleins poumons l'air excitant de Paris ; voilà ce qu'elle voulait. — Elle oubliait la flamme qui éclairait le regard de Fabien lorsqu'il lui

parlait et qu'il laissait courir sur elle comme un fluide magnétique ; elle ne se souvenait plus de la respiration haletante de cet homme qui l'avait tenue, un soir, dans un coin sombre de la Madeleine ; sa mémoire n'avait pas gardé la trace de l'émotion qui l'avait troublée elle-même, en sentant glisser sur sa joue le souffle de Fabien ; de son séjour à Paris il ne lui était resté qu'une chose : le rêve fugitif et trop tôt envolé d'une existence libre et large, faite de plaisirs et d'insouciance.

Si elle eût connu les secrètes aspirations de son mari, elle en eût vite fini avec toute sa province. Lacroix désirait Fabien, autant qu'elle désirait Paris ; partant de deux points opposés, leurs pensées devaient nécessairement se rencontrer. Malgré toute l'autorité qu'elle exerçait sur son mari, malgré son ennui mortel, bien qu'elle se dît et se répétât qu'elle avait assez vécu dans un trou, elle n'osait pas provoquer entre elle et Lacroix une conversation à ce sujet. Elle attendait qu'il s'aperçût de sa tristesse ; elle guettait une question, une phrase, un mot, qui lui fournît le prétexte d'une déclaration. Mais rien ne venait à son secours ; les jours filaient, mornes et insipides et s'ajoutaient les uns aux autres, comme les mêmes anneaux d'une même chaîne. Lacroix, bouffi d'amitié et d'amour, dormait du sommeil du campagnard qui sait où trouver le chou pour la soupe

du lendemain, sans voir que cette femme, belle et forte, à la chair pleine de sève, à l'imagination débordante d'appétits, s'étiolait, se mourait au contact des neiges du Jura ainsi qu'une plante des tropiques, exilée sur les rives de la Néva.

Il y avait des moments où, quoique sa pensée fût loin de caresser des émotions coupables, elle ne pouvait s'empêcher, en considérant Lacroix endormi sur son journal, après dîner, d'appeler à elle, comme un auxiliaire réparateur, le souvenir des rares causeries qu'elle avait eues avec Fabien. Toute la poésie, tout l'art inconscient, qui étaient en elle, se révoltaient, avaient des soubresauts farouches, et, dans une moue de femme déçue et contrariée, elle reposait sur son mari un regard de cruelle pitié. Alors elle songeait qu'à Paris, elle eût balayé d'un coup de pied cette torpeur qui rampait autour d'elle. Maussade, elle se levait, traversait sans bruit la salle à manger et se retirait dans sa chambre où elle s'absorbait dans la lecture de romans, qui lui apportaient l'odeur des boulevards et chauffaient encore son exaltation. La pitié faisait place en elle, parfois, à une sorte de dédain et de haine. Elle en voulait à Lacroix de ne pas la deviner et, lorsqu'elle était seule, elle pleurait, s'abandonnant à des désespoirs faits de passivité et de colère.

Dans l'esprit de Lacroix, il n'entrait nullement le

projet d'aller habiter Paris, pour se rapprocher de Fabien. Il eût souhaité une vie à trois, mais chez lui, à Vouzon, au pied des montagnes natales. Il n'était donc pas surprenant qu'il ignorât les angoisses secrètes de Louise. Lorsqu'elle lui parlait de Paris, de leur voyage, il ne voyait dans l'enthousiasme qui l'animait que la joie d'un souvenir aimable et peut-être un fugitif regret. Il disait alors, comme pour la consoler, qu'on retournerait là-bas, à Paris, à la saison prochaine, et puis, c'était tout. Il ne la comprenait pas.

Il ne la comprenait pas ! C'était bien cela qui la tuait, et qui lui mettait aux yeux des larmes ; au cœur, de l'amertume et de la haine !

XI

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Fabien avait prononcé son fameux discours sur la liberté de la presse. Depuis trois mois, Emile Duchesne ayant brûlé ses vaisseaux, avait décidément changé d'attitude. Il se dressait chaque jour en face du tribun de l'opposition et il le battait rudement en brèche. — Fabien tenait tête à son rival. Ils se renvoyaient l'un à l'autre tous les grands mots qui composent le vocabulaire politique ; la liberté, l'avenir du Pays, la démocratie, ainsi que des volants multiples rebondissaient sur leurs raquettes, en passant pardessus le peuple qui écoutait et attendait dans un recueillement impatient. Ainsi que l'avait annoncé Laurades, Duchesne montrait les talons à ses amis d'antan ; il jetait bas sa défroque de vengeur républicain, il trahissait enfin. On avait dansé aux Tuileries et le *Moniteur* avait mentionné sa présence au bal de la Cour, en la commentant. En lisant l'écho du *Moniteur*, Fabien, en homme d'expérience, devina

la fin de la comédie. Il ne se dissimula pas que Duchesne ferait un ministre à bref délai. Son rival le battait. Une colère intense s'empara de lui alors. Pourtant, il sut la réprimer et, comme la session du Corps législatif allait s'ouvrir, il résolut de frapper un dernier et grand coup.

Quelques jours plus tard, il montait à la tribune et, de cette voix vibrante et pleine d'harmonie que tous lui connaissaient, il souleva une question de politique générale pour se donner le prétexte de flétrir la conduite de son adversaire. Comme on avait parlé un moment de le présenter à l'Empereur, après son discours sur la presse, comme on avait cru voir en lui un futur ministre, il profita de l'occasion pour réduire à néant toute supposition compromettante. Il se drapa dans son indignation, il protesta bien haut, il affirma avec force sa fidélité à son passé, à son principe, et il provoqua des bravos frénétiques à gauche. Sa vie tout entière n'appartenait-elle pas à la Patrie, à la Liberté. Il n'était pas de ceux qui, guidés par une misérable question d'intérêt, renoncent à leur foi et font appel à cette force hypocrite et lâche que donne le parjure.

Ces paroles tombaient sur Duchesne, impassible, comme une braise ardente. Deux jours après, il était nommé président du Conseil et, quoiqu'une politique libérale fût la base de son programme, son premier

acte fut un coup d'autorité. La Chambre des députés fut dissoute et le peuple, qui, mécontent, grondait, fut repoussé dans les faubourgs.

Un enthousiasme immense salua l'avènement du nouveau ministère. Ce mot de liberté que Duchesne alliait aux clichés séculaires de l'ancien ordre social, faisait tressaillir les fanatiques de l'Empire, en même temps qu'il donnait une satisfaction aux boudeurs. Tandis que l'opposition farouche, que les « *Irréconciliables* » ne voyaient en Duchesne qu'un félon, qu'un déserteur, tandis qu'ils le maudissaient, des témoignages de joie et d'espérance venaient à lui de tous les coins de la France; on l'acclamait ainsi qu'un hardi novateur.

Duchesne était-il vraiment un patriote et, partant, un audacieux que rien n'arrête ? Ou bien n'était-il qu'un traître, c'est-à-dire un gueux avili, qui, voulant *faire fortune*, n'hésite pas à mettre son honneur dans un coup de dés ? Les passions qui emplissaient l'être de ce blond fadasse étaient-elles d'un ordre supérieur ou *égoistement* criminelles ? Lui seul, peut-être, eût pu répondre à ces questions.

La politique est une étrange chose. Elle est pareille à ces femmes néfastes et sublimes, à ces prêtresses de l'amour qui prennent le corps et l'âme d'un amant et jettent le tout dans le creuset de leur volonté. Tant mieux pour l'homme si sa maîtresse, alors, est

une intelligence nourrie de rêves et de grandeurs ; tant pis pour cet homme si sa maîtresse n'est qu'une femelle assoiffée de jouissances, avide de tremper ses lèvres dans la coupe de toutes les matérialités. Il deviendra fatalement ce qu'elle voudra qu'il devienne.

Toutes les suppositions sont permises pour expliquer la conduite de Duchesne. On se racontait qu'il s'était trouvé un jour en présence de l'Empereur, sans chercher cette rencontre. Il était alors dans toute la splendeur de son rôle de proscrit. On disait que le souverain était allé à lui ; qu'ils avaient longuement causé ensemble et que cette heure avait vu tomber dans l'âme du républicain le germe de son apostasie ou de sa conversion. L'Empereur avait fait, sans doute, de cet homme ce qu'il avait fait de tant d'autres. Il l'avait tenu, sous le charme de sa parole, fasciné et troublé. Toute la magie dominatrice et douce qui était en lui, avait passé dans les veines du révolutionnaire et cette force de sentiments et de nerfs qui caractérisait le prince, l'avait subjugué.

Quoi qu'il en fût, Duchesne était ministre, présidant le conseil de l'empereur. Il ne lui était plus loisible de regarder en arrière ; sur la route qu'il avait parcourue s'échelonnaient, maintenant, les débris de toutes ses adorations passées, de toutes ses affections, de toutes ses croyances. Devant lui se levaient une espérance et un rêve. Il voyait, certes, les flots rou-

ges de la haine qui montaient autour de lui, moutonnant comme une mer orageuse, et qui lui léchaient les reins ; mais il restait calme et froid, bien campé, dans sa carrure de lutteur ; sa large bouche se taisait et sa main signait des décrets avec la fermeté d'un matelot qui tient la barre d'un vaisseau. Il savait qu'il lui fallait être fort pour soutenir l'écroulement de son passé et pour supporter l'édification de son avenir. Fabien l'avait déjà flétri une fois. Il le sentait à sa porte ; il entendait ses doigts courir sur la serrure de son cœur, la tâter, comme pour en faire sauter le ressort, lui voler le secret de ses desseins, et le lui cracher ensuite, ce secret, à la face, du haut de la tribune. Il ne voulait pas finir ainsi — piteusement, bourgeoisement. — Avec le fanatisme du néophyte, il marchait, appuyé sur sa foi nouvelle, résolu à vivre de la vie qu'il s'était faite, largement, pleinement, et aussi, à mourir ; mais à mourir tout d'un coup, tout d'une pièce, dans un effondrement grandiose, sans frisson et sans râle. L'Empereur, qui le devinait et qui l'aimait, l'approuvait.

Fabien se sentit touché au cœur par le triomphe de Duchesne. Une grande tristesse l'envahit. Jusqu'alors il s'était vu le plus fort dans son duel avec son rival. Il avait cru acculer l'Empereur dans une impasse et voilà que ce Bonaparte lui soufflait, tout à coup, les atouts qu'il avait dans son jeu en appelant

au pouvoir un libéral, un homme de l'opposition. Fabien, dans le silence du cabinet, avait peut-être caressé plus d'une fois ce rêve : être ministre de l'Empereur. Il était de ceux qui, en politique, commandent aux circonstances. Il les croyait pour lui et à lui, et il écumait maintenant, en voyant qu'il avait espéré pour un autre. Une haine intense, mortelle, contre le souverain, se dressait en lui. L'amertume moussait sur ses lèvres lorsque, regardant le monde qui l'entourait, il apercevait la cohue des courtisans, des hommes d'État et des oisifs, attablés au buffet de l'Empire et se ruant à la curée. Parmi ces hommes, il y avait de tout : des fidèles de la veille et des fanatiques du lendemain, des convaincus et des sceptiques, des mercenaires et des renégats. Tout cela passait, dans un tourbillon, dans des lueurs d'or, enfiévré et insatiable, semant sur le pavé des rires bêtes de repus, suant toutes les ivresses, gorgé de chair et soûlé de femmes. Fabien, le chaste, l'incorruptible, rugissait devant l'orgie qui le coudoyait ; Fabien, le sybarite, enviait tout bas cette folie et ce vertige. Il se disait que, lui aussi, il aurait pu approcher son ventre de la table des heureux et sa solitude démocratique lui semblait bien fade auprès du carnaval impérial.

Une sorte de découragement, né de sa rivalité avec Duchesne, se glissait en lui. Il ne pouvait s'empê-

cher de songer qu'ils étaient partis ensemble presque, tous deux, et que c'était Duchesne qui, à cette heure, tenait la corde sur le champ de course de la politique. Lui, demeurait ce qu'il avait toujours été, l'homme du peuple ; c'est-à-dire, le persécuté, l'ennemi, le suspect, le repoussé ; au besoin, le proscrit. Duchesne avait escaladé les barrières du pouvoir et maintenant, il était le maître de tout, il ordonnait. Il désespérait d'être jamais plus qu'il n'était, un tribun, un don Quichotte parlementaire, et il se demandait sincèrement si cet Empire dont il avait, un moment, rêvé d'être le fossoyeur, ne l'enterrerait pas. Une lassitude s'emparait de lui et il se disait que ce n'était vraiment pas la peine d'avoir usé sa vie au service d'un principe pour se voir ainsi baffoué et joué à la dernière heure.

En prenant le pouvoir, Duchesne causa un grand effarement parmi les libéraux. Devant cette débandade, Fabien eut un mouvement d'indignation et un profond écœurement. Son découragement s'en accrut. N'allait-il pas lui falloir, à présent, faire la leçon à un tas de gens sans cervelle et sans convictions ? On l'ennuyait, à la fin, et il ne ferait pas *ça* pour les retenir. Il ne se sentait pas la vocation d'un maître d'école ; il les planterait tous là, un beau jour, et les laisserait se débrouiller tout seuls.

Dans sa mauvaise humeur d'homme déçu et sur-

pris, il pensait réellement ce qu'il disait alors. Pourtant, il fût bien forcé de renoncer à l'indifférence. Le désarroi des démocrates inquiétait le clan des *Irréconciliables* dont il était le chef, et un matin, il vit arriver Laurades, les cheveux au vent, les bras fauchant l'air, gueulant à la trahison. Il venait s'entendre avec Fabien sur les moyens à prendre pour faire tête à Duchesne, criant que tout ça ne durerait pas, que le peuple ne se laisserait pas flouer longtemps encore et que ce triomphe d'un lâche et d'un jouisseur ressemblait au bouquet d'un feu d'artifice, après quoi il n'y a plus rien, pas même de la fumée, rien, qu'un espace vide et noir.

Fabien sortit alors de son engourdissement. Il eut une révolte et une crainte. Laurades, ce braillard, surgit devant lui comme un autre rival. Dans sa rage de démagogue, il était bien capable de provoquer un mouvement dans l'opinion, de se mettre en évidence et c'en était fait de son autorité. Laurades le distançait et lui volait sa place. Il l'avait tenu jusqu'alors, dans sa main, il ne voulut pas le lâcher et, secouant sa torpeur, il rentra dans l'arène, en lutteur. A sa voix, les timides, les hésitants, s'arrêtèrent dans leur déroute et reprirent courage. Fabien reparaissait plus terrible qu'avant ; c'était donc que rien n'était perdu, qu'on pouvait compter encore sur quelques chances de succès du côté des démocrates. Ainsi

qu'un général, après une bataille, Fabien fit le denombrement des morts et des déserteurs; il rassembla ses troupes et lança une proclamation retentissante qui fut saisie, à peine imprimée. Malgré tout, elle fut lue ; des journaux qui l'avaient reproduite furent supprimés, et cette apparence de persécution lui donna comme un nouveau relief.

Un grand enthousiasme éclata soudain en sa faveur. Les jeunes gens qui, instinctivement, ont horreur de tout ce qui ressemble à une défection, méprisèrent Duchesne ; ils se tournèrent du côté de Fabien et saluèrent son nom. Quand il se vit aimé, écouté, par un revirement naturel de sa pensée, Fabien se dressa plus vivant, plus redoutable. Ses angoisses, ses découragements, sa désespérance, s'évanouirent et la haine, seule, une haine formidable et serrée, fit palpiter tout son être. Une confiance absolue dans le rôle qu'il allait jouer désormais surgit, là où hier il n'y avait que tâtonnements, que fatigue. La vengeance l'animait, il voulait vivre assez pour l'assouvir. Ce Bonaparte et ce monde qui l'avaient dédaigné, lui paieraient cher leur fausse joie et leur fragile sécurité. Ils pouvaient passer près de lui, maintenant, en clamant leurs sensualités, leur puissance et leur mépris, ils ne feraient pas baisser son regard farouche ; et les hoquets qui martelaient sa parole, seraient là, sans cesse, derrière eux, comme le tic-tac

d'une horloge lugubre, marquant les minutes de leur rêve inconscient.

Dans un élan surhumain, affolé par la peur de voir Laurades lui dérober sa popularité, aigri par la solitude, agacé par cette musique d'or et d'amour qui flonflonnait loin de ses oreilles et qu'il lui était interdit d'entendre de près, Fabien se dressait, à présent, et, dans un geste de défi, montrant le poing à cette société légère et exclusive qui le repoussait, il maudissait, grandi et inspiré, ainsi qu'un paria superbe, amoureux et jaloux de son isolement, puisant sa force dans cet isolement même.

Éreinté, surmené, Fabien cherchait quelque diversion qui apportât du repos à son agitation, lorsqu'un matin, en se réveillant, il reçut une lettre de Lacroix. Le brave homme l'engageait à venir au pays passer quelques jours.

— Cela te fera du bien, lui disait-il, viens, puisque le gouvernement t'a fait des vacances forcées. Tes travaux sont interrompus ; il n'y a plus de Chambre et, en attendant les élections, je t'offre un bain d'air natal. Tu ne saurais croire combien tu as d'amis ici, malgré l'oubli dont tu as enveloppé tout ce qui appartient à Vouzon. Quoi que tu fasses et quoi que tu veuilles, mon vieux, tu es un enfant du Jura, et ce père-là ne lâche pas facilement ses petits. On connaît ta vie ici et l'on est fier de ton élé-

vation. Tu trouveras de bonnes gens, de simples bourgeois comme moi qui t'adoreront et qui s'arracheront le plaisir de te posséder. Viens, mon vieux Fabien ; tu n'as rien à faire à Paris, en ce moment, et tu ne peux me refuser cette joie, d'accepter mon hospitalité. Et puis tu nous égaieras. Nous sommes un peu égoïstes dans notre désir de t'amener parmi nous. Depuis notre retour de Paris, Vouzon nous paraît bien petit et bien monotone. Tu jetteras un peu de rose sur nos humeurs noires et nous t'en aimerons mieux. — Mon vieux, Louise s'ennuie et c'est là un grand chagrin pour moi. Elle m'a fait cet aveu, il y a deux jours. Et moi, comme un imbécile, je ne l'avais pas devinée. — Louise s'ennuyant, tu comprends que je ne puis être joyeux. Je crois bien que Paris trotte beaucoup dans sa tête et qu'elle songe un peu trop à la capitale. Je suis prêt à tous les sacrifices pour chasser toute peine de la pensée de ma femme ; mais franchement, j'ai peur, horriblement peur, à l'idée de quitter mon Vouzon pour aller m'engloutir dans ta ville infernale. Je ne sais à quel saint me vouer et, comme tu es le meilleur de ceux que j'aime, je t'appelle à mon secours. Tu verras Louise, tu lui parleras ; tu me diras ce qu'elle désire et tu me conseilleras. Encore une fois, viens, accours, nous t'attendons...

Cette lettre surprit et troubla Fabien plus qu'il ne

l'aurait cru et voulu, après la crise qu'il venait de traverser. Il s'interrogea, il se tâta, comme on dit, et son premier mot fut : « C'est impossible. » En effet, qu'irait-il faire dans ce Vouzon qu'il avait abandonné depuis vingt ans. Contrairement à ce que pensait Lacroix, il lui restait encore des travaux importants à diriger à Paris ; à peine sauvé de la débâcle qui avait failli l'emporter, ainsi que son parti, il ne pouvait, même passagèrement, confier à des mains incertaines la conduite de ses affaires.

Cependant les quelques mots de Lacroix relatifs à Louise « qui s'ennuyait » attirèrent magnétiquement son attention. Ces simples paroles éveillaient en lui les seules émotions douces qu'il eût presque jamais ressenties. Dans ce « Louise s'ennuie », où Lacroix avait mis toute son affection aux abois, il ne voyait que la gracieuse et mélancolique image de cette femme qu'il avait pour ainsi dire tenue sur sa poitrine un soir. Son exaltation apaisée renaissait avec une nouvelle vigueur et, maintenant, il hésitait, il se demandait si vraiment ce n'était pas pousser bien loin le scrupule et le dévoûment que de se refuser quelques jours de vacances. On avait besoin de lui à Paris, oui ; mais enfin le parti démocratique était réorganisé, il n'y avait pas péril en la demeure et rien ne s'opposait à ce qu'il se reposât un peu. Il avait bien gagné, d'ailleurs, le repos qu'on lui offrait.

Il resta ainsi quelque temps, cherchant et fuyant tour à tour une résolution. Il fallait pourtant qu'il répondît à Lacroix. A la fin, le rêve fut plus fort en lui que la raison et l'intérêt ; le souvenir de Louise le tenaillait et le poursuivait. De sa fenêtre, il apercevait les marches de la Madeleine, ces marches qu'il avait descendues avec elle, une nuit ; ses oreilles étaient pleines des promesses de retour que lui avait faites la jeune femme et il croyait encore entendre autour de lui, dans ses jambes, le frou-frou de sa robe qui balayait les dalles. Le charme naïf et sensuel de Louise était tombé en lui et il y était demeuré. Le tourbillon, le bruit des choses politiques pouvaient lui faire oublier un instant que son cœur n'était plus vide ; un mot suffisait à le ramener tout entier à son souvenir.

Un sentiment plus personnel, l'immense poussée d'orgueil qui le jetait parfois en dehors de son calme et de sa réserve, acheva de le décider : il n'était pas fâché qu'on lui eût fourni l'occasion de reparaître dans sa ville natale, puissant et redouté. Là où il avait vécu enfant, il était bien aise de se montrer dans tout l'éclat de sa gloire.

C'était entendu, il irait à Vouzon.

Il appela René Randon et il lui annonça son voyage, ajoutant qu'il l'emmenait avec lui. Son projet bien établi, sa résolution arrêtée, à son tour, il écrivit à Lacroix.

XII

Quand on connut à Vouzon la prochaine arrivée de Fabien il y eut une certaine émotion. Les vieux se rappelaient cet enfant qui, jadis sombre et rêveur, parcourait les rues de la ville ; homme, il revenait à eux comme une illustration de la terre natale et le rouge de l'orgueil leur montait à la face lorsqu'en branlant la tête, ils disaient : « C'est un rude piocheur. Il a joliment retourné son champ. » Quant aux jeunes, cette venue imprévue et subite de Fabien mettait dans leur âme comme une excitation inhabituelle ; ils allaient donc enfin voir et entendre peut-être ce tribun dont leurs pères parlaient depuis si longtemps, dont la voix retentissante était applaudie aux quatre coins du pays. Le souffle de liberté qui passait sur la France les embrasait et ils s'apprêtaient à recevoir le champion de la démocratie avec une grande vénération. Vouzon oubliait tout d'un coup le délaissement presque dédaigneux dans lequel Fabien l'avait laissé

depuis vingt ans. Il ne sentait qu'une chose : il allait abriter un patriote illustre ; il avait été le berceau de cet homme ; et cette pensée suffisait à sa joie présente, effaçait toutes ses rancunes passées.

A la préfecture, par exemple, la surprise était profonde ; les sentiments étaient indécis. On télégraphia au ministre la nouvelle du voyage de Fabien et on s'efforça de donner à ce voyage toute l'apparence d'une campagne politique. La place Bauvau envoya à Vouzon des ordres sévères pour prévenir toute manifestation en faveur du tribun, et Fabien, en posant le pied sur le quai de la gare, ne fut pas peu étonné de la voir militairement occupée. Il comprit, et sourit ; et, comme ce déploiement de précautions et de force flattait son amour-propre, il éprouva une réelle satisfaction.

Lacroix l'attendait à la gare avec quelques personnes, accourues pour le saluer. Fabien embrassa son ami, témoigna beaucoup d'égards aux inconnus qui lui présentaient leurs hommages, se fit bon enfant, distribua des poignées de main, eut un mot aimable pour tous ; lorsqu'il entra chez Lacroix, derrière lui, montait comme une poussière d'enthousiasme et de respect affectueux.

Louise le reçut ainsi qu'elle le devait. Son accueil fut simplement joyeux et si quelques sentiments personnels et intimes s'agitèrent en elle, à cette

heure, elle sut les garder pour elle seule et les voiler discrètement.

Dans les jours qui suivirent, Fabien sacrifia à l'engouement dont il était l'objet. Il se montra, sans se prodiguer, ne sema pas trop de promesses, n'accepta que juste assez de prévenances pour que l'on ne pût pas croire qu'il était venu chercher à Vouzon une popularité qui lui manquait ailleurs. Sa conduite, politiquement, fut correcte, et le préfet, à son grand regret, se vit obligé, dans un rapport, d'avouer à M. le ministre que Fabien ne prêtait le flanc à aucune attaque.

La part du feu une fois faite, c'est-à-dire satisfaction ample et gracieuse ayant été accordée à la curiosité de tous, Fabien mit le verrou à la porte des Lacroix et se consacra à ses amis.

Tout d'abord — et cela devait être, — Paris se dressa entre eux, ainsi qu'un géant magnifique et jaloux qui ne veut pas être oublié. Paris fut le lien qui rapprocha les âmes de Louise et de Fabien. — L'opinion de Lacroix, qui écoutait, la bouche entr'ouverte, les deux mains sur son ventre ballonnant, un sourire béat sur les lèvres, l'opinion de Lacroix n'était guère en question, dans cette évocation d'une heure charmante et toute de plaisir. Il approuvait, comme grisé par la joie réalisée d'un rêve entrevu. Sa femme, sa Louise était là, près de lui, radieuse et débarrassée

de l'ombre triste qui ternissait son regard ; son ami, son bon, son vieux Fabien, allait et venait, dans sa maison, humant le grand air de son parc, vivant de sa vie, plaquant dans le silence de sa demeure, l'éclat vibrant et métallique de sa voix ; l'amour et l'amitié l'emplissaient et le gonflaient ; les murs, les meubles, le linge, tout, tout, chez lui en était imprégné ; et il respirait largement, il riait, il était heureux.

L'automne était venu et les grands bois qui entourent Vouzon et qui montent, en rampant, au loin, sur le ventre des montagnes, se couvraient de teintes rousses et noirâtres qui mettaient une ombre plus épaisse dans les taillis. La saison était très belle et le soleil qui brillait, en se jouant, semblait étendre sur les feuilles comme des reflets de topaze brûlée. Les prairies et les pâturages qui encadrent Vouzon et qui forment la vallée, au milieu de laquelle il est bâti, étant plus déserts, paraissaient plus vastes et la vapeur qui sortait des naseaux des chevaux et des muffles des bœufs, en longues fusées nuageuses, se mêlait au brouillard qui filtrait, et s'élevait au travers des herbes courtes et humides.

Ce calme mélancolique ajoutait, s'il se peut, à la beauté douce de Louise. Cette heure tendre de la nature fuyait légère sur l'âme de la jeune femme et laissait flotter sur elle comme des caresses infinies.

La fraîcheur qui suintait au travers de la terre rajeunissait son sang et, par une réaction naturelle, en activait le cours. Une sorte de violence sentimentale la troublait.

Fabien, avec sa chaude parole, augmentait encore l'irritation nerveuse qui s'emparait d'elle. Cette voix, émue et douce, au fond de laquelle il y avait comme une force, rompait le charme banal de son existence; cette voix, éclatant au moment où il semble qu'une sorte de silence s'abaisse sur la nature et prélude au sommeil de l'hiver, Louise en percevait mieux les accents et ces accents la frappaient davantage. Le sol sur lequel elle avait marché depuis son mariage, se dérobait soudain autour d'elle ; un grand trou se creusait là où elle avait pensé devoir s'endormir ; et elle se laissait emporter par le vertige qui la dominait et la berçait, sans faire un effort pour retourner à son passé. Une sensibilité étrange l'attaquait par tous ses sens et le désordre charnel qui bouleversait son sang provoquait en elle un détraquement moral qui l'empêchait de se souvenir et d'analyser sa pensée. Paris avait été la première étape qui l'avait reposée de la longue fatigue que lui avait donnée la vie retirée de province, qui avait apporté en elle des aspirations muettes ; la venue de Fabien en renouvelant ses sensations, faisait tomber un voile épais sur les années écoulées. Elle songeait aux jours

lointains et monotones, comme à une chose funèbre que rien ne doit rappeler, et, amollie, irritée par le rêve, elle s'accrochait au présent, dans une étreinte folle, mettant tout son espoir de femme incomprise dans ce seul présent, ne voulant jouir que de lui, pleinement et sans restriction.

De son côté, Fabien, débarrassé des mensonges et des exigences de la politique, empoigné par la sentimentalité qui flottait dans son air, enfiévré par tous les souvenirs qu'il rencontrait, Fabien s'abandonnait. L'étranglement d'amour qui l'avait apeuré et affolé, lors du passage de Louise à Paris, le reprenait. Cette promiscuité de la femme faisait monter des vapeurs chaudes à son cerveau et il se livrait à l'ivresse qui l'enveloppait.

Parfois, tous deux, laissant Lacroix à la maison, s'en allaient par les chemins, par les bois, durant des journées entières. Lacroix les voyait partir avec un sourire et les accueillait de même au retour. Il leur criait, le matin : « Bon voyage, amusez-vous bien » et, le soir, il s'informait, il voulait savoir si la promenade leur avait plu. Un drame peut-être se jouait au fond de ces deux cœurs qu'il aimait et il ne le devinait pas. Et vraiment, comment eût-il pu le deviner ?

La nature rêvait autour de Fabien et de Louise ; ils faisaient comme la nature. Ils s'enfonçaient dans

les fourrés et, perdus dans l'ombre et la solitude de la forêt, ils marchaient côte à côte, sans parler. Leurs pieds remuaient des paquets de feuilles sèches et leurs fronts baignés de sueur, cherchaient la fraîcheur du vent automnal qui secouait les branches. Il n'était pas rare aussi que Fabien eût un livre avec lui ; alors, il l'ouvrait, sur la demande de Louise, et il en lisait des passages à haute voix. Tantôt c'était une histoire d'amour, tantôt un conte parisien ; d'autres fois encore, quelque légende superbe et poétique. Légende, conte ou roman, se gravaient dans la mémoire de Louise et n'en sortaient plus ; mille visions se dressaient entre eux. — Fabien assistait maintenant à la résurrection de son enfance et le poète qui dormait en lui se réveillait à chaque pas qu'il faisait. Il avait des tendresses d'adolescent — ou de vieillard — pour les choses qui n'étaient plus ou pour celles qu'il retrouvait. Sa parole tremblait, son œil devenait humide lorsqu'un site, une pierre, un rien connus s'offraient à lui. Comme devant les morts aimés qu'on exhume, dans un accès de religiosité, il s'inclinait devant les images d'autrefois et il saluait ce Vouzon qu'il avait tant dédaigné.

Louise entraînée, exaltée, le suivait et l'admirait. Dans un élan de tout son être, elle allait vers lui ; elle se levait à la voix de cet homme comme certains oiseaux à l'appel de l'orage, séduite par le charme de

son abandon, ignorante du danger qui la menaçait. Parfois il lui semblait n'être pas mariée, être vierge encore et libre de river sa vie à celle de Fabien. — Un même ravage s'opérait en celui-ci ; mais, chez Fabien, les sens seuls criaient. Ainsi que Louise, il avait des insomnies, des songes fiévreux. Et tandis que la femme se débattait, énamourée, et brisée par le rêve, l'homme râlait sous la fureur du sang qui lui noyait la tête.

Un matin, Lacroix fit une confidence à Fabien. Louise qui jusqu'alors s'était plutôt laissé aimer qu'elle n'avait aimé effectivement, s'était prise tout à coup d'une grande passion pour son mari. Lacroix ne reconnaissait plus sa femme et, comme sa pensée ne pouvait concevoir que des causes naturelles de joie, il reporta sur Fabien toute sa reconnaissance.

— « C'est le bonheur de nous voir tous trois réunis, mon vieux, qui la rend ainsi, disait-il. Et il serrait la main de son ami, ajoutant : « Je suis bien heureux, va ! — Et je te dois ça. »

Un soir, Louise et Fabien causaient, dans l'ombre du salon. La nuit tombait. Par les fenêtres entr'ouvertes la brume du parc entrait et couvrait d'une vapeur d'haleine les meubles et les boiseries. Pour la dixième fois peut-être, Fabien racontait à Louise sa vie d'adolescent, isolée et triste, faite de décourage-

ments et d'aspirations. Il lui disait ses angoisses et ses désirs, ces cruels désirs qui le terrassaient et aux-quels il refusait toute satisfaction, n'ayant — ne voulant avoir — qu'une passion, l'étude, et qu'un rêve, l'idéal. Longtemps il avait passé, vierge, au milieu de la cohue parisienne et, s'il n'était pas demeuré ignorant, il était resté chaste. — Il s'était rapproché d'elle et sa voix, qui tremblait, avait des notes douloureuses et douces. Louise ne répondait pas ; elle écoutait ; un trouble inconnu la paralysait et l'immobilisait. Ils étaient, maintenant, tout près l'un de l'autre ; leurs vêtements se touchaient et, comme jadis, à Paris, dans un coin de la Madeleine, leurs souffles s'unissaient, brûlants et haletants. Ils étaient à bout de forces et ils glissaient dans les bras l'un de l'autre, lentement, graduellement, sans secousse. Le silence et l'obscurité semblaient les encourager, les protéger et les approuver. Tout s'entendait, autour d'eux, pour les griser d'eux-mêmes et ils obéissaient aux circonstances autant qu'à leurs propres instincts. L'adultère frappait à la porte et, dans une muette approbation, ils le laissaient entrer.

La crise dont ils souffraient allait peut-être avoir une fin, quand la grosse voix de Lacroix, suivi de René Randon, résonna derrière eux. Il les cherchait !

— Qu'est-ce que vous faites donc là ? criait-il. — Vous dormiez ? Eh bien, voilà qui est gentil ! — Al-

lons, allons, réveillez-vous ! — Est-ce que l'on va s'ennuyer ici, à présent !

Et il riait en secouant Fabien : « Ah ! dame, mon vieux, çà ne vaut pas Paris ici. » — Et il donnait à Louise de petites tapes sur les joues.

On se sépara de bonne heure. Louise fut maussade avec son mari et elle se prit à regretter la venue de Fabien.

Le terme fixé pour le retour du grand homme à Paris approchait. Pendant les jours qui suivirent, il remarqua que Louise évitait de se trouver seule avec lui.

Par convenance et aussi, peut-être, mû par un sentiment de retenue personnelle, de prudence, il ne la rechercha pas. Revenue de son entraînement, calmée par la quiétude qui avait succédé à son émotion, Louise montra bientôt la même amabilité, la même gaîté. Dans une convention tacite, instinctivement, comme défiants d'eux-mêmes, ils paraissaient oublier la minute de folie qui les avait presque faits amants.

Lacroix, un jour, prit Fabien à part et, lui demandant s'il se rappelait la lettre qu'il lui avait écrite, il le pria de le conseiller sur ce qu'il devait faire pour neutraliser l'ennui qui s'emparait de sa femme, périodiquement, comme d'une façon maladive.

— Elle a été heureuse du changement que tu as apporté dans notre existence, dit-il à Fabien ; mais, je le sens, dès que tu seras parti, son mal reparaîtra, et moi, je ne sais rien pour le combattre. Je ne puis que l'aimer, moi, mon vieux, et je ne me dissimule pas que toute la tendresse d'un homme est quelquefois impuissante à vaincre l'humeur capricieuse d'une femme. Voyons, que faut-il faire ? — Dois-je quitter Vouzon, ainsi qu'elle le désire sans doute ? Dois-je aller vivre à Paris ? — Paris m'effraie bien un peu ; mais pour elle, je m'oublierai.

Fabien eut une hésitation ; le souvenir de son affolement récent se présenta à son esprit et, dans une analyse rapide de ses sentiments il entrevit la crainte que Louise, une fois près de lui, n'accaparât sa pensée, même son être tout entier. Cependant la passion fut plus puissante en lui que la raison intéressée, et c'est d'un ton sans réplique qu'il répondit à Lacroix.

— Viens à Paris. Vouzon tuera ta femme. Elle meurt d'ennui, ici, et franchement elle n'a pas tout-à-fait tort.

Lacroix, comme toujours, serra la main de son ami. Ce soir-là, roulant sa tête mal équarrie sur les genoux de Louise, il put se répéter : « Je suis heureux, bien heureux. »

Quelque temps après, le petit château de Lacroix était vide. Les allées du parc, tristes, pleurant leur délaissement, regrettaient l'ombre errante et gracieuse de cette jeune femme qu'elles avaient coutume de voir passer lorsque la nuit tombait. L'hiver, maintenant, couvrait les pelouses de sa neige éclatante. Là, où tant de rêves s'étaient ébauchés, où tant de visions avaient été évoquées, la solitude régnait.

Au-dessus de la grille, solidement attaché, un écriteau portant ces mots :

PROPRIÉTÉ A VENDRE,

étalait aux regards sa froide nudité. On l'avait planté là, cet écriteau banal, ainsi qu'un masque sur un visage ; énigmatique, fade et bête, il voulait tout dire et ne disait rien. Joies et douleurs, espérances et désillusions, idylle ou drame, tout pouvait s'être donné rendez-vous derrière ces murs qu'il offrait au premier venu.

PROPRIÉTÉ A VENDRE!....

Cela peut tout signifier, cela peut tout être : ou les derniers mots d'une épitaphe funéraire, ou la première phrase d'un roman, ou le vagissement d'une nouvelle vie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, l'hôtel de la baronne de Morènes étincelait. La porte d'entrée, monumentale, grande ouverte, laissait fuir comme une rumeur de foule pressée et joyeuse. La clarté du gaz qui flambait au sommet d'immenses candélabres en bronze, projetait des lueurs jaunes, mêlées d'ombres indécises, sur la chaussée et jusque sur les fenêtres des maisons de face. Sous la voûte aboutissant au vestibule, des gens à livrées, chamarrés, allaient et venaient, affairés, la figure glabre et le dos arrondi. De leur drap d'or, les tons de lumière crue qui enveloppait l'hôtel, faisaient jaillir comme des fusées. Un large tapis recouvrait les dalles de l'entrée et, symétriquement rangés le long des murs plaqués de marbre blanc, des caisses de fleurs, des arbustes, des plantes de toutes sortes, étalaient leur verdure et leurs

teintes multiples. Sur le pavé du faubourg, bordant le trottoir, une file d'équipages, semés de fiacres, s'étendait. Les naseaux des chevaux fumaient et, au travers des couvertures de laine posées sur leurs reins, filtraient de minces vapeurs, comme un maigre et chaud brouillard. Des cochers, des valets de pied, formaient des groupes et causaient, ou bien dormaient sur leurs sièges, enfoncés dans des fourrures. Des sergents de ville, le claque sur l'oreille, veillaient à la marche et au stationnement des voitures ; traversaient un groupe, murmuraient quelques paroles d'un air ennuyé et reprenaient le pas de faction, en bâillant. Les plus rapprochés de l'hôtel, parmi les valets, dévisageaient les arrivants, les invités. Tous ces gens se rencontraient chaque semaine presque, aux portes des mêmes maisons et ils connaissaient leurs maîtres réciproques. Lorsqu'une voiture s'en allait, vide, prendre la file, ayant déposé son propriétaire sur le seuil de l'hôtel, sûrs de n'être pas entendus, ils donnaient libre cours à leurs instincts gouailleurs ; ils se serraient, étouffant des rires, chuchotant des drôleries, échangeant des confidences, et se poussant fortement et brutalement du coude, devant une grosse calomnie, ou quelque vérité scandaleuse.

— Tiens, la petite comtesse de Valand. Elle est vec son peintre ; celui qui a exposé son portrait,

cette année, au Salon. — En voilà une qui est heureuse que le comte ait des rhumatismes !

— Le baron de Porto. Un chançard, celui-là! Il paraît qu'en Amérique, à la Californie, il détroussait les voyageurs et les marchands d'or.

— Le marquis de Lançon. Un homme à la mer. On dit qu'il avait fait des faux et qu'il s'est marié pour les payer.

— La Monrocher. Une ancienne du Temple qui a trouvé un lot de billets de mille dans un vieux paletot. Le curé de sa paroisse va dîner deux fois par semaine chez elle.

— Fléchard, le banquier ; sa femme a trente ans de plus que lui. Il a donné une institutrice à ses enfants et il oublie avec elle les rides de maman Fléchard.

Mondains, hommes politiques de toute nuance, bourgeoises et élégantes titrées, essuyaient le feu roulant des pelotons mercenaires postés aux environs de l'hôtel. Il était onze heures et demie et toujours les voitures se succédaient. Maintenant, la file, dépassant la place Beauveau, s'étendait jusqu'au delà du Palais de l'Élysée.

C'était fête chez Mme de Morènes. La baronne donnait ce soir-là le second de ses deux grands bals d'hiver. Paris entier, c'est-à-dire tout ce que la capitale compte d'illustrations, se pressait chaque fois aux fêtes de Mme de Morènes. Elle accueillait la

venue de tous ces gens comme un hommage rendu à sa beauté, à son esprit endiablé, à sa toute-puissance de femme à la mode et de Parisienne — de Parisienne surtout. — L'intérieur de l'hôtel flambait. Le gaz, les bougies chauffaient l'air. Des brassées de fleurs, de verdure, des plantes rares, sorties, pour cette nuit seulement, de leur serre reposée, s'échappaient de tous les coins, accrochant les robes des femmes, les habits des hommes, au passage, ainsi que les buissons d'un chemin. Dans le salon principal, le salon de la danse, tout un massif, véritable chef-d'œuvre des jardiniers et des tapissiers réunis, jaillissait du parquet et semblait y plonger ses racines. Derrière, complètement dissimulé, un orchestre invisible attaquait les valses de Strauss et de Métra, et, avec des flots d'harmonie, jetait dans toutes les oreilles les accords cascadeurs et les échevellements rythmés des quadrilles d'Offenbach. Les émanation des fleurs, les parfums des femmes, l'odeur de chair qui montait des gorges nues, mettaient dans l'air comme des courants magnétiques et excitants. Des murmures, des rires, des bouts de refrains fredonnés, volaient d'un salon à l'autre, s'entre-croisaient, se heurtaient, mouraient dans une poussée de la foule.

Les invités passaient, repassaient, se frôlant les uns les autres, se coudoyant, échangeant des regards. Tout là-bas des têtes blondes et brunes, rapprochées,

des corps enlacés fortement, des bouches à demi ouvertes, comme aspirant une âcre volupté, tourbillonnaient, fuyaient, rapides, emportés par l'ivresse d'une valse. Des groupes de femmes, belles et hardies, portant haut le front et les seins, chuchotaient, polissonnaient autour de jeunes hommes, qui, retenus par le cercle des longues traînes, apparaissaient de loin, au milieu des robes blanches, bleues et roses, ainsi que des taches d'encre sur un bouquet de mariée.

Dans la salle à manger, immense et toute de chêne ciré, des vapeurs de vin, des fumées de victuaille, saturaient l'air. Un magnifique buffet s'offrait aux appétits gourmands des invités. Le champagne pétillait dans les coupes et, sous la mousse légère, les lèvres rouges des femmes prenaient des reflets rosés, les dents à moitié découvertes semblaient plus blanches. La causerie ici était plus libre ; les nerfs se noyaient dans les verres et s'y débattaient. Avec des regards hardis, que voilaient des manières correctes, des couples se serraient, se parlaient ; et, avec un sourire, parfois, dans une préméditation de jouissance, on se trompait de verre et alors, femmes et hommes buvaient délicieusement une gorgée, quelques globules de mousse que la chair avait touchés.

Perdues dans un coin de l'hôtel, tout au bout des salons bruyants et luxueux, comme honteuses de la note sévère qu'elles donnaient dans le concert de

gaîtés enfiévrées, les salles de jeu présentaient l'aspect morne et blafard qu'elles ont toutes. Quelques tables, recouvertes de tapis verts, éclairées seulement par des bougies chargées d'abat-jour à griffes dorées, s'échelonnaient, également distancées les unes des autres. Des vieux s'en étaient emparés et oubliaient, dans un whist important, les tempêtes de jeunesse éclatant à quelques mètres d'eux. Par intervalles, des jeunes gens entraient, marchaient précipitamment vers une table inoccupée, s'asseyaient à la hâte et, vivement, dans un coup d'écarté, enlevé en *cinq secs*, échangeaient quelques louis. Brusquement ils se levaient alors et disparaissaient dans la cohue.

Depuis dix heures, la baronne s'était tenue à la porte du salon de réception, et, le sourire figé sur les lèvres, elle avait accueilli chaque nom qui lui était annoncé. Lorsque minuit sonna, elle éprouva comme un soulagement et, prenant le bras d'un grand bel homme aux cheveux frisés, aux favoris diplomatiques, au poil châtain, elle quitta son poste officiel. Après quelques pas, faits au bras de son compagnon :

— Monsieur Marot, je vous remercie, dit-elle, et elle le congédia.

Et tandis que M. Marot se glissait dans la foule, en esquissant une pose d'homme satisfait, Mme de Morènes se dirigea vers un groupe de femmes, qui l'entourèrent aussitôt.

II

Les femmes de l'Empire ont laissé un renom spécial. Elles restent comme la représentation absolue d'une époque toute aux aspirations voluptueuses, aux jouissances charnelles, aux enfiévrements aigus de la passion. Dans le détraquement moral d'alors, les hommes ne furent que des comparses, que des inconscients. Les femmes ont la première et la plus large part des responsabilités. Le sensualisme qui filtrait au travers de leurs corps, les coups de passion qui soulevaient leurs poitrines, prirent les hommes. On aimait facilement et follement alors. Les jeunes gens, saisis par l'ivresse de chair qui montait à leur cerveau, oublièrent les choses du cœur ; le mâle en eux remplaça l'homme ; et, puisque les femmes s'évertuaient à cacher leur âme pour ne montrer que de beaux membres, ils ne cherchèrent point l'extase. Et ce fut l'orgie ; orgie parfumée, coquette, gracieuse ; orgie d'autant plus séduisante qu'elle était voilée, dont la polissonnerie était pleine de caresses

mondaines, dont l'élégance était la principale force. Peu ou point de cynisme ; le cynisme était pour le huis clos. Ces duchesses, ces marquises, dont la plupart avaient troqué une origine, un nom roturier contre la noblesse d'un époux, ces grandes dames du lendemain, qu'agitaient des désirs de vie, des instincts de courtisane, après s'être offertes sans vergogne, se donnaient aisément sans doute ; mais, dans une inconscience de filles, l'heure de la possession était aussi, pour elles, l'heure du respect. Nues et ardentes, les artères battant la charge de l'amour, ou plutôt du plaisir, elle se jetaient, pâmées et frénétiques, dans les bras d'un amant ; elles se tordaient, farouches et insatiables, sur leurs couches ; mais le sacrifice consommé, elles n'eussent pas permis à l'homme qui les avait fait râler, de relever seulement le bas de leurs jupes et de toucher du doigt la boucle de leurs jarretières. C'était là le côté piquant et attrayant de cette corruption féminine, devant laquelle les hommes les plus forts, parfois, demeuraient indécis. Ainsi que les catins de profession, les grandes et belles débauchées d'alors avaient comme des pudeurs de vierge, hors de leur abandon. Cela donnait du ton à leur folie.

D'aucunes, libres, prises soudain d'un assoiffement d'orgie et du vertige de l'inconnu, contraintes

pour ainsi dire par un besoin brutal de jouissances, s'en allaient chercher aventure, la nuit, sur le boulevard, quêtant un garçon bien taillé, ou entraient les soirs de bal à l'Opéra, dans la fournaise populaire, terminant leur odyssée dans l'avachissement du cabinet particulier, heureuses de sentir deux bras de hasard étreindre, dans un spasme, leurs reins tendus. L'histoire romaine était à la mode sous l'Empire et l'on jouait aux Romains.

D'autres, plus poétiques, d'un tempérament, — sinon moins ardent, — du moins plus sobre d'apparences, se complaisaient dans des intrigues de sacristie. Les abbés Louis XV ne sont pas rares à Paris et plus d'une main sacrée pourrait écrire d'intéressants mémoires. Ces hommes noirs, qui vivent avec le Christ, ont sur certaines femmes une influence magnétique. En eux, lorsqu'elles quittent l'amant, elles retrouvent l'apôtre. Il résulte de ces deux oppositions, une sorte de mysticisme qui emplit l'âme et finit par annihiler toute conscience. Elles ne comprennent pas le prêtre du peuple. Elles veulent un homme du monde dans le prêtre ; elles exigent de lui un rabat parfumé, de même qu'elles exigent à l'autel un Christ d'or ou d'ivoire pour leurs baisers de dévotes. Une croix de bois les ferait fuir et tuerait leur foi irraisonnée ; une soutane sévère porterait un coup terrible à leurs sens.

Il en était certes de radieuses et de pures qui passaient, sereines, au milieu de cette cohue ivre. Protégées par leur vertu, ou ce qui est mieux, — car la vertu est relative, — protégées par quelque rêve chaste, par quelque amour d'épouse ou de mère, il en était qui sortaient immaculées de cette fange. Pareilles à ces lambeaux de papier griffonné, que les marins, dans un jour de naufrage, confient à la mer, enfermés dans une bouteille, et que les vagues roulent à la plage, intacts et sacrés, ces femmes, après avoir été secouées par la tourmente des passions qui grondait autour d'elles, revenaient au foyer, au lit conjugal avec toute leur grâce, tout leur charme de pures, et aux cris d'affolement des mondains, à l'hymne érotique et stérile des enfiévrés, elles répondaient par le murmure doux et simple du cantique des cantiques de l'amour fécond et infini.

Et cependant, il faut le dire, cette civilisation à outrance n'offrait aucun symptôme de décadence. Le branle-bas joyeux de l'Empire n'avait été que le corollaire de la crise sociale que le pays venait de subir. Après la révolution de 1848, après le coup d'État de décembre, après les guerres de Crimée et d'Italie, une détente nerveuse avait fait bondir toutes les jeunes imaginations. La guillotine de 1793 devait fatalement engendrer le Directoire, c'est-à-dire les Incroyables, les Muscadins et les Merveilleuses.

Le canon de Décembre, les barricades du faubourg Saint-Antoine, l'austérité apparente du nouveau pouvoir, la claire sonnerie des clairons revenant de Sébastopol et de Solférino, devaient, non moins fatalement, enfanter une réaction des sens et des esprits.

On s'amusa. Ce n'était pas là l'abjecte dégradation d'une société qui, pourrie, s'affaisse sur elle-même. Tous ces hommes, toutes ces femmes, ces don Juans et ces Ninons, avaient du sang très sain dans les veines, du feu sous la peau ; ils se tenaient debout. Ces hommes étaient braves, ces femmes étaient bonnes ; les uns et les autres, intelligents.

Parmi les premiers, plus d'une illustration littéraire ou artistique se levait ; parmi les secondes, il en était qui régnaient en souveraines sur les choses de l'art et de la politique. Des salons s'étaient formés, ayant à leur tête, ceux-là quelque aristocratique personnalité féminine, ceux-ci quelque radieuse beauté bourgeoise. De leurs doigts effilés, bourgeoises ou patriciennes menaient la grande farandole des oisifs et du plaisir ; de leurs regards, elles cherchaient les poètes, les artistes, qui travaillaient dans l'ombre. Avec leur instinct de Parisiennes, elles mettaient l'art à l'encan. Un sourire, une fleur, prise sur un corsage palpitant, pour un croquis ; — un baiser, plus encore quelquefois, pour un sonnet. — La

chair appelait l'esprit, et de cet accouplement furtif, de cette union d'appétits, naissaient de grandes choses. Un beau tableau, un beau livre, après tout, valaient bien une nuit d'amour. — Et toujours, la farandole se formait, repartait, déroulant ses anneaux, comme une chaîne animée, se tordant, ondulant, ainsi qu'un serpent ; et les sonnets s'ajoutaient aux sonnets, les marbres devenaient des chefs-d'œuvres ; et l'on riait, l'on vivait !...

III

Grande, svelte et bien en chair, blonde, de ce blond roux de cuivre qui est comme la marque des passionnées, la baronne Alice de Morènes réalisait ce type bizarre de femme dont Paris a le secret. Sa face, d'un ovale irréprochable, était creusée aux deux coins des lèvres épaisses, et ses yeux, allongés par le kholl, brillaient sur son masque pâle ainsi que deux diamants noirs.

C'était une étrange créature. A peine âgée de vingt-deux ans, veuve, riche et belle, belle à inspirer le crime, on ne savait d'elle que trois choses : sa naissance, son mariage et son veuvage. Fille d'un banquier, éclose au milieu de sacs d'argent , elle avait, dès ses seize ans, troqué sa roture et ses millions contre un titre et une entrée dans le monde. Le baron de Morènes, vieux et gâteux, avait pris cette enfant,— comme d'autres prennent de la cantharide, —dans l'espoir de retrouver sa propre jeunesse avec elle. Alice le comprit et elle l'aima tant et si bien que

deux ans après le mariage, elle le portait en terre. L'amour s'était offert à elle comme un moyen d'être libre ; elle l'avait accepté sans scrupule. Trop jeune pour se livrer au monde, trop peu *lancée* encore pour l'appeler à elle, elle se recueillit et attendit que son heure de briller fût venue.

Un soir, elle parut aux Tuileries. L'Empereur la remarqua et la présenta à l'Impératrice. Huit jours plus tard, la baronne Alice s'installait à Paris, se montrait au Bois, aux Courses, à l'Opéra, partout où des regards sont en éveil, comme autant d'araignées guettant des mouches, et six mois ne s'étaient pas écoulés qu'on parlait de son salon, que son jour était renommé et recherché, qu'elle était célèbre enfin.

C'était une chose absolument enviée, qu'une invitation chez Mme de Morènes. Hommes politiques de droite et de gauche, lettrés et artistes, s'arrachaient ses faveurs. Elle affichait en tout un éclectisme aimable qui la rendait chère à tous. Fanatique de l'Empereur, elle accueillait avec des sourires Raynal et depuis quelque temps, elle avait réussi à vaincre la résistance et la sauvagerie de Fabien. Parfois, elle rassemblait chez elle les chefs de l'opposition et les maîtres du parti gouvernemental, et, les laissant libres de discuter, elle les écoutait, comme heureuse que sa maison fût ainsi le rendez-vous des notabilités politiques de son époque. Ces caprices, ces bizarre-

ries étaient connues et tolérées à la Cour; on en riait.

En littérature, elle se prétendait idéaliste. Feuillet l'enthousiasmait, George Sand la faisait rêver et pourtant elle encourageait les jeunes adeptes, peu nombreux alors, de l'école réaliste. Les mots crus, les expressions simples, les études vraies des nouveaux venus l'intriguaient ; une curiosité de fille l'envahissait à la lecture de quelque détail coupé dans le vif de l'humanité, et de petits frémissements couraient sur sa chair lorsque la frappait quelque page d'amour, sobre, navrante, débarrassée de tout le fatras de nuages, d'évanouissements, de parfums, d'envolées extra-naturelles, précieux à ceux qui inventent la vie au lieu de la pratiquer et de l'analyser.

On ne lui connaissait pas d'amant. On ne lui en avait jamais connu — même pendant son mariage.— Et cependant, on la savait ardente au plaisir ; les contractions de sa lèvre ne pouvaient mentir ; qui voyait cette bouche devinait les fièvres intimes, les exaltations d'amour qui devaient terrasser cette femme à certaines heures.

Nul n'avait pu jamais écarter les rideaux de son alcôve et pourtant la baronne avait eu des amants. Alice de Morènes était de ces bacchantes, assoiffées de jouissances et de vie, qui ont le jour pour faire parade de leur éclat mondain, pour établir leur respectabilité, mais qui se réservent la nuit pour l'as-

souvissement de leurs passions. Elle était de cette société, en outre, où le secret d'une couche partagée reste au fond de l'âme, et, confiante dans la force du désir qu'elle inspirait, dans la discrétion intéressée des hommes et dans cette possession de soi que l'éducation procure aux gens bien élevés, elle passait, sans crainte d'un regard ou d'un mot révélateurs, dans toute sa grâce hautaine et charmante, auprès de ceux qu'elle avait grisés de sa beauté et de son haleine, dans une heure de fantaisie.

Alice de Morènes, sans être une blasée, — la vigueur de son sang et l'étendue de son intelligence ne lui eussent pas permis d'en arriver à la négation absolue, à la lassitude finale, qui abat les pauvres de nerfs et d'esprit, — Alice de Morènes était une *initiée*. Depuis deux ans qu'elle avait mis le pied sur le pavé parisien, elle avait usé de tout, goûté à tout. Un jour, prise d'une belle passion pour un sculpteur à la mode, elle était allée à lui, s'était mise nue devant lui et elle avait *posé*, — comme si le métier de modèle n'eût été pour elle qu'un gagne-pain quotidien. On se souvient de la « *Biblis* » qui fut couronnée au salon de 186.. Le corps était celui de Mme de Morènes; quant à la tête, quelque fille du trottoir l'avait fournie peut-être. Étrange ironie des mots! De ces deux femmes qui avaient aidé l'artiste à produire un chef-d'œuvre, de la femme riche et fêtée qui offrait sa

nudité — pour le plaisir, — prise par le désir de l'originalité et de choses invécues, et de la femme qui livrait sa tête au sculpteur, ainsi qu'elle lui eût donné son sexe, — pour de l'argent, — pour apaiser sa faim, c'est la dernière, c'est la mercenaire de l'amour et de la misère que l'on nomme « *fille de joie* ».

Une aventure retentissante, cependant, avait failli la perdre. Un matin d'hiver, au bois, elle s'était battue, au pistolet, à vingt pas, avec une célébrité exotique, ambassadrice d'un grand empire, la princesse Betka. On pourrait croire qu'un homme était l'enjeu de cette partie. Point. La baronne et la princesse avaient simplement échangé des mots aigres au sujet d'une préséance à la Cour.

Lorsqu'au trot furieux de son attelage, Alice parcourait l'avenue de l'Impératrice, se rendant à la cascade ou aux lacs, les rênes en main, vêtue de draperies et de dentelles blanches, les cheveux au vent, on l'eût prise pour quelque prêtresse antique, volant au lieu consacré. Et vraiment, avec sa tête de blonde fauve, avec ses yeux ombrés et noirs, elle était belle. Des femmes, des élégantes se retournaient pour la voir et un observateur eût surpris plus d'un éclair de passion, dans les regards féminins qui la suivaient. — L'amour d'une femme pour une femme n'est pas aussi rare qu'on le pense, et Paris offrirait plus d'une étude intéressante sur ce sujet. Les made-

moiselle *Giraud* courent les rues, emplissent les boudoirs, rampent dans les coulisses de la vie lâchée. — Les Lesbiennes s'aimaient et Alice, dans ses voiles blancs, apparaissait avec toute la splendeur d'une Lesbienne. On disait qu'elle avait eu des maîtresses. On disait que des énervements inavouables la tuaient parfois. De temps en temps, on la voyait, au bois, au théâtre, ayant à ses côtés quelque créature d'une radieuse et inquiétante beauté. D'où venait cette fille ? Nul ne le savait. Elle était l'hôte inconnue et mystérieuse de la baronne ; la compagne éphémère et fugitive qui sort de l'ombre, pour vivre et pour éblouir, qui retourne à l'ombre pour soupirer et mourir, ainsi qu'un papillon. Soudain, Mme de Morènes reparaissait au théâtre, au bois, seule et comme lassée, ses yeux noirs enfoncés plus avant dans leurs orbites, les membres alanguis. La crise, sans doute, était apaisée, et quelle qu'en fût la nature, orage des sens ou exaltation de l'esprit, passion de tribade ou excentricité de Parisienne, Alice reprenait possession de la scène du monde, en toute puissance d'elle-même. Qu'elle fût Lesbienne, cela pouvait être, cela était sans doute. Toutefois Sapho, ici, ne voulait plus mourir ; elle précipitait son esclave et demeurait debout. — Telle était la baronne de Morènes, cette enfiévrée si charmante qui donna plus d'une fois le ton,

dans le grand concert d'affolement de l'Empire. Trois questions, qui résument toute vie, s'appliquaient bien à sa personne ; mais, de ces trois questions, une, la dernière, restait insoluble : D'où venait-elle ? — On le savait. — Qu'était-elle ? — On le savait encore. — Où allait-elle ? — Nul n'aurait pu le dire.

IV

Autour de la baronne, — satellites de l'astre — rayonnaient quelques beautés mondaines, quelques célébrités de la mode. Sans chercher à les éclipser, Mme de Morènes les dominait. Il en était, parmi ces femmes, qui conservaient, même devant elle, toute leur personnalité. Nulle rivalité n'existait entre elles; elles se donnaient la main, simplement, ainsi que des puissances égales, pour le seul plaisir d'unir leurs grâces et leur esprit. Il y avait communion intime entre leurs salons et celui de Mme de Morènes. Et c'est à cette alliance, à cette harmonie d'idées et de goûts que le grand mouvement littéraire et artistique de l'Empire dut sa force et son éclat.

En première ligne venait la princesse Christine, — la princesse Christine, *tout court* — son nom de famille n'était jamais prononcé, étant celui d'une race royale et déchue. — Celle-là avait vu toute une génération de fous et d'hommes graves défiler devant elle. Elle avait eu ses peintres et ses poètes. Elle avait

donné le ton à la mode, dans un temps, et le branle à la rime. Ses tiroirs étaient pleins de sonnets et de madrigaux. Point belle, mais absolument et étrangement séduisante, elle avait inspiré des passions. Théophile Gautier l'avait aimée ; Sainte-Beuve l'avait désirée. Les années qu'elle avait semées sur son chemin, contenaient comme un écho de sa parole, comme l'empreinte de sa pensée. Elle avait eu sa place sur les marches d'un trône. Ce trône avait été brûlé, les marches sur lesquelles elle s'asseyait avaient été brisées et pourtant elle n'avait rien perdu de son influence. Son nom restait cher aux hommes intelligents. Elle avait pleuré à l'écart sur les malheurs de sa race, réservant un sourire pour des jours meilleurs. Ces jours venus, elle était sortie de sa retraite et elle avait laissé tomber sur Paris sa grâce féminine. Chaque hiver son salon s'emplissait de la foule des artistes et des lettrés. On lui disait *Altesse*, ainsi qu'aux temps heureux. Elle regrettait sans doute un peu ses splendeurs d'antan. Mais ses poètes et ses peintres étaient là pour la distraire. Pareille à ces reines de la Renaissance, elle appelait à elle les gloires de l'art. Des rimes d'or roulaient à ses pieds avec des bruits sonores de perles remuées et berçaient ses rêveries. Parfois, la mélancolie des anciens jours remontait en elle et mettait sur son visage comme une ligne sombre et un peu austère.

Mais elle ne s'attardait pas dans le passé. Tendant la main à tous les talents, son radieux sourire de femme aimée sur les lèvres, elle reprenait bientôt sa tranquillité sereine. Et, seule de sa race, on eût pu dire encore qu'elle régnait. — La princesse Christine avait quarante-cinq ans peut-être et elle avait l'esprit de ne pas dissimuler son âge.

Sur le même rang, comme une sœur cadette, et de hasard, apparaissait une mignonne petite bourgeoise, Mme Bernard. Ces femmes formaient antithèse. Autant dans la première s'incarnait le tempérament français et moderne, autant dans la seconde se reflétaient les ombres des antiques visions. Laure Bernard, avec et malgré ses vingt-cinq ans, était l'image songeuse et forte de la vieille Grèce. Il s'élevait derrière elle comme un nuage doré au milieu duquel on eût dit que reposaient les héros, les dieux, les vierges et les passionnées de la terre poétique d'Homère et d'Eschyle. Fille de France, elle avait tourné son regard du côté de ce coin perdu, là-bas, qui vit tant de grandes choses, où dorment tant de mystères ; elle en avait fouillé le sol et elle en avait rapporté des souvenirs qui étaient des trésors. Païenne, elle s'était inclinée devant les débris sacrés des temples d'autrefois ; adepte fervente de cultes qui ne sont plus, elle avait fait de son âme le refuge de l'art antique. Elle s'était agenouillée sur la fosse où gît le

vieil et sublime aveugle et elle avait comme recueilli la dernière lueur de ses yeux. — Mme Bernard réunissait autour d'elle l'élite des hommes intelligents du Paris d'alors.— Il y avait dans son salon comme un frôlement d'ombres. On eût cru que les grandes figures des temps héroïques se sentaient là à l'abri de tout contact profane. Les souvenirs y voltigeaient en troupe serrée et, aux notes lointaines et cuivrées des poèmes épiques, il paraissait se mêler un soupir : le souffle haletant et passionné, plein du regret des années effeuillées, et des désirs stériles, de quelque prophétesse de l'amour, cachant sous un corps consacré, des aspirations terrestres.

Moins en vue et d'un renom plus frivole, venaient les bruyantes comtesse de Trébannes et marquise de Marsac. Grandes *meneuses* de cotillon aux Tuileries, savantes organisatrices de tableaux vivants, MMmes de Trébannes et de Marsac ne marchaient jamais qu'entourées d'un bataillon d'idolâtres.

Puis, comme perdue dans un luxe oriental, jolie, jolie, se dressait altière et fringante, Mme Masson, cette enchanteresse dont Paris était amoureux, à qui Paris pardonnait tout, fugues, éclats, scandales, parce qu'elle portait le nom d'un homme qui avait fait sauter, sur un signe de son archet, deux bonnes générations.

Enfin, fourvoyée dans cette multitude, dans cette

cohue élégante, s'exhibait une Anglaise à qui une heure de célébrité avait valu une place dans le tourbillon parisien. On la nommait Mme Barlow. Femme répudiée d'un lord authentique, elle était venue en France on ne savait trop comment et pourquoi. Elle avait été la maîtresse de passage d'un souverain et sur ses lèvres rouges et lippues, flétries par un âge dont elle repoussait éperdument les atteintes, était resté comme figé, le boursouflement de luxure qu'y avaient imprimé les baisers césariens. Née grande dame, catin d'instinct, elle affectait des airs imposants et une soif ardente de respectabilité. Après avoir été à la solde d'un prince, elle en était arrivée, dans ses cinquante hivers, à acheter l'amour d'un pauvre diable de journaliste et elle le surmenait, se gorgeant de sa jeunesse, en voulant pour son argent. Malgré tout, malgré le fard qui recouvrait ses joues, malgré les parfums violents dont elle s'imprégnait, la moisissure de la vieillesse décrépite suintait par tous ses pores et elle exhalait le roussi d'une existence brûlée. Elle sentait le rance à plein nez, ainsi que ces garde-manger, mis hors d'usage après un long service. Auprès des charmantes figures qui peuplaient les salons parisiens, elle apparaissait comme une grotesque caricature et l'on se demandait avec anxiété quelle sympathie pouvait exister entre cette femme et celles qui l'entouraient.

Les hommes étaient représentés diversement chez la baronne de Morènes. Elle avait voulu que son salon fût un terrain neutre sur lequel tous les partis, toutes les coteries, pussent se rencontrer, se coudoyer, se regarder, libres et désarmés.

Parmi les graves il y avait Jules Raynal et Émile Duchesne. Depuis son avènement au pouvoir, Duchesne s'était abstenu de paraître chez Alice. Elle l'avait toujours considéré comme un homme d'esprit. Cette retraite la blessa et modifia son opinion. Elle n'adressa à Duchesne aucun reproche ; elle se vengea simplement du procédé, un peu brutal, du nouveau ministre, en caressant davantage ses amis de la gauche, en accablant Raynal de prévenances, en prodiguant à Marroy mille chatteries, puis, tout à coup, en faisant un grand étalage d'admiration, d'engouement pour Fabien, qu'elle savait l'ennemi mortel de Duchesne.

Ce n'était pas la première fois, à vrai dire, que la baronne exprimait son enthousiasme pour le chef de l'opposition. Mais jusqu'alors cet enthousiasme s'était fait timide, réservé. Soudain il éclata. Alice, un beau matin, dans un de ces coups de tête qui la rendaient la plus séduisante et la plus énigmatique des femmes, se rendit chez Fabien, se fit recevoir par lui et lui signifia qu'il eût, désormais, à faire partie du cercle de ses illustrations. Un homme comme lui,

ne pouvait ainsi demeurer à l'écart de la vie parisienne, cette vie intelligente, autant que folle. D'ailleurs, il serait libre chez elle. Il serait gai ou grave, selon qu'il lui plairait. Raynal était un de ses habitués. Il ne lui manquait que lui. Et c'est lui qu'elle voulait, c'est lui qu'elle aurait, dût-elle le compromettre avec elle, pour réaliser son désir.

Dans une volubilité de paroles, elle étourdit Fabien, elle le désarma ; peu au courant du monde, il écouta sans répondre, avec un sourire timide et boudeur, cette grande dame qui tombait ainsi chez lui, sans crier gare, et qui, se moquant des conventions, renversant les rôles, procédait à son enlèvement. Il aurait bien souhaité de pouvoir prononcer un *non* énergique ; mais ses lèvres se fermaient ; ces yeux clairs et railleurs de femme, qui s'attachaient à lui, le troublaient. Il était de taille à improviser un discours sur une barricade, enveloppé de fumée et de balles, il était de force à tenir la tribune pendant des heures... et devant cette femme toute sa puissance se fondait, s'en allait... où ?... il ne le savait pas. Et c'est cette ignorance du monde qui, le dominant, le portait à des révoltes, à des colères contre lui-même.

Plusieurs fois, déjà, la baronne de Morènes avait tenté de forcer, sinon la porte, du moins l'isolement volontaire de Fabien. A maintes reprises, elle l'avait invité à ses réceptions, elle avait prié ses amis,

Raynal et Marroy, de le lui amener. Fabien avait remercié ; mais résistant à toute instance, il n'avait pas cédé. Il se croyait à l'abri d'attaques nouvelles, quand tout à coup, la baronne elle-même faisait sauter sa serrure et venait s'emparer de lui.

En s'en retournant, Alice était radieuse ; elle emportait la promesse de Fabien de ne plus la fuir. Et comme, en tout, il n'y a pas de motifs pour ne pas faire deux fois ce que l'on a fait une, Fabien étant allé chez la baronne, y retourna, et progressivement devint un de ses fidèles.

Cela avait été comme une sorte d'événement, que l'entrée de Fabien chez Mme de Morènes. Les amers et les bilieux du parti libéral gémirent sur la corruption de l'Empire qui envahissait tout, qui gangrenait ceux même qu'on croyait le plus sains. Les lamentations furent bruyantes. Quelques journaux essayèrent d'être méchants et décochèrent à Fabien des railleries et des menaces. — En haut lieu, aux Tuileries, il y eut un immense étonnement, auquel Duchesne, vexé et inquiet, donna bientôt les proportions d'une crainte véritable. Le souverain chargea l'Impératrice de faire des remontrances à la baronne ; on parla même de la prier de voyager, de suspendre ses réceptions ; mais Alice menaça d'un éclat si on ne la laissait pas tranquille et Duchesne qui la connaissait, qui la savait femme à lutter pour la réalisa-

tion d'une volonté, s'efforça d'apaiser le tapage qu'il avait provoqué. L'incident fut oublié et Mme de Morènes continua de jouir de sa vogue. On la traita définitivement en enfant gâtée, en originale, et tout fut dit.

Cet ours de Fabien avait fait sensation, vraiment, chez la baronne. Sa sauvagerie même était un des attraits qui lui avait valu le plus de sympathie curieuse et d'hommages. Beau, en dépit de ses manières lourdes et malaisées, il était passé au travers de cette foule brillante et raffinée, ainsi que ces dieux de pierre que l'on descend une fois l'an de leur piédestal, et que l'on promène au milieu des croyants et des fanatiques. Il avait éprouvé comme un éblouissement, comme une commotion nerveuse, au contact de cette atmosphère inhabituelle, à la vue de ces splendeurs mondaines qu'il n'avait jamais même devinées. A peine remis de la crise intime qu'il avait subie à Vouzon, lorsqu'il parut chez Alice, des sensations nouvelles s'emparèrent de lui, soudainement, et un combat intérieur, d'un genre différent, commença en lui. Il n'avait point, ici, à lutter contre la hardiesse brutale des choses cachées. Son être restait libre et il pouvait, à sa guise, effleurer simplement cette vie à laquelle on le conviait, ou la partager entièrement, tout en conservant sa froide raison et sa conscience d'observateur et de philosophe. Cette vie,

toute de dehors, plage balayée par tous les orages, que la marée des sens creuse sans cesse, que le soleil des passions assèche et stérilise, au bord de laquelle on ne saurait espérer retrouver aucune épave chère, n'exigeait de lui aucune concession, aucun compromis.

Il pouvait la regarder de haut et ne lui livrer aucune parcelle de son âme ou de sa chair. D'ailleurs, au moment où Fabien fut présenté par la baronne à ses habitués, l'état de son être était trop agité encore par le souvenir de Louise pour qu'il lui fût permis de succomber à l'enivrement mondain qui allait secouer son cerveau. Tout entier à l'affolement d'hier, pris par les sens, obsédé par le désir et par une vision, les frivolités énervantes d'un salon parisien devaient ne le point saisir ; leur action ne pouvait que le jeter plus avant dans la fièvre des jours passés. Sans se rendre compte du phénomène psychologique qui s'opérait en lui, Fabien ne trouvant point le danger qu'il avait redouté en cédant aux prières de Mme de Morènes, se familiarisa avec les joies bruyantes du monde, et, l'imagination pleine de la silhouette de Louise, lié à son rêve, comme bercé par le charme d'un premier amour, il passait, calme et souriant, devant les femmes, ignorant la puissance de leur souffle passionné, portant, sans courber le front, le poids de leurs regards qui s'abattaient sur lui.

A peine entré chez M[me] de Morènes, Fabien avait vu une cour d'enthousiastes se former autour de lui. L'opposition de l'Empire ne se recrutait pas seulement parmi les déçus et les ruinés d'argent ou d'esprit. Toute une jeune génération, assoiffée de jouissances et d'idéal, avait par-ci par-là quelques brillants représentants. Le salon de la baronne en attirait un grand nombre. — Un groupe avait accaparé Fabien. — Poupeyrat, ce détraqué de l'avenir, ce coureur d'amour ; Auguste Folliet, ce juif, dans les veines duquel l'Orient avait laissé un peu de son sang ; William Hortlay, ce naturalisé, ce viveur, ce successeur de Seymour, qui, la nuit, par les fenêtres des cabarets élégants, jetait des poignées de louis sur le boulevard ; — oubliaient leurs folies, dès qu'apparaissait Fabien ; ils le faisaient parler et, devenant tout à coup sérieux, écoutaient et recueillaient ses enseignements.

Le grand homme, rencontrant là cet excès d'admiration qui le suivait partout, avait fini par considérer le salon de M[me] de Morènes comme un pays conquis.

Un seul, parmi ces hommes, celui que la baronne avait nommé « monsieur Marot », n'avait pas accueilli avec satisfaction la venue de Fabien. M. Marot professait en Sorbonne et siégeait à l'Académie. Il se donnait comme philosophe. Les passions n'avaient

pas de secrets pour lui. Il se servait de sa chaire comme d'un tremplin ; de là, avec des bonds prodigieux d'imagination, il *piquait des têtes* dans le tourbillon des fièvres et des désirs ignorés. Lorsqu'il prononçait le mot : *amour*, on eût dit qu'il allait évoquer les légendes érotiques de toute l'antiquité. Il *posait* pour les femmes et se croyait aimé d'elles. Il ne professait que pour elles. Dans un charme insinuant d'inconscience simulée, il levait devant elles les voiles les plus intimes, accompagnant son exhibition savante de paroles chatouillantes, pleines de restrictions pudiques, n'oubliant jamais de placer, au bon endroit, la phrase morale voulue ; assez semblable, dans son rôle de pédant à la mode, à un homme qui, ayant mis le feu à un baril de poudre, soufflerait dessus pour l'éteindre. Toutefois, si M. Marot faisait sauter les cœurs et les nerfs de ces dames, il savait se mettre à l'abri des désastres : ses nerfs et son cœur, à lui, Marot, demeuraient calmes quand même et toujours. Il professait, rien de plus, rien de moins. C'était Cupidon moins le bandeau qui l'aveugle ; l'ayant tout simplement remplacé par les lunettes cyniques du savant. On le disait épris de Mme de Morènes. Alice le voyait avec plaisir ; elle le traitait sans façons et ne s'inquiétait aucunement des racontars qui le lui prêtaient pour amant.

V

Il était près d'une heure. Dans la rue, maintenant, un grand silence que coupait, par intervalles, le bruit des sabots des chevaux battant le pavé, le bâillement de quelque valet, avait succédé au tumulte de la soirée. En haut, dans l'hôtel, le bal était dans tout son éclat. Une intimité plus franche s'était glissée entre les invités ; des couples s'arrêtaient au milieu d'une valse, et rapprochés, comme obéissant à un mutuel désir, s'isolaient et se parlaient bas, dans les coins. L'air, plus chargé de vapeurs et de parfums, alourdissait les cerveaux et, là-bas, au fond du grand salon, les accords de l'orchestre, filtrant au travers du massif, emplissaient les oreilles d'un bourdonnement énervant. Une langueur infinie amollissait les corps et, sur des divans, sur des causeuses, disséminées dans l'appartement, des femmes haletantes et oppressées, les paupières tombantes, reposaient, à demi étendues, dans une attitude de filles lasses. Parfois, un danseur tyrannique, sans pitié, se plantait sou-

dain devant une de ces femmes, et, l'échine courbée, les talons joints, les bouts des pieds écartés, dans une muette prière, sollicitait la réalisation d'une promesse. La femme, comme réveillée, se levait, rejetait sa traîne en arrière, d'un mouvement de jambe, appuyait son bras sur celui de l'homme et, dans un balancement nonchalant des reins, se laissait emmener.

Tout à coup, à l'entrée, il y eut une bousculade. Des groupes se rangeaient, s'écartaient ou saluaient. Radieux, rajeuni de dix ans, les cheveux flottant sur ses épaules, cambrant sa carrure énorme, Fabien venait de paraître et son regard semblait chercher la baronne, qui, de loin, lui souriait.

La présence de Fabien, en cet instant, chez madame de Morènes, était un défi terrible porté à Duchesne. En effet, dans le jour, avaient eu lieu les élections. Duchesne s'était décidé à convoquer une nouvelle Chambre et le nom de Fabien, acclamé, venait de sortir des urnes parisiennes, avec le prestige d'une victoire rudement disputée. Les faubourgs avaient envahi les sections. Des mains calleuses, des mains noires d'ouvriers, avaient brandi des bulletins de vote sur lesquels, en gros caractères, le nom de Fabien s'étalait, ainsi qu'une menace.

Le grand homme, cloîtré dans son appartement de la rue Royale, avait attendu, anxieux, le résultat des

élections. D'heure en heure un messager se rendait auprès de lui, le mettait brièvement au courant du dépouillement du scrutin et repartait à la recherche de nouveaux renseignements. Fabien était inquiet, car il n'ignorait pas que Duchesne avait mis en œuvre tous ses moyens pour empêcher que son nom sortît vainqueur de l'urne. Aussi, lorsqu'il fut bien certain de son succès, il eut comme un vertige de joie. — Il était député de Paris ! — Une flamme semblait courir sur son front et le brûlait. Il se sentait devenir redoutable et une conscience très nette de sa force se levait dans son âme.

Grisé d'émotion, un peu étourdi par l'ivresse soudaine qui était montée en lui, il songea qu'il était attendu chez la baronne de Morènes, et, luttant contre la fatigue et la nervosité qui avaient succédé à sa joie, il résolut de se montrer devant le Paris mondain et intelligent, dans toute la splendeur vierge de sa gloire augmentée.

Dès qu'elle l'aperçut, Alice vola à sa rencontre. Elle savait que, dans la journée, avaient eu lieu les élections, mais elle en ignorait, ainsi que tous, le résultat.

— Eh bien? lui cria-t-elle.

— Élu! répondit-il. — Ce « élu » fut si brusque, si vibrant, que toutes les têtes se dressèrent, toutes les bouches se turent. Alice, dans un laisser-aller adora-

ble, tendant les deux mains, souriait à Fabien et fixait sur lui un regard profond. Puis, comme prise, soudain, d'un désir de fillette :

— Ah ! tenez, je suis bien contente, je suis trop contente, dit-elle, — et sa voix roulait, avec un bruit de cascade, — il faut que je vous embrasse.

Et, sans attendre la réponse du grand homme, elle se suspendit à son cou, l'enveloppa de ses deux bras nus et lui jeta un baiser sur chaque joue. L'œil de Fabien sembla se perdre dans une contraction de l'orbite. Confus et sans parole, — ce baiser l'avait cloué au parquet.

Alice s'était calmée ; elle riait, maintenant, doucement, avec l'air mutin d'un enfant gâté à qui tout est permis.

— Tant pis, c'est fait, reprit-elle, avec un geste de gamine, on dira ce qu'on voudra. — Et se tournant vers la foule qui observait, curieuse : — Mesdames et messieurs, M. Jules Fabien veut bien me laisser l'honneur et le plaisir de vous présenter le nouveau député de Paris !...

Il y eut comme une détente dans la cohue élégante qui les entourait. Un murmure de voix s'éleva ; une poussée de la foule, serrée et un peu brutale, donna à toutes les têtes un mouvement de houle. Des mains se tendaient vers Fabien, des applaudissements éclataient. Devant cette ovation, devant cet engouement,

Fabien se retrouva. Un peu pâle, la bouche tordue par son rictus habituel, les narines frémissantes, il passait, à présent, au milieu de ces gens, superbe, ayant la baronne à son bras. On eût dit qu'elle l'avait attendu pour jouir de la fête qu'elle donnait. On faisait la haie sur leurs pas. Les danses s'étaient arrêtées. L'orchestre, continuant sa mélodie, semblait mettre un rythme à la marche de Fabien et de sa compagne. Les femmes, belles et enfiévrées, se penchaient, laissant voir le sillon profond et ombré de leurs seins. C'était un triomphe, et Fabien en recueillait précieusement toutes les manifestations.

A la curiosité satisfaite, à cet arrêt imprévu, apporté dans la fête, succéda bientôt un redoublement de joies et de folies. Les danses reprirent avec plus d'ardeur, les confidences interrompues revinrent sur les lèvres, les gosiers séchés engloutirent à nouveau le champagne, les discussions s'animèrent, plus bruyantes, et, derrière le massif, l'orchestre, comme gagné par la fièvre qui flottait dans l'atmosphère chauffée des salles, se fit plus entraînant.

Des bouts de rubans, des lambeaux de soie et de dentelle, des fleurs effeuillées ou fanées, tombées d'un corsage, gisaient, maintenant, sur les parquets. Les femmes s'accrochaient avec plus de hardiesse aux bras des hommes, dont les regards, vifs et chargés d'aveux, ne prenaient plus souci de cacher le désir.

Dans la salle à manger, des valets faisaient disparaître le buffet provisoire et dressaient de petites tables pour le souper. Au milieu, ployant sous un luxe d'argenterie et d'orfèvrerie, la table d'honneur s'allongeait et projetait des éclats de cristal et des lueurs fauves de vermeil, tout autour de la pièce.

Voyant que l'on se préparait à manger, Fabien avait voulu se retirer ; mais Alice l'avait retenu, lui réservant la place suprême à son côté. Il n'avait guère faim, le grand homme. Ces lumières qui mettaient du feu partout, ces rires qui éclataient autour de lui, ce champagne qu'il buvait à petites gorgées et qui lui piquait le palais, donnaient le branle à son être entier et soûlait son imagination.

Des maîtres d'hôtel découpaient et offraient des viandes. Des vins circulaient et tombaient dans les verres, avec de petits glouglous, mêlant leurs couleurs, montant la gamme des nuances, allant du rouge foncé du pomard au blanc rosé du champagne, en passant par les tons clairs et tendres du sauterne et du grave, semant sur les nappes des gouttes pareilles à des rubis et à des topazes brûlées.

Un bruit de mâchoires remuées, de couverts et d'assiettes heurtés, emplissait la salle. Tous les intimes de la baronne étaient là, — disséminés au gré de chacun. A mesure que le souper avançait, une sensualité âcre et pénétrante, un entraînement, une

ivresse de passion, des effluves échappés des coupes pleines ou à demi vidées, ainsi que des corsages des femmes, montaient dans l'air. Des couples se serraient étroitement, dans une impatience d'amants. Les corps, repus et las, s'affaissaient dans une langueur voluptueuse, comme avides d'abandon et de volupté lâchée.

Parfois, d'un coin, partait un éclat de baiser. Des hommes, la lèvre tremblante, sans pensée comme sans parole, le regard vague et errant, semblaient écouter quelque voix intime, — le chant lointain de quelque amour fugitif, peut-être ; — des femmes, hardies, impudiques et cyniques, se recherchaient, avec des frissons et des halètements de désir. C'était la folie antique, l'orgie des civilisations évanouies, remise à neuf et habillée à la moderne.

Tout à coup, une parole bien timbrée domina le bruissement assourdissant de la salle et coupa net les conversations. William Hortlay, levé, une coupe à la main, portait un toast à Fabien. Ce fut comme un réveil général ; un véritable orage d'enthousiasme se déchaîna ; l'hôtel s'emplit d'acclamations. « Hip, hip, hurrah ! » — ce traditionnel cri, répété par trois fois, emporta et recueillit tous les échos de cette fête et suivit Fabien jusqu'en son logis de la rue Royale.

Il était presque jour lorsqu'il rentra chez lui. Harassé, il se mit au lit ; mais il ne put dormir. Une

fièvre intense le secouait. Des visions passaient au travers de ses paupières fermées et venaient troubler son regard. Il voyait de longues files de femmes nues voltiger devant lui et sourire, dans des poses de bacchantes, dans des déhanchements d'aliénées. Des appels d'amour retentissaient à ses oreilles, des bruits de lèvres martelaient son tympan et, par intervalles, alors qu'il pensait pouvoir reposer avec calme, il lui semblait que des souffles frôlaient sa face et la chauffaient. Le cauchemar des sens s'abattait sur lui. Agité, se tordant dans une excitation nerveuse et stérile, il se rappelait les scènes galantes, préludes de passions violentes peut-être, légèrement ébauchées au souper de Mme de Morènes, et sa pensée, lasse de solitude, s'en allait vers Vouzon, vers cette femme qu'il avait tenue presque entre ses bras, vers cette Louise qui, la première, avait su lui inspirer des paroles d'amant, qui avait su faire naître en sa chair le frisson d'amour ; et éperdu, râlant sous l'étreinte de son désir, il se tournait vers cette vie à deux qu'il avait fuie naguère.

Trop longtemps il avait été l'esclave et le jouet du rêve. L'affolement mondain qui tourbillonnait devant lui, avec des cris de fauve en rut, mettait dans son être, maintenant, comme l'exigence irraisonnée de la réalité, comme la volonté tyrannique d'un appétit et d'un instinct.

Louise lui apparaissait dans toute la splendeur de cette réalité, dans toute la force séduisante de la chair. Il la sentait bien à lui et, dans une rage de passionné, privé de jouissances, pareil à une bête prisonnière, dont on briserait la cage, il bondissait vers l'avenir. Et il ne disait plus : « J'aime » ; — il criait : « Je veux ! »

I

On était en mars et, depuis deux mois, les Lacroix étaient à Paris. Paris ouvrait devant eux sa gueule toute grande, et ils y plongeaient leurs regards avec des curiosités inquiètes d'enfant éveillé. Le court passage qu'ils avaient fait jadis dans la capitale ne leur avait permis que de jeter un coup d'œil superficiel sur toutes les choses de la vaste cité. Maintenant qu'ils étaient les hôtes de ce Paris, — si plein d'attraits pour Louise, si plein de menaces et de surprises pour Lacroix ; — ils prenaient leur temps pour le visiter, pour faire entière connaissance avec lui. Louise allait partout, voulait tout voir, entraînant son mari. Dans son amour, Lacroix oubliait la fatigue et l'ennui que lui causaient ces courses sur l'asphalte ; il suivait Louise, il lui obéissait, simplement, sans regret, annihilant toute volonté personnelle ; il aimait sa femme, ce brave Lacroix, et chaque jour davantage, il lui sacrifiait un pèu du calme auquel Vouzon l'avait habitué, heureux de sa fatigue,

satisfait de son ennui, jouissant par avance et intérieurement du contentement de Louise, il aimait sa femme, oui ; et il trouvait naturel et juste de s'ennuyer, de s'éreinter à son intention.

Certes, parfois, son bon gros cœur battait fort, lorsqu'un écho de Vouzon arrivait jusqu'à lui. Le petit château, vendu à présent, les prairies, les feuillées noires de ses montagnes, reparaissaient alors devant lui, et dans le rêve, des tressaillements intimes et cachés l'agitaient. Mais il secouait bien vite ces visions et, tout cela, frondaison, verdure et maisonnette, tout cela, tous ces charmants et bien-aimés joujoux de son imagination s'en allaient, comme ils étaient venus, au grand galop du songe. — Le songe !... Il s'interdisait même de le caresser, maintenant, il le repoussait, il le fuyait. — Le songe !... Cette chose qu'on ne voit pas et qui est, cette force impalpable, étreignait trop rudement son être lorsqu'il lui permettait de le saisir ; il avait des souffrances trop vraies, alors ; et, comme Louise semblait heureuse, comme cette vie nouvelle lui mettait dans l'âme des exaltations chaudes, il ne voulait pas qu'un sentiment douloureux et personnel vînt assombrir la gaîté de sa femme ; il refoulait ses souvenirs au plus profond de lui-même ; ainsi que ces fanatiques de l'Orient, il pratiquait, devant son passé qui se levait malgré tout, sinon l'indifférence, du moins l'insensibi-

lité apparente, et il riait avec Louise, il admirait Paris avec elle, et tout seul, souvent, il s'initiait aux beautés de la grand'ville, *il apprenait Paris*, comme un enfant apprend à lire, pour pouvoir mieux soutenir de sa parole l'enthousiasme de sa femme.

Louise était redevenue aimable avec son mari et le brave homme se trouvait ainsi récompensé au delà de ses exigences. Toute sa misère intime se fondait dans un baiser. Après tout, pour lui, aimer à Paris ou aimer à Vouzon, cela était bon toujours. — Aimer, ce mot résumait l'enfance, l'adolescence et l'âge mûr de cet homme. Riche ou pauvre, il eût pu se contenter de vivre pour lui-même ; mais non, sous son épaisse enveloppe, la nature avait placé des sentiments exquis, des élans d'affection et des dévouements sans bornes ; et il marchait au gré du souffle que la nature avait dirigé sur lui. De son enfance morose et sans tendresse, il avait conservé un éternel désir de bonheur, pareil à ces déshérités d'argent qui vivent et meurent dans la recherche continue et jamais lassée de la fortune.

Lacroix avait loué, à Paris, un petit hôtel situé avenue des Champs-Élysées, près du Rond-Point. Il l'avait fait meubler luxueusement, ne voulant rien emporter des vieilleries de Vouzon, désirant que, dans sa vie nouvelle, sa femme trouvât tout frais et riant, — comme le sourire même qu'elle jetait à

cette vie. Des fenêtres de l'hôtel, en se penchant un peu, on pouvait embrasser, dans un même regard, l'avenue frangée d'arbres, les pelouses qui entourent le Palais de l'Industrie, le cirque et les cafés-concerts abandonnés de l'Alcazar et des Ambassadeurs ; puis, a vue allait se perdre derrière la grille des Tuileries, lout là-bas, s'arrêtant au seuil de la résidence impériale, après avoir traversé, dans un vol, la place de la Concorde. Louise était enchantée. La situation de son hôtel lui plaisait. Le dimanche, blottie dans un coin de fenêtre, le corps paresseusement enfoncé dans un fauteuil, elle s'amusait à voir défiler sur l'asphalte de l'avenue, la foule des employés et des petits rentiers qui venait s'ébattre loin des faubourgs et se chauffer au rare soleil d'hiver. Ces deux longues traînées d'hommes, de femmes et d'enfants, qui montaient et descendaient, d'un pas lent et contraint, la vaste promenade, l'intéressaient. Cette foule, — dont les deux rubans glissent en sens contraire, et qui prend, de loin, l'aspect de ces lanières de cuir, parallèles, qu'une machine à vapeur fait mouvoir, — cette foule, c'était Paris pour elle, Paris avec son grouillement continu d'êtres et de choses, Paris mystérieux et vivant, qui l'intriguait, la troublait et l'attirait. Vouzon, dans son esprit, était loin, maintenant. — Comme un bruit de mer, le roulement des voitures qui parcouraient la chaussée faisait cliqueter les gla-

ces de la fenêtre ; le soleil tombant, oblique, sur l'argent, le cuivre ou l'acier des attelages qui passaient, faisait jaillir des étincelles dans toute la largeur de l'avenue ; on eût dit une pluie de diamants ; le Paris des boulevards, superbe et insolent, dans un écrasement de roues, courait la chaussée, plantant, ainsi qu'un drapeau, sa lasciveté et ses allures provocantes en face du Paris des faubourgs, qui frileux et humble s'étendait sur les trottoirs... Oui, Vouzon était loin ; sa grand'place, froide et nue, ses promenades monotones, ses brouillards, ses neiges, oui, oui, tout cela était loin, bien loin. — Louise n'y songeait plus. — Son imagination se liait étroitement au spectacle qui se déroulait devant elle ; la cohue parisienne, qu'elle vînt des faubourgs ou du boulevard, descendait en son cerveau; Paris l'envahissait avec ses bruits sourds, ses grelots argentins, ses rires, ses frissons, son luxe et sa misère, Paris crevait son cœur et y entrait tout entier.

Un être aussi était près de Louise qui ne partageait pas son ivresse. Les yeux perdus dans le ciel, le plus souvent, comme à la recherche d'une chose aimée qui n'est plus, semblable à ces oiseaux prisonniers qui contemplent l'espace, la Boiteuse, cette vieille servante que Lacroix n'avait pas voulu laisser à Vouzon, voyait s'étaler la grand'ville, devant elle, sans qu'un muscle de son maigre visage ridé exprimât

une sensation. Elle rêvait au pays ; elle avait la nostalgie de ses montagnes, et parfois, en face des enthousiasmes de Louise, elle mettait sa tête blanche et branlante d'exilée, murmurant des paroles qu'elle seule entendait. Avec l'indifférence native du paysan, que rien n'étonne, elle trottinait dans les rues de la cité, lorsqu'une course l'obligeait à sortir, et rentrait vite comme si la peur de l'inconnu l'eût talonnée.

— Eh bien, ma Boiteuse, ma bonne mère, lui disait Lacroix, avec un sourire, eh bien, n'est-ce pas que c'est beau Paris, hein ?

Elle levait alors sur Lacroix ses yeux inquiets et laissait tomber un : « Oh ! oui, monsieur Charles. » Et c'était tout. Sa réponse vraie, elle la gardait : Bien certainement Paris était beau ; mais, c'est égal, pour elle, ça ne valait pas Vouzon.

Un coin, dans l'hôtel de Lacroix, ne ressemblait pas à tous les coins. C'était la chambre de Louise. Le brave homme avait veillé à l'arrangement de cette pièce et il était fier de son œuvre. Rien, dans cette chambre, n'avait été ordonné sans qu'au préalable Louise fût consultée. Lacroix l'avait menée chez les tapissiers les plus en vogue et ses choix avaient été les siens. Elle était donc là bien chez elle. Chacune de ces choses qui l'entouraient était née d'un de ses désirs, d'une de ses pensées. Louise se retrouvait là,

tout entière, et dans l'éblouissement de sa nouvelle existence, elle savait gré à son mari de lui avoir permis d'enfermer son rêve avec elle. Faite de ces mille riens coûteux que fournit l'industrie parisienne, alliant les frivolités du goût au confort luxueux, cette chambre était comme la représentation matérielle et absolue d'un songe de femme, longtemps caressé. Le lit surtout était remarquable ; un lit large et profond, adossé au mur, et s'allongeant, avec des allures paresseuses, sur le parquet de la vaste pièce, tendue de satin blanc, semé de fleurs brodées à la main. Cette chambre était belle, et, certes, la provinciale d'hier, devenue soudainement, par un effort de volonté puissant et d'intuition, parisienne de fait, après l'avoir été d'instinct, devait l'aimer. Quant à Lacroix, toutes ses tendresses d'homme amoureux, il les avait déposées sur le seuil de l'appartement de Louise ; tout son cœur gonflé d'affection, il l'avait confié à l'ombre de ce foyer où les petits pieds de sa femme se chauffaient. Ah ! quelles douces causeries il avait faites là, depuis deux mois, avec sa Louise ; quels souvenirs il avait évoqués, quel oubli de tout, de Vouzon, de Paris, il avait éprouvé près de cet âtre, dans lequel la flamme montait avec des pétillements joyeux ; cette chambre lui apparaissait ainsi qu'un sanctuaire où sa jeunesse endormie s'éveillait. Il avait des adorations timides pour cette brune tête de

femme, se découpant sur le blanc rosé des tentures et parfois, pris de l'idée de revivre avec elle, et tout d'un coup, les années écoulées, il trouvait en lui des prières d'enfant pour l'amener aux gâteries d'antan. Il lui apportait des friandises qu'il mangeait avec elle, comme jadis, dans les premiers temps de leur mariage. Et souvent encore, une image naïve et tendre hantait son esprit : l'ombre vaporeuse et flottante de la petite tasse de thé, et sans rien dire, triomphant et heureux, il entourait la taille de sa femme, de ses bras, et tout bas, bien bas, il lui murmurait à l'oreille, dans un baiser, des désirs d'époux. — Mignonne, mignonne, te rappelles-tu nos beaux soirs de Vouzon? Te rappelles-tu le bon thé que nous buvions dans une même tasse ?

Louise souriait. Et, de ses grosses mains maladroites, habituées à remuer des dossiers, il préparait le thé, le versait doucement, doucement, et, heureux, aspirant, avec les vapeurs odorantes, les effluves de sa propre passion, il s'asseyait sur un coussin, aux pieds de sa femme, et roulait sa tête rugueuse sur ses genoux, parlant, comme en rêve :

—Nous sommes seuls, tout seuls avec notre amour, ainsi qu'à Vouzon. C'est bon, pas vrai ; dis que c'est bon!..

Eh bien, non, dans son affection excessive et bourgeoise, il n'était pas ridicule ce brave Lacroix. Non,

dans ses épanchements les plus intimes, cet homme dévoué ne prêtait pas à rire. Il n'avait rien de ce qui constitue un héros de roman. Il était lourd, gêné, malhabile, dans ses gestes comme dans ses paroles ; rapproché de cette créature splendide qui était sa femme, il semblait vulgaire ; une joie bruyante et sans contrainte secouait sa poitrine large et grasse, sa face épanouie craquait sous des poussées de santé, il n'était pas beau, non, sans doute ; mais il n'était pas ridicule et il touchait au sublime lorsque, dans ces simples mots : « Je t'aime, » il mettait toute son âme honnête. Cette âme, il l'arrachait de son être et la jetait éperdument, ainsi qu'un jouet, sur le sein de cette femme qu'il adorait. Elle pouvait la prendre, la chérir, la donner à son cœur ; elle pouvait la tordre, la briser ; il la lui livrait toute, et, ce faisant, c'était sa vie qu'il abandonnait.

Louise n'aimait pas son mari. Elle subissait son amour, comme on supporte une maladie. Dans une perversion de femme déçue, elle considérait cet amour comme un mal incurable et elle le traitait en conséquence. Docile aux épanchements du brave homme, elle ne le rebutait pas ; mais elle ne lui offrait d'elle-même que ce qu'elle voulait bien lui offrir. Elle vivait deux vies : l'une, toute de dehors, qu'elle laissait à la merci de son mari ; l'autre, intime et secrète, que le rêve seul

connaissait. Pourtant, depuis le départ définitif de Vouzon, elle témoignait plus d'amabilité à Lacroix. Le spleen qui la tuait, là-bas, avait disparu et, avec lui, les caprices, les impatiences, les colères. Lacroix, qui avait gémi sur ce qu'il nommait l'état nerveux de sa femme, se trouvait heureux de ce changement. Rencontrant désormais en Louise une compagne enjouée, n'ayant pas été habitué par elle aux élans de la passion, il se croyait aimé. Louise, d'ailleurs, éprouvait comme une sorte de reconnaissance pour lui. Il l'avait tirée de sa province, sans hésitation, sans vaine discussion ; il avait déféré à ses désirs, il l'avait installée à Paris d'une façon telle, qu'elle pouvait n'envier rien; vraiment, cela méritait bien qu'elle songeât un peu plus qu'autrefois qu'il était son mari. Mais là s'arrêtait l'expression des sentiments qui étaient en elle. N'ayant jamais eu d'amour pour Lacroix elle ne pouvait l'aimer. Le brave homme ne demandait rien, du reste, n'exigeait rien. Il se contentait des miettes d'affection qu'il ramassait; il prenait pour la manifestation d'une joie partagée ce qui n'était, en réalité, que le témoignage banal et forcé d'un remerciement.

Certes, Louise, dans l'acception psychologique du mot, était moins *malade*. Paris et elle s'étaient unis dans un accouplement moral. Paris avait nettoyé sa pensée enfumée, et elle subissait l'influence et le

charme de ce renouveau. Mais cette guérison était plus apparente que vraie. Un germe d'amer regret et de désillusion intime était en elle, qui ne périssait pas. En dépit de son luxe, de sa beauté, elle était la femme d'un petit bourgeois, bien vulgaire. Ce bourgeois, en revanche, était un brave et honnête homme. Mais l'honnêteté ne suffit pas à l'imagination lâchée d'une femme. Le vide qui était en elle, Lacroix ne pouvait le combler et le bruit de Paris le lui faisant sentir davantage, les ombres d'autrefois renaissaient et flottaient dans son air, pareilles à ces épaves errantes que berce la vague, seuls et suprêmes témoins d'existences noyées.

VII

Depuis deux mois, Louise et Fabien étaient près l'un de l'autre, et pourtant ils s'étaient peu vus. On eût dit qu'ils craignaient de se rencontrer. Et puis, vraiment, ils avaient été très occupés chacun de son côté. Les élections avaient surmené Fabien, et Louise avait été absorbée entièrement par son installation.

Ils n'avaient point, certes, oublié les nuageuses soirées de Vouzon, les promenades au grand air, sous les feuillées sombres d'automne; le souvenir de leur abandon, le bercement de leurs rêveries étaient encore en eux; leur cerveau était plein toujours des vapeurs chaudes du passé; mais, comme il arrive souvent en pareille circonstance, leur entraînement était tempéré, maintenant, par leur rapprochement même et par une sorte de réflexion tardive. Ils avaient sondé ensemble, un jour, ce gouffre, qu'on appelle l'inconnu; le vertige les avait saisis. Revenus de la stupeur qui avait un instant paralysé toutes leurs facultés, ils avaient froidement interrogé leur pensée; et sous

l'influence du raisonnement, la passion qui les affolait s'était faite moins aventureuse, s'était concentrée.

Et puis d'étranges idées s'étaient, à présent, emparées de Fabien. La confiance, l'affection de Lacroix, le gênaient. Il était comme oppressé devant lui ; l'ancien camarade du collège de Vouzon s'était subitement réveillé en lui et, malgré la fièvre sensuelle qui le torturait, malgré les excitations nerveuses qu'il puisait dans l'entourage de Mme de Morènes, il se raccrochait à ses souvenirs d'enfance pour se donner la force de résister à son désir. Fabien était égoïste et, au fond, une amitié banale lui importait peu. Cependant, cette amitié venait à lui avec tant de bonhomie, de naïveté, de franchise, qu'il avait peur, parfois, de lui laisser prendre son cœur. Il était de ces hommes qui, dans l'exécution de leurs volontés ou de leurs caprices, cherchent à concilier l'acte qu'ils vont commettre avec le remords qui monte en eux.

Dès le soir de sa première rencontre avec Louise, Fabien l'eût, sans scrupule, possédée. Depuis, des mois s'étaient écoulés ; il avait trébuché sur le bord d'un abîme avec elle ; soit donc sympathie réelle pour Lacroix, soit crainte d'engager sa sécurité, Fabien, maintenant, hésitait.

Pouvait-il, devait-il trahir ainsi cet honnête homme, ce Lacroix, ce frère presque ? De quel droit briserait-

il son existence ? Que dirait le monde, si le hasard, un beau jour, allait lui jeter sa félonie à la face ? Que diraient surtout ses ennemis ? On livrerait son nom à la risée publique et, quand il s'aviserait d'étaler à la tribune le rigorisme de sa morale, la pureté de sa vie, que lui répondrait-on ? On lui mettrait le nez dans son infamie, on le huerait et il ne pourrait plus conjurer l'orage ; sa conscience reniée, sa vie intime violée et souillée se dresseraient devant lui et le condamneraient. — Non, non, il lui était interdit de tromper Lacroix. Ses plus chers intérêts se mettaient en travers de son amour et lui défendaient d'avancer d'un pas. — Et d'ailleurs, Lacroix ne finirait-il pas par découvrir l'adultère de sa femme... Et alors, dans un même écroulement, Louise et lui disparaîtraient, ensevelis, perdus, bien perdus, à tout jamais.

Et dans un effort surhumain de volonté, Fabien s'enfermait chez lui pendant des jours et des semaines, fuyant les Lacroix, se dérobant à l'étreinte puissante du souvenir de Louise.

Et pourtant, cette femme, il la voulait, il l'appelait à lui de toute l'ardeur maladive de ses nuits d'insomnie. Il sentait qu'il ne retrouverait son calme d'autrefois que lorsqu'il l'aurait à lui. L'enfiévrement des sens le reprenait alors et, comme inconscient, comme résigné, il laissait vagabonder sa pensée.

Un jour, il n'y tint plus. Il avait été la veille chez

Mme de Morènes et il en était sorti meurtri, exalté. Des regards et des haleines de femmes avaient surchauffé son désir, et le crâne endolori, il était rentré chez lui courbatu, amolli. Il lui eût été bien facile de couper sa fièvre en la partageant avec quelqu'une de ces femmes qu'il rencontrait chez la baronne. Mais non ; ces femmes-là lui étaient indifférentes. C'était Louise, Louise seule qu'il voulait. Ses scrupules étaient évanouis ; il semblait un satyre se roulant dans l'ivresse de son sexe.

Il était bien sot, en définitive, de ne pas profiter de l'occasion qui s'offrait à lui d'avoir une maîtresse. Est-ce que tous n'en avaient pas ? Il s'exagérait certainement les conséquences de l'aventure. Lacroix ignorerait toujours la faute de sa femme ; et, alors même que sa liaison avec Louise serait connue, qu'avait-il tant à redouter ? — Un procès scandaleux ? Non, le bonhomme reculerait lui-même devant une telle extrémité. — Chacun pour soi, après tout ; que ceux qui ont des femmes les gardent ; ce n'était pas à lui de s'ériger en professeur de morale, auprès des femmes qui n'aspirent qu'à pécher. Louise était assoiffée d'idéal, de rêve, d'amour. S'il ne la prenait pas, un autre viendrait qui, moins niais, n'aurait point ses hésitations. Et puis, avait-il cherché cette femme, lui ? N'était-ce point elle qui avait troublé sa retraite ? Quoi qu'on pût dire et faire, une

même crise les avait affolés, elle et lui ; et maintenant, c'était fini, la crise avait trop duré; ils avaient lutté ensemble et séparément contre leur mutuel entraînement ; mais, il le sentait, c'était fini, ils devaient être l'un à l'autre.

VIII

Le lendemain, la Chambre ne siégeait pas. Un froid sombre faisait cortège aux dernières giboulées d'hiver. Le ciel, couleur de cendre, roulait, au-dessus de Paris, des nappes de neige à demi fondue. Les trottoirs étaient boueux ; des flaques d'eau croupissaient sur la chaussée ; et des femmes, tenant haut leurs jupes, des hommes, le pantalon relevé, la traversaient, avec des mouvements de kangourou, le corps penché en avant, marchant par bonds. Paris, mouillé et glacé, dégorgeait son ennui dans toutes les bouches d'égout et des odeurs de cloaque remué montaient dans l'air.

Louise était renfermée dans sa chambre lorsqu'on lui annonça Fabien. Elle lisait, étendue devant le feu, dans un négligé élégant. A côté d'elle, sur un guéridon, des journaux et des brochures étaient empilés. Elle se leva et alla au-devant du grand homme.

— Vous me surprenez, dit-elle en lui tendant la

main; mon mari est sorti et, ne voulant pas vous faire faire antichambre, je vous reçois sans façons.— Et avec un petit geste mutin, elle secoua les dentelles et les rubans de son vêtement, et de ce fouillis de soie et de chiffons, une odeur fine de parfums divers s'échappait.

Fabien s'était assis en face de Louise. Ils occupaient tous deux un coin de la cheminée. La jeune femme avait posé le livre qu'elle tenait, sur le guéridon, et elle jouait, maintenant, avec un écran, s'en servant pour protéger sa figure contre la flamme qui criait dans l'âtre. Fabien était silencieux. Une forte émotion s'emparait de lui et son regard troublé et vacillant, obstinément fixé sur le foyer, semblait errer au gré des étincelles qui voltigeaient. C'était la première fois, depuis Vouzon, qu'il se trouvait seul avec Louise et, dans ce tête-à-tête, il voyait se dresser le souvenir des ivresses passées. Et puis, l'haleine chaude du foyer tombant sur ses tempes imprégnées de l'air glacé du dehors, en bouffées douces, et se mêlant aux effluves délicats répandus dans la chambre, l'amollissaient. Il éprouvait comme un abandon nerveux et, lentement, graduellement, il sentait venir, à lui, le rêve des heures anciennes et il se laissait emporter par le courant de ses sensations. Les pommettes de ses joues, halées et brunes, se marbraient de petites rougeurs. Un brasier était en lui, couvant, dont la

fumée retenue, cherchant une fissure, l'étouffait. Il avait appelé de tous ses vœux l'instant qu'il vivait alors, et à présent que son désir était satisfait, à présent qu'il était seul avec cette femme convoitée, il restait muet et immobile, comme dans l'attente d'une crise qui lui donnât la force de parler ou d'agir.

Louise inconsciente, ou dissimulant son propre trouble, causait de tout et de rien; et tandis que ses lèvres remuaient, semant des phrases banales, Fabien écoutait. Et cette voix claire et jeune qui scandait des mots, faisait son émotion plus poignante, le gagnait, l'envahissait tout entier. Une fièvre folle faisait bouillir son sang, et les scènes mondaines qui le poursuivaient au sortir des salons de Mme de Morènes, passaient une à une devant ses yeux, versant l'ivresse dans son être, pareilles aux mains d'un magnétiseur emplissant de sommeil un cerveau. Malgré son exaltation Fabien se rendait un compte très exact de sa situation. Il demeurait lucide en dépit de l'excitation morale et charnelle qui l'irritait. Il comprenait que de cette entrevue allaient surgir la réalisation de ses désirs ou la ruine de son espérance. Et, faisant appel au fonds d'égoïsme qui était en lui, il observait, se demandant quel moyen employer pour arriver à la satisfaction de ses appétits. Louise était devant lui, pelotonnée, ainsi qu'une chatte frileuse, dans un fauteuil. Son corps, dégagé de toute

entrave, se dessinait, souple et gracieux, sous l'étoffe qui le recouvrait, laissant deviner des ampleurs de formes et des caresses de chair. Sur sa gorge, qu'entourait une écharpe de gaze, le bleu des veines courait et se perdait.

Fabien avait des mouvements de faune, lorsque répondant à Louise, ou lui souriant, il faisait glisser son regard sur le sien. Il suait la passion, et, dans une timidité d'amant, dans une crainte de séducteur, il s'efforçait d'arrêter cette sueur qui filtrait au travers de sa peau et qui menaçait de l'inonder. Les pustules du sensualisme, qui germaient sous sa chair et qui voulaient percer, crevaient en dedans, sous la pression de sa volonté, et l'étouffaient. Un mot, un rien, pouvaient soudain mettre un relâchement à cette volonté et distendre ses nerfs. Ce mot vint de lui-même et Fabien s'en empara, malgré lui peut-être, imitant, dans son action, ces marins qui, au soir d'une bataille, alors que tout sombre, que tout meurt autour d'eux, se précipitent dans la soute aux poudres, une mèche à la main, et font tout sauter plutôt que de se rendre.

— Pourquoi, lui avait demandé Louise, êtes-vous si avare de vos visites ? Pourquoi délaissez-vous ainsi vos amis ? On dirait vraiment que vous nous fuyez.

Fabien avait hésité dans sa réponse. D'un ton bas

et lent, il s'était excusé, rejetant sur l'activité de sa vie publique, des choses politiques, les causes de son éloignement. Puis, comme Louise, incrédule et moqueuse, insistait et interrogeait encore, il redressa la tête, brusquement, et un éclair d'audace illumina sa face :

— Vous voulez savoir pourquoi je ne viens pas vous voir, fit-il. — Et plongeant son regard dans celui de la jeune femme, immobile, muette et surprise par cette brutalité d'accent :

— Eh bien, c'est parce que j'ai peur... entendez-vous ?... J'ai peur !...

Ses lèvres tremblaient et sa parole sifflait.

— Ah ! tenez, madame, reprit-il en se levant et en marchant dans la chambre, pardonnez-moi, je suis fou. Mais puisque vous voulez savoir, vous saurez. Eh bien, oui, j'ai peur... peur de vous ; et c'est pour quoi je vous fuis, c'est pourquoi je reste à l'écart comme un lépreux, ou ce qui est pis, comme un fanatique cloîtré ; car le lépreux, dans sa solitude, conserve le droit d'espérer et d'aimer, de songer aux affections absentes, tandis que le moine, l'ascète, a pour devoir de renier et de repousser les visions qui lui sont chères.

Il s'était arrêté devant Louise qui, émue et comme courbée sous un charme magnétique, l'écoutait et le contemplait avec effroi. Dressant alors sa haute

taille, élargissant sa carrure, ainsi qu'il faisait à la tribune :

— Cela vous étonne, madame, ce que je vous dis ? Vous ne supposiez pas que je pusse vous aimer ? Cela est, pourtant, continua-t-il, en riant nerveusement. Oui, je vous aime, et c'est parce que je vous aime que je vous fuyais.

Puis, doucement, s'agenouillant, ainsi que dans une adoration profonde :

— Louise, dit-il en lui prenant la main, — et toute une harmonie chantait dans ses phrases, maintenant, — Louise, je vous aime et vous voulez bien que je vous raconte mon amour, n'est-ce pas ? — Vouzon n'est pas si loin et les chaudes tendresses que nous y avons échangées ne peuvent être stériles. Les souvenirs qui sont là-bas ne sont pas morts ; ils reposent, ils vivent, ils nous attendent, et mon âme en est pleine. Louise, nos courses dans les bois, nos longs épanchements, nos causeries perdues dans l'ombre du soir, notre affection ébauchée planent sur moi et se mêlent chaque jour davantage à ma vie. Ils prennent tout mon air et toute ma pensée ; et je ne les repousse pas, car ils me disent que les heures écoulées étaient bonnes. Ces choses sont anciennes déjà ; mais je les évoque, et je vous en prie, ne vous détournez pas de leur souvenir, donnez-leur un coin de votre cœur.

Louise, haletante, affaissée, luttait contre la griserie qui troublait son cerveau et ses sens. Elle se défendait ; mais sa défense était sans énergie. Surprise, des langueurs l'amollissaient. Le rêve qu'elle caressait depuis si longtemps, dans son ennui de femme incomprise, se faisait tout d'un coup réalité, et elle redoutait son approche, maintenant ; un malaise indéfinissable la clouait sur son siège, et, ayant le désir de rentrer en possession d'elle-même, elle s'abandonnait fatalement aux voluptés de la faiblesse qui l'envahissait. Elle perdait pied, ainsi qu'un nageur imprudent, et le remou des passions l'entraînait. Une secousse fugitive sembla pourtant la tirer de cette torpeur ; elle prit les deux bras de Fabien et tenta de le relever ; et comme il résistait :

— C'est mal, murmura-t-elle dans un souffle, ce que nous faisons là. Je vous en supplie, laissez-moi.

Fabien eut un hoquet nerveux :

— C'est mal ! fit-il. — Est-ce donc plus mal de s'aimer à Paris qu'à Vouzon ? Et l'espérance de là-bas, doit-elle devenir ici un regret, un remords, une chimère ? M'aimez-vous, Louise ? — Oui, vous m'aimez, je le sens, je le vois. Et moi, je suis tout à vous.

Et donnant à sa voix un élan d'angoisse et d'affection :

— Ah ! chère, chère, tu es à moi et je t'appartiens ! Ne dis plus que c'est mal d'être ainsi l'un à l'autre. Viens, sois à moi ; offre-moi ta chair et ton âme... Je suis quelqu'un, moi ; tu connais ma vie ; elle n'est exempte ni de gloire, ni de douleur. Je t'offre ma vie, prends-la. Tu en chasseras l'amertume et, n'en gardant que la gloire, tu la feras plus grande encore. Prends ma vie ; elle est vierge d'amours et de baisers ; elle est vide ; prends-la et emplis-la de toi, de toi encore, de toi toujours.

Louise frémissait et suffoquait. Fabien, maintenant, la tenait, éperdument embrassée, et il râlait :

— Oui, laisse-moi t'aimer. Par toi et pour toi, je ferai de grandes choses. Je porterai haut mon nom et ton amour. — Laisse-moi t'aimer ! — Que crains-tu ? Est-ce qu'on saura que nous nous aimons ? Nous cacherons notre cœur, nous le mettrons à l'abri des regards indiscrets et profanes ; nous ferons un culte de notre affection et nul ne viendra nous troubler.

Ainsi qu'un serpent, il se tordait autour d'elle ; il frottait sa tête contre son sein et il répétait, comme dans une extase :

— Viens, sois à moi ; on ne le saura pas.

Une sensualité brutale avait jeté Fabien aux pieds de Louise. Il l'avait exprimée violemment et soudai-

nement. Il avait rugi sous l'effort douloureux de ses nerfs qui se tendaient. Rien n'est terrible comme la colère d'un paisible ; rien n'est cynique comme le désir d'un chaste. Dans l'échappée lyrique qui avait tout à coup crevé le crâne de Fabien, l'instinct bestial se révélait. Sous ses paroles se cachait mal l'appétit charnel. Sa voix sortait de son gosier, rauque et étranglée, comme portée par une haleine âcre d'animal en rut. Mais cet accès de luxure n'avait eu que la durée de l'éclair. Il dormait depuis longtemps dans l'être de Fabien, et sous la puissance de l'affolement, il s'était subitement réveillé. L'homme terrassé et pris, n'avait pu le dompter.

A présent, Fabien, sinon calmé, du moins plus *amant*, appuyant son front baigné de sueur tout contre le sein de Louise, faisait entendre des paroles qui ressemblaient à une sorte de mélopée sentimentale et douloureuse. Devant l'explosion de sa passion, Louise avait eu comme peur. Repliée sur elle-même, l'œil noyé dans le vague, elle avait reçu cette averse d'amour, dans une inconscience de femme violée. Une pensée, atroce d'égoïsme, s'était alors emparée de Fabien. Il avait craint de semer l'épouvante dans l'esprit de celle qu'il convoitait, et, avec ce don de pénétration qui lui était habituel, refoulant le cri des sens sous le bâillon de sa volonté, il avait enrayé la course vertigineuse de son sang. Sa voix, maintenant, était

douce ; sa main se faisait légère et caressante. La mélopée qui coulait de sa lèvre, recélait comme une endormante ivresse. Il répétait à Louise ce que naguère il lui avait dit. Il lui montrait l'isolement de son âme ; il lui détaillait sa vie, jour par jour ; et, dans ce dénombrement des heures qu'il avait vécues, il mettait comme une plainte qui s'infiltrait dans l'être de la jeune femme. — Ah ! cet amour qu'il lui demandait, là, à genoux, elle ne pouvait connaître toute la foi qu'il plaçait en lui. Elle ne pouvait connaître sur quels débris de rêves, sur quelle couche d'amertume il avait germé. On le croyait heureux parce qu'il était le chef d'un grand parti politique ; mais ceux qui jugaient de l'état de son cœur par l'éclat de sa vie publique ne savaient rien des choses intimes qui étaient en lui ; ils n'entendaient pas les sanglots qui débordaient de sa poitrine, lorsque seul, retiré, dans l'ombre de sa demeure et de lui-même, il songeait... Oh ! ce vide, ce vide qui l'entourait et qui lui donnait le vertige, il ne voulait plus le subir... il voulait être aimé, lui aussi, comme les autres, et il voulait aimer...

A mesure qu'il parlait, les membres de Louise éprouvaient une détente ; une langueur infinie montait en elle ; l'abandon l'enveloppait et la grisait. La voix de Fabien résonnait à son oreille ainsi qu'une musique lointaine ; et elle n'entendait et elle

ne voyait qu'indistinctement; et, toujours, comme un refrain, ces mots du grand homme revenaient, qui la troublaient et l'amollissaient :

— Je t'aime... viens, sois à moi... on ne le saura pas.

Et plus Fabien les répétait, plus elle se livrait.

La femme la plus sceptique et la plus blasée se laissera prendre quand même à cette phrase : « Je t'aime. » La femme naïve ou irréfléchie va au-devant, ainsi que le papillon à la rencontre d'un flambeau.

Louise, affolée et pâmée, l'esprit bourré d'un faux idéal, aigrie par ce qu'elle appelait, dans son langage de rêveuse incomprise, les injustices du sort, incapable, par conséquent, d'analyser sa chute, de la prévoir même, Louise devait fatalement s'abandonner à la volupté, au charme lascif des paroles de Fabien. Eperdue, se réveillant bacchante après s'être endormie femme, elle regarda une seconde la face du grand homme, contractée et belle de toutes les ardeurs d'une passion farouche ; elle prit cette tête entre ses deux mains et, brusquement, dans une griserie lâchée de femme excitée, elle colla ses lèvres aux siennes.

— Eh bien, oui, je t'aime, dit-elle dans une angoisse de désirs ; — prends-moi ; mais prends-moi donc !

Et sans bouger de ce siège où elle l'avait écouté si

longtemps, où elle n'avait pas osé ou pu se défendre, devant ce foyer où le rêve l'avait tant de fois tourmentée, pâmée, hypnotisée, elle se donna.....

Lorsqu'ils revinrent à eux, leur premier mouvement fut de se reculer vivement de la cheminée : dans l'âtre, le feu qui flambait leur grillait les jambes.

Ils ne se parlaient plus. Ils restaient, là, assis de nouveau en face l'un de l'autre, ruminant leur jouissance assouvie, cuvant l'ivresse de leurs sens. Sous l'influence du coup de passion qui les avait unis, ils rendaient la main à leurs pensées et s'abandonnaient au charme intérieur qui caressait leurs nerfs. Parfois leurs lèvres murmuraient une phrase banale ; mais la véritable causerie qu'ils entretenaient n'était pas sur leur bouche ; elle demeurait close en eux. Un autre langage les rapprochait, qu'ils écoutaient et comprenaient. Ils se parlaient de la chair et de l'âme, suffoquant encore sous l'étreinte du spasme qui les avait saisis. Tout entiers, maintenant, à l'absolu du fait accompli, à leur sécurité, à leur impunité, apaisés par le partage du même secret, confiants en cette force que contient le mystère, ils souriaient à leur faute et, déjà, elle leur apparaissait comme fatale et partant, amoindrie.

Tout à coup une grosse voix joyeuse, accompagnée

de pas précipités, éclata sur le seuil de la chambre. Devant la porte qui s'ouvrait, ils songèrent, avec un tressaillement, qu'un moment avant ils n'avaient seulement pas songé à la fermer. Lacroix se montra. Il était radieux. Ce vieux Fabien était donc enfin sorti de son trou. Il le tenait donc. Il ne le lâcherait pas ainsi. On dînerait ensemble. Oh ! un refus n'était pas possible. Il ne venait pas si souvent. Puisqu'il était là, il resterait. — Louise avait dû être joliment contente de le voir. Il fallait faire journée complète. Après le dîner on irait au théâtre. Justement, il avait sur lui un coupon de baignoire pour les Bouffes. C'était entendu. On allait s'amuser, tous ensemble, en famille.

A la vue de son mari, la jeune femme avait chancelé et rougi très fort ; et ses yeux avaient pris une expression d'incertitude indéfinissable et de troublante volupté. Lacroix la contempla une seconde, puis, dans un grand geste familier :

— Est-elle assez jolie, hein, mon vieux, cria-t-il à Fabien.

Et, entourant Louise de ses deux bras charnus, de ses bras d'homme habitué à remuer des affaires, il l'embrassa longuement, éperdument, ramassant avec ses bonnes grosses lèvres amoureuses et honnêtes les baisers du « vieux Fabien ».

Un écroulement formidable se fit dans l'esprit des

amants. Obligés de subir l'exubérante joie de Lacroix, le dîner, le théâtre leur apparaissaient comme un double supplice. Que résoudre, pourtant ? La dissimulation s'imposait à eux. Ils endossèrent résolument la casaque de leur rôle. Tout leur être était pris par l'engrenage des passions et l'adultère leur criait : « En avant ! »

Et l'on dîna ensemble et, le soir, ensemble on alla aux Bouffes.

IX

Une femme d'esprit me disait un jour : « En amour, lorsque l'on a commencé, l'on continue. » — Dans son laconisme, cette phrase est éloquente. Tout d'abord, froissée, inquiétée par cette pensée qu'elle se donnait à un autre que son mari, troublée par le levain, non encore desséché, de son éducation bourgeoise, Louise eut comme une révolte, mêlée d'orgueil et de honte, de pudeur surprise, qui l'éloigna de Fabien. Mais, puisant dans son amour des éléments qui entretenaient la fièvre de son imagination et qui chatouillaient ses sens, elle s'habitua à l'adultère, ainsi qu'une prostituée à la multiplicité des amants. Elle en arriva même à chérir son abandon ; elle s'exalta, dans la crainte peut-être de trouver au fond de son âme un remords qui l'eût séparée de Fabien et l'eût privée des jouissances nouvelles qu'il lui apportait ; le rêve se développa en elle ; la passion prit tout son être. Après tout, ce qui était devait être. Il était trop tard, dans tous les cas, pour écouter la voix de la raison.

Elle n'était pas la seule qui eût un amant. Elle, au moins, elle aimait un grand homme et elle en était aimée. C'est cela surtout, c'est cette pensée : « être aimée d'un grand homme », qui l'excitait et la jetait plus avant dans sa faute. Est-ce qu'en effet, elle ne renfermait pas la certitude que le songe de toute sa vie avait enfin pris un corps, qu'il était là, planant dans son air, visible, palpable. Et ce songe devenu réalité la fascinait ; elle s'accrochait à lui de tous ses doigts de bourgeoise incomprise, soudainement tirée de l'ombre. Un peu de la gloire de son amant rejaillissait sur elle, lui semblait-il, et elle s'enivrait du tapage qu'il provoquait, de ses triomphes. Ignorée et nue, elle se parait des oripeaux de Fabien ; affamée d'idéal, elle ramassait les miettes de l'auréole du grand homme et elle en vivait, pareille à ces fleurs des champs qui rampent sous les hautes herbes et qui boivent, avides, dans leur nuit, quelque rayon de soleil.

Sous l'influence des ardeurs intimes, elle subissait comme une métamorphose. Les souffles chauds qui passaient sur sa beauté en activaient l'éclosion. Une fébrilité était en elle qui la secouait et donnait le branle à tout ce qui l'approchait. A son insu, elle dépouillait son enveloppe provinciale et elle se faisait Parisienne. Là où était la bourgeoise du Jura, une autre femme surgissait : la passionnée, qui, à grands coups de désirs et d'amour, chassait l'épouse.

Ainsi qu'à Vouzon, Lacroix trompé sur les causes de cette transformation, en suivait les progressions curieusement et l'acceptait avec joie. Il se félicitait d'être venu habiter Paris. Il était à l'affût des caprices de sa femme : il les observait, les enregistrait et les contentait. Mari ridicule, ou plutôt malheureux, dans le mensonge qui l'entourait, il jouissait de sa femme, comme tout homme trahi peut jouir d'une compagne, — épouse ou maîtresse, — infidèle. Ainsi qu'un glaneur, il récoltait des sourires oubliés ou laissés à sa disposition, à dessein, ainsi qu'une aumône destinée à nourrir sa crédulité. Héros de vaudeville, sans le savoir, bien des soupirs d'amour le charmaient, auxquels il demeurait étranger. Le pauvre homme s'étonnait parfois du nombre anormal de soupirs et de sourires qu'il recueillait. Mais Paris, ce diable de Paris était là toujours qui lui fournissait l'explication du brusque changement de Louise. Alors, dans sa naïveté d'honnête homme, il se prenait d'admiration et de reconnaissance pour cette grand'ville dont la faculté magique est de verser la joie dans les cœurs, l'espérance dans les âmes.

Est-ce qu'il aurait pu supposer, lui, le confiant et le simple, que cette Louise, si froide, jadis, avait dans son être un brasier allumant tous ses sens, sur lequel Fabien, son bon Fabien, soufflait à pleins

poumons ? C'est lui, maintenant, qu'il prenait pour le confident de son bonheur. Comme naguère, il lui disait qu'il était heureux. — « Si tu savais, mon vieux, comme elle m'aime ! » — Et tout, choses de ménage, projets, ennuis, rêves, toute son intimité, toute sa tendresse d'époux, sortaient de son gros cœur et s'étalaient devant Fabien. Seul, ou à peu près, dans Paris, il éprouvait ce besoin d'épanchement qui dort au fond des aimants et des faibles. Parfois, lorsqu'il rentrait, après une course ou une promenade, et qu'il trouvait sa femme en tête-à-tête avec Fabien, il jouait au jaloux, il enflait sa voix, criait, avec de grands gestes, qu'il avait peut-être bien tort de ne pas les surveiller ; et, partant d'un rire large et sonnant la quiétude :

— Sois tranquille, va, mon vieux, c'est des bêtises tout ça...

Ah ! braves gens, braves gens, vous êtes ridicules, oui, dans votre rôle de Dandins amoureux. Mais combien plus vous êtes sublimes dans vos saintes affections et dans votre foi, vierges de toute sale pensée ; combien vous êtes grands dans cette ruine de votre existence, dans cet émiettement de votre cœur, auxquels travaillent les mains sacrilèges que vous pressez. Comme l'ordure se traîne bas, et comme vous êtes haut ! — Comme je comprends le coup de couteau qui, dans un jour de détresse, tombe de

votre bras, et s'abat sur la peau de ces bêtes en rut qui bavent des baisers sur votre lit, qui vous haïssent et que vous aimez !

Fabien, maintenant, se montrait souvent chez Lacroix. Il s'y installait, il y venait vivre sa passion, assouvir et entretenir ses appétits de mâle. Exclusif, ainsi que tous les égoïstes, la pensée de laisser à Louise une liberté trop grande l'inquiétait. Le sensualisme, à peine éveillé, qui avait si longtemps dormi en lui, se dressait obsédant et tyrannique. Louise s'était donnée à lui et il la voulait entière et sans cesse. Les confidences de Lacroix l'irritaient même. Silencieux, il les écoutait, tandis que son regard, farouche et ardent, s'immobilisait ; de tout son être, une volonté terrible débordait, née du désir jaloux et brutal de la possession unique.

Louise et Fabien suaient leur fièvre d'amour. Il leur fallait être ensemble, et toujours et encore. Et Louise inventait des prétextes pour motiver des absences ou pour écarter son mari ; et Fabien négligeait la Chambre et la politique. Pareille à ces fauves que l'hiver engourdit et paralyse, et que ranime le printemps, leur passion, éveillée, les enlaçait. Dans un spasme nerveux, elle hurlait sa faim d'amour, et ils lui jetaient leur âme, leur corps, leur souffle en pâture, et de cette immense et entraînante folie, ils sortaient, meurtris, grisés, anéantis. Dans cette orgie à

deux, ils puisaient l'audace nécessaire pour regarder sans effroi leur adultère.

Ils se voyaient partout, au Bois, aux Tuileries, au Luxembourg; là surtout où sont les arbres et l'ombre. Louise arrivait très voilée ; elle s'accrochait au bras de Fabien et c'étaient alors des envolées lointaines. Ils aimaient aussi les quartiers bruyants et noirs du vieux Paris. Ils savaient qu'on ne viendrait pas les chercher là, et cette foule qui les enveloppait, et ces rues étroites qu'ils parcouraient, les isolaient et les unissaient davantage. Fabien avait voulu louer un petit appartement ; mais Louise s'était opposée à ce projet. Jusqu'alors elle ne s'était donnée à lui que chez elle, dans sa chambre, entourée des choses qui lui étaient personnelles, et il lui répugnait de lui appartenir dans un milieu inconnu et froid, de coucher son amour sur un autre lit que le sien. Sa faute lui semblait moins énorme et plus muette, commencée et continuée dans le mystère de son alcôve. Tant qu'elle ne passait pas le seuil de sa chambre, elle lui paraissait plus à elle et elle s'en croyait plus maîtresse : que redoutait-elle, en effet ? — Elle connaissait les habitudes de Lacroix, elle savait que lorsqu'il sortait, il ne rentrait que pour dîner. Il la laissait libre et il ne prenait point ombrage de la présence de Fabien. Quant aux domestiques, elle ne comptait pas avec eux. Les fréquentes visites du grand homme n'étaient-elles pas, d'ailleurs, toutes

naturelles et expliquées suffisamment par l'amitié qui le liait à Lacroix? La Boiteuse elle-même, avec ses yeux inquiets de vieille et d'exilée, était incapable de découvrir quoi que ce fût de suspect dans les allures de la maison.

Dans les premiers temps, le regard clair et franc de Lacroix les avait gênés. Ce regard tombait sur eux comme une masse de plomb. Mais ils avaient appris vite, sinon à l'éviter, du moins à ne le plus craindre. Ils s'aimaient, et pour prolonger la réalisation de leur rêve, nulle hypocrisie, nul mensonge ne leur coûtaient.

Au plus fort de l'ivresse pourtant, Louise, parfois, éprouvait comme une secousse intérieure qui la faisait tressaillir et qui la ramenait vers son passé d'honnête femme; et le nuage d'une pensée pénible, d'un remords peut-être, courait sur son front. Fabien, alors, tremblait de la perdre; il la rattrapait au seuil de ses regrets et il versait en elle, pour se l'attacher encore, toute l'ardeur de sa nature; il lâchait sur elle tous les effluves de la volupté, et la pauvre femme, ainsi qu'une biche traquée par les chiens, reprise par le râle d'amour que lui arrachait son amant, s'abandonnait en ses bras, fascinée, pâmée et impuissante. Comment, en vérité, eût-elle résisté à ce faune dont la lèvre, caressante et éloquemment harmonieuse, glissait, de son oreille à son sein, avec des frissons ner-

veux. Dans un coup de parole, tel qu'il en avait à la tribune, il la tenait palpitante et éperdue. Il allait au-devant du remords qu'il sentait naître en elle et, brusquant sa pensée, il lui jetait sa vertu, réveillée, à la face. Et elle, dans un grand recueillement de bourgeoise énamourée, l'écoutait. Brutalement, cyniquement, il descendait au plus profond de son être, il fouillait sa chair et son âme. Pour lui, la vertu était là où le corps trouve la satisfaction de ses appétits, où l'esprit s'abreuve d'aspirations et de jouissances. Le désir, la réalisation d'un acte ne sont-ils pas légitimés par l'instinct qui dirige, par l'accomplissement de cet acte ou l'espérance qu'apporte ce désir? Est-ce qu'un homme qui hait, qui se venge, est moins grand, moins vertueux que celui qui pardonne ou qui pleure? Est-ce que la femme qui, n'aimant pas, se donne, est plus vertueuse que celle qui, passionnée, foule aux pieds tout préjugé, toute préoccupation, toute volonté, pour vivre de son affection? Est-ce que le pauvre qui crève de faim et qui dérobe, en passant, un morceau de pain, est un voleur? L'amour, comme la misère, a ses affamés. Privés de leur nourriture, les uns et les autres s'en emparent, la dévorent en secret, et font bien. — Allons donc, ce n'est pas à lui qu'on donnerait jamais le change sur toutes ces choses. Il était de ceux qui comprennent toutes les hardiesses, toutes les amertumes, toutes les grandeurs de la

passion. Il était pour la femme adultère de la Bible contre les lapideurs, pour la Magdeleine du Christ, pour la vestale violant son serment, déchirant le voile de sa virginité, n'obéissant qu'à son cœur ; Job, sur son fumier, le faisait rire, et il admirait Néron allumant Rome aux quatre coins ; il était pour la nature, libre et absolue, contre la société, conventionnelle et enchaînée.

Et il est tellement vrai qu'en amour le paradoxe est un mot des lèvres, et non de l'être, que Louise, bercée, remuée par les accents de Fabien, s'endormait magnétiquement et longuement en ses bras, et ne sortait de son sommeil, de son extase inconsciente, que lassée de plaisir et débarrassée de toute contrainte et de tout regret. En art et en amour, il n'y a point d'impudeur. Fabien, pour chasser du cerveau de Louise les visions qui venaient le hanter, avait besoin de se montrer sous le double aspect d'un artiste et d'un amant. Or, ces deux emplois lui convenaient à merveille et il les *tenait*, ainsi qu'on dit au théâtre, avec force et avec habileté. Ils lui permettaient de s'exprimer au gré de son caprice et de faire accepter à sa maîtresse les folies les plus outrées, les théories les plus fausses, les plus immorales. Et les phrases, en passant par sa bouche, prenaient des airs si majestueux, contenaient tant de charme, tant d'oubli des autres, tant d'autorité troublante et las-

cive, que la jeune femme ne savait par quel moyen les combattre. En dépit de ses révoltes intimes et fugitives, Louise liait sa pensée aux paroles de Fabien. Elle les retenait, se les répétait, comme pour s'affermir dans sa faute, pour éloigner d'elle toute velléité de repentir ; elle les gravait en son crâne et, sous l'influence des mots à effet, des phrases sonores et ronflantes, de l'éclat sonnant des périodes ; et sous la mollesse sensuelle des tendresses, sous l'action énervante du plaisir, qui lui venaient de Fabien, elle entrevoyait avec effroi la sérénité bête, le calme irritant, le sans-façon provincial de son mari ; et alors, elle se plongeait plus avant dans la passion, elle s'enfiévrait, et, comme effarée, ayant peur d'être ressaisie par sa vie plate de bourgeoise, elle appelait à elle, — l'amant, — de toutes ses forces, de toute son âme.

X

Malgré la griserie de faux amour que lui communiquaient la joie et le parisianisme de sa femme, Lacroix ne se sentait pas complet. Le calme reposé du foyer lui manquait. Sa maison lui faisait l'effet d'une cage dorée dans laquelle un bel oiseau chanteur module ses refrains et claque des ailes. La frivolité de son intérieur, son luxe même, à certaines heures, l'inquiétaient et mettaient en lui comme un rassasiement de richesses. Sa demeure lui était chère, puisqu'elle renfermait son cœur ; mais elle lui semblait trop ouverte, trop fragile ; ce n'était pas ainsi qu'il l'avait construite, en son imagination. Un bonheur simple, familial, le bonheur qu'il avait espéré jadis à Vouzon, avant son mariage, revenait sans cesse au ras de sa pensée, comme un noyé à la surface d'un lac, et il soupirait devant l'épave inerte de son rêve lointain. Non, il n'était pas fait pour cette vie bruyante de Paris. Aussi, avec quel contentement enfantin il se rendait deux fois la semaine chez ses

amis, les Randon. Il allait chercher là la satisfaction intime qui lui était refusée chez lui. Il retrouvait là, comme un coin du pays et, dans cette paix austère et saine qui régnait chez eux, il se délassait des fatigues de son esprit tourmenté, il vivait de la seule vie qu'il aimait, il s'appartenait mieux.

C'était bien, en effet, le foyer tel qu'il eût souhaité en posséder un, qu'il lui était donné de contempler et de chérir chez les Randon. Ils n'habitaient plus la vilaine et grande maison des Batignolles. Ils occupaient un petit appartement, dans le haut de la rue d'Amsterdam, presque dans Paris. Ils étaient heureux maintenant, grâce à René qui avait su inspirer à Fabien une sympathie presque sincère ; une douce quiétude avait remplacé les anxiétés d'autrefois, et Lacroix qui leur avait apporté cette joie et ce bonheur, venait les partager. Il se sentait *en famille*, chez ces braves gens. — En famille ! Ah ! comme ce mot caressait son oreille, comme cette chose qu'il résume, paraissait bonne à son cœur ! Les causeries de la mère, ses pauvres yeux éteints, rouges encore des larmes essuyées, la grâce coquette et naïve de la jeune fille, l'attachement filial que lui témoignait René ; tout cela l'enivrait, l'attendrissait, l'empoignait; tout oela tombait sur sa tête blanchissante, ainsi qu'une rosée de jeunesse ; cet air tiède et parfumé d'affection et d'honnêteté, qu'il respirait, faisait du bien à ses

poumons ; des effluves de paternité enveloppaient son être ; et lui, qui n'avait point eu d'enfant, qui n'avait plus de patrie,— car sa patrie était loin, bien loin, — tout plein des tendresses qu'il recevait, il s'abimait dans une extase de père et d'exilé à qui l'on apporterait quelque image adorée, quelque fleur de son pays.

Tout, ici, parlait à son âme, tout, jusqu'aux gracieux bouquets des champs que brodait la jeune fille. Ces bluets, qui semblaient si légers qu'on eût dit qu'au moindre souffle ils allaient s'effeuiller, ces coquelicots, aux larges pétales, qui frissonnaient sur leur tige, ces épis, brûlés par le soleil de la plaine, qui se penchaient, alourdis et mourants, le charmaient et donnaient à sa joie la note familière qu'il lui voulait. Sous les caresses de la jeune fille, toute une passion de père l'envahissait. Les mots, émus et câlins, entraient dans son crâne, descendaient en son cœur. Ce foyer des Randon contenait tout son rêve, son beau rêve d'autrefois, et toute son espérance. A son contact, toute sa tendresse familiale endormie se réveillait, toute sa vie, sa pauvre vie soumise, stérile et à demi brisée, renaissait.

Lacroix était adoré chez les Randon. Blanche surtout, devant les suffocations de tendresse de cet homme, sentait une grande vénération naître en son âme. Dans un retour de mémoire, elle évoquait

une autre figure aimée, qui, elle aussi, naguère, se penchait radieuse, et parfois baignée de larmes, sur sa tête folle de fillette ; elle revoyait celui qui sommeillait dans le cimetière de Vouzon, le père dévoué qui était mort, là-bas, lentement, sous la rude caresse du travail ; et sa pensée volait, pleine de douceur et de reconnaissance, de l'image lointaine à la réalité présente.

Dans cette fièvre de famille qui les unissait, Paris, avec ses rumeurs, ses gloires, ses démences, fuyait de leur esprit. Paris n'était plus avec eux. Étant ensemble, ils étaient à Vouzon et, comme en rêve, des bouffées d'air natal passaient sur leur front. Ils vivaient la vie de là-bas, la vie calme et simple des braves gens ; le pays se dressait devant eux ; son fantôme, tout blanc des givres de leurs montagnes, apparaissait, réclamant un souvenir ; et dans cette communion d'idées et de sentiments qui les rapprochait, il se glissait, s'imposait, tyrannique et jaloux.

Et c'était ainsi toutes les semaines, deux fois. Dans cette atmosphère vivifiante, Lacroix se retrempait et se consolait de ses déboires d'homme paisible et simple. Louise, parfois, mais rarement, l'accompagnait chez les Randon. Plus souvent, il amenait Blanche à sa femme et ces jours-là, son hôtel, aux yeux de son cœur, se présentait sous un aspect neuf. La présence de la jeune fille mettait, sur tout son luxe,

comme une ombre de coquette candeur qui en voilait le clinquant ; un bruissement d'amour semblait courir dans son air et l'épurer; pendant des heures, alors, il écoutait cette musique de l'âme que l'unification de sa joie lui apportait, pareille à un vent de mer, roulant sur les galets l'écho d'une sérénade en plein océan. Et son bonheur se fondait en une caresse bourdonnante, dont le murmure allait des grandes notes de la passion qu'il éprouvait pour Louise, aux chatouillantes et naïves modulations de la tendresse bourgeoise et paternelle que lui inspiraient les Randon.

XI

La soirée, une tiède soirée d'avril, s'avançait. Il était neuf heures et demie et Fabien, depuis quelques instants déjà, battait le trottoir qui longe la gare Saint-Lazare, du côté de la rue de Rome. Il attendait Louise. Elle lui avait promis de passer avec lui de longues heures, hors de chez elle ; et les pieds dans la boue, car il avait plu tout le jour, Fabien comptait les minutes qui le séparaient encore de la venue de sa maîtresse.

Entre les pavés, des flaques d'eau mettaient comme des reflets de miroir et, dans le lointain, les flammes des milliers de becs de gaz qui éclairent l'immense emplacement qui précède la gare, crépitaient sous l'humidité, suintant au travers de leurs vitraux, et flageollaient sous les poussées d'air, violentes, qui s'élevaient par intervalles. Par le grand escalier en bois qui conduit à la vaste salle des pas-perdus, des gens affairés montaient et descendaient ; des hommes, suivis de facteurs du chemin de fer en vareuses de cou-

til bleu, portant des malles, se précipitaient vers la gare ; des femmes, attardées, pressées par l'heure du départ, escaladaient les marches salies et grasses, sans prendre souci de garantir leurs jupes qui traînaient, trempaient dans la poussière délayée et se balançaient lourdement, avec des bruits de linge mouillé, autour de leurs jambes ; des groupes se serraient, se parlaient, s'embrassaient ; des appels, des cris de joie, de regret, d'espérance, partaient de dix côtés à la fois. Des bruits secs de voitures, roulant dans la grande cour de la gare, éclataient, mêlant leurs notes stridentes à la basse profonde de Paris qui grondait, dans l'éloignement ; des omnibus se croisaient de cinq minutes en cinq minutes, semant sur leur parcours les tintements de leurs timbres métalliques, et des chocs sourds de véhicule massif ; au bord du trottoir, dans le long ruban des fiacres alignés, des interjections, des jurons se heurtaient, scandés par les coups de pied des chevaux lassés, par le grincement de fer de leurs sabots sur la pierre. Et les sifflements aigus des machines déchiraient l'air, le ronflement des chaudières faisait trépider le sol, l'égueulement et les soupirs énormes de la vapeur, le halètement des trains prêts à partir, projetant sur la voie la lueur bête de leurs gros yeux rouges et blancs, les sonneries électriques, avec leur chant de cascade, dominaient les voix, les bruits, le mouvement de la

rue ; au-dessus de tout, le bâillement de la gare s'élevait, formidable, pareil au désossement de mâchoires d'un fauve.

Fabien attendait. Le rendez-vous était pour neuf heures et, devant le retard de Louise, des frissons d'impatience l'agitaient. Deux fois déjà, il avait consulté l'horloge de la gare, comme voulant s'assurer qu'elle ne mentait pas. Tout d'abord, entier à l'ivresse qui le portait vers Louise, il avait laissé couler les minutes, sans trop songer à leur marche rapide. Se promenant paisiblement au ras des grilles, il ruminait son bonheur, élaguant de sa pensée toute chose étrangère à son amour. Il riait en se rappelant que la veille, avec Louise, presque en présence de Lacroix, il avait exigé cette entrevue. Une gaîté égoïste germait en lui au souvenir du subterfuge que la jeune femme avait dû employer pour se rendre libre, sans donner l'éveil à son mari. — Une amie d'enfance, retrouvée par hasard, et malade, soudainement, devait l'envoyer chercher... — un banal mensonge d'adultère ! Cette fable, dans une ténacité comique, obsédait l'esprit de Fabien. Il trouvait drôle cette imposture et il ne pouvait arrêter le rire qui le chatouillait lorsqu'il songeait que, deux heures avant, il avait lui-même remis à un commissionnaire la fausse lettre de l'amie malade.

Maintenant, nerveux, assombri, redoutant d'être

reconnu par quelque passant, s'accrochant à l'espoir du plaisir entrevu, il suivait anxieusement du regard l'aiguille qui courait, implacable, sur le cadran de l'horloge. La fixité de sa pensée l'immobilisait. Il attendait et une sorte d'angoisse, de fureur jalouse, de dépit, s'emparait de lui. Il cherchait la raison du retard de Louise, craignant d'en deviner la cause. — Lacroix se serait-il douté de quelque chose ? Aurait-il voulu accompagner sa femme ? Le commissionnaire n'aurait-il pas fait quelque imprudence, ou bien encore sa maîtresse aurait-elle reculé devant la franchise brutale de ce nouvel abandon ? — Des bourdonnements emplissaient ses oreilles, comme si les réflexions intimes qu'il faisait eussent eu des voix multiples. Et dans chaque voiture qui s'approchait du trottoir, s'arrêtait ou fuyait, il plongeait un œil fiévreux et inquiet, flambant de toute l'ardeur du désir, comme si, dans l'appel intérieur qu'il lançait vers Louise, il eût puisé la force de la faire apparaître devant lui. L'air humide du soir qui imprégnait ses vêtements, mettant des fraîcheurs sur sa chair, l'attente, l'irritaient. Il donnait des limites à sa patience, et tout en voulant quitter la place qu'il occupait, il restait, pris par la peur et le regret de manquer l'arrivée de Louise. — Il aurait, cependant, bien souhaité de n'être plus là. Une gêne horrible pesait sur lui. Il lui semblait que la foule, que les cochers, rivés à

leurs sièges, que les sergents de ville, que tout, tout ce qui était devant lui, près de lui, jusqu'aux habitants des maisons voisines, devaient avoir remarqué sa présence, deviné les motifs qui l'avaient amené là et l'y retenaient ; il lui semblait qu'une immense raillerie montait autour de lui, l'enveloppait. Le rire moqueur qu'il dirigeait tout à l'heure contre Lacroix, se retournait soudain et se ruait sur lui, sortant de poitrines et de gorges inconnues. Et la passion, étranglée par la déception, rugissait et râlait en lui, éperdument. Et tandis que dans la fièvre du cauchemar qu'il subissait, éveillé, les heures de joie désirées disparaissaient dans un effondrement douloureux, tandis que, pour la première fois de sa vie, il suait toutes les souffrances égoïstes de l'amour, la gare, derrière lui, secouait ses éclats et ses lueurs de fournaise, s'agitait dans sa perpétuelle insomnie, et Paris, indifférent et superbe, là-bas, dans le brouillard des rues, ouvrait son sein tout grand, exhalant ses rumeurs, clamant son éternelle vie.

Tout à coup, tournant l'angle de la rue de la Pépinière et de la rue de Rome, une voiture, dans un galop précipité, arriva jusqu'à lui et s'arrêta. La glace s'abattit et une tête de femme, voilée, se pencha au dehors. Elle aperçut Fabien et d'un signe l'appela.

Le regard noyé dans le vague, il ne bougea pas. Le

rire fantôme, l'affreux rire des inconnus, qu'il avait cru entendre, grinçait encore à ses oreilles et sa pensée errait. Ce fut la voix d'un rustre qui flânait, qui le tira de cette torpeur.

— Bé ! on est donc aveugle qu'on ne voit pas la pauvre petite femme qui nous fait de l'œil là-bas!...

D'un bond, Fabien fut à la voiture.

— Au bois, dit-il au cocher. Et, ouvrant la portière, il entra dans le coupé.

Alors, tout son rêve, renaissant en lui, les brumes lourdes et épaisses qui tombaient sur son cerveau se fondirent et, dans une suffocation involontaire, dans un élan farouche de sensualité irraisonnée, il se pressa contre Louise et l'étreignit follement.

Et comme la jeune femme, un peu confuse et timide, s'excusait, détaillait les causes de son retard, il lui ferma la bouche avec la sienne, refusant de l'écouter, comme s'il eût craint de laisser s'établir, entre elle et lui, une chose qui leur fût étrangère. Et le mouvement de la voiture berçant tout son être, — son corps et sa pensée, — il s'abandonnait, alangui, et il se reposait dans l'apaisement d'amour, plein de douceurs, qui succédait à la fièvre aiguë de l'attente.

Le fiacre, à présent, roulait sur l'avenue des Champs-Élysées, au milieu d'un fourmillement continu de coupés, de victorias et de landaus. Parfois, dans l'ombre d'une voiture qui frôlait la leur, jaillis-

saient des éclats de voix, des fusées de gaîté, des claquements de lèvres, réunies dans un baiser. Ils avaient baissé les glaces des portières et des bouffées d'air tiède et humide fouettaient leurs fronts brûlants et rapprochés, et soulevaient leurs cheveux emmêlés. Heureux d'être seuls, délivrés de la contrainte qu'ils s'imposaient habituellement, ils se parlaient bas, répétant des phrases dites cent fois, murmurant le duo d'amour de la veille, trouvant un charme neuf et plus expressif aux mots qu'ils échangeaient, aux sourires qu'ils se donnaient ; car ils étaient libres, bien libres, car nulle importunité ne les menaçait.

Louise était ivre. Elle tenait donc enfin son grand homme ! Pelotonnée au fond de la voiture, perdue au milieu de la cohue des indifférents, des oisifs et des joyeux, dans cette nuit, sous ce ciel noir, chargé d'effluves printaniers, elle possédait son amant ! Il était à elle, rien qu'à elle, et dans le mystère de Paris, dans cette foule enfiévrée et houleuse, toute la solitude morale de la grand'ville descendait en elle, augmentant son désir passionné, renforçant sa plainte amoureuse. Cette femme, que dix années de prosaïsme bourgeois avaient comme énervée, goûtait délicieusement les sensations que chaque jour, maintenant, lui apportait. Elle avait dépouillé son enveloppe de provinciale, et oubliant sa faute, elle se li-

vrait, avec une ardeur de nonne échappée du cloître, à la nouveauté de son existence. Elle se trouvait dans la situation d'un individu qui n'aurait eu pour toute lecture, durant de longs jours, que la relation des faits divers d'un journal et qui jetterait tout à coup les yeux sur un volume de Musset ou de Gautier. Et, dans le chaos de sa pensée, elle ne s'appesantissait que rarement et légèrement sur l'abjection de la vie à laquelle elle s'était condamnée. L'adultère, parfois, se dressait devant elle, terrible et redoutable ; mais le voile d'amour qui l'aveuglait ne lui permettait pas de comprendre. L'adultère était venu à elle, implacable et logique, comme fatal ; elle lui avait tendu la main, dans une heure de crise ; elle s'était vendue à lui, et, maintenant, elle l'acceptait, l'appelait, le désirait, le mettant de moitié dans tous les moments qu'elle vivait. Fabien pouvait, certes, écarter de son esprit toute crainte jalouse. Louise lui appartenait bien tout entière. Elle aimait son crime, en lui, et comme toute femme prise par l'enthousiasme de sa faute, elle nourrissait en elle, pour l'amant, cette exaltation et ce dévoûment qui sont sans limites et qui engendrent l'hystérie.

Enlacés et jouissant d'eux-mêmes, comme en rêve, ils avaient traversé l'ombre gigantesque de l'Arc-de-Triomphe; ils avaient franchi les portes de l'octroi qui ferment l'avenue de l'Impératrice, et ils roulaient sur

le chemin du Lac. Ils étaient au Bois. Des branches nues, sur lesquelles germaient de jeunes bourgeons, secouaient, sur la chaussée, par intervalles, des gouttelettes de pluie, et, dans le grand silence qui les enveloppait, maintenant, ils percevaient très distinctement, le bruit mat de l'eau sur le sable, ainsi que le *flac-flac* des sabots du cheval sur la terre boueuse. Le fiacre marchait au pas. Sous la lueur louche et errante des lanternes, les herbes et les troncs d'arbres mouillés, avaient des scintillements de diamant et d'émeraude. Du fond des taillis, amaigris par l'hiver, des frôlements de bêtes nocturnes, des battements d'ailes, des hululements d'oiseaux de nuit, se mêlaient, et Louise, peureuse et saisie par la fraîcheur âcre qui montait du parc, se serrait nerveusement et fiévreusement contre Fabien. Une fois, le cocher se pencha et d'une voix lente et grasse, demanda si l'on s'arrêterait à la cascade. Puis il reprit sa pose automatique, arrangea, autour de ses jambes, la couverture de laine de son cheval, et, dans une insouciance de brute, il laissa flotter les rênes, tandis que de son fouet, il cinglait, en passant, quelque branche, riant et tendant le dos sous l'averse factice qu'il provoquait.

A mesure qu'on approchait de la cascade, la solitude diminuait. Des voitures se croisaient et, sur les côtés, des couples rasaient les fourrés, étroitement

unis. L'impudeur, le sans-gêne étaient ici maîtres absolus. Dans la nuit, des mots lascifs, des chocs de lèvres, des cris étouffés, des désirs de faune, s'élevaient; épanchements sincères, sinon honnêtes, et sensualités de prostituées, pour un moment, se confondaient, courant vers un même but, accordant leurs voix à un même diapason. Les arbres eux-mêmes semblaient gémir et frissonner sous les poussées de sève qui coulaient dans leurs veines et les cygnes du lac, réveillés, s'essayaient, dans l'ombre, à leurs premières caresses d'amour.

Louise et Fabien ne parlaient plus. Ils écoutaient les battements de leur cœur, qu'accompagnait le bruissement du bois, et ils souriaient à l'heure mystique et douce qui les réunissait. Sur l'ordre de Fabien, la voiture avait dépassé la cascade et franchi le rond-point qui domine le lac. Dans le coup de lumière que projettent les reverbères de l'avenue et les lustres du café, le fiacre avait fui, rapide. Arrivée à la limite du Bois, sur la bordure du champ de courses, la voiture fit halte et Fabien en descendit, suivi de Louise. Perdue, elle s'accrochait au bras du grand homme, le regardant, dans une interrogation muette, l'oreille aux aguets, et surprise par les roulements saccadés des trains qui glissaient sur la ligne de Versailles.

Fabien, alors, d'un geste large, indiquant la plaine vide et nue :

— T'en souviens-tu?... C'est là que, pour la première fois, nous avons vécu la même vie. C'est là, qu'un jour, j'ai compris que je t'aimerais. C'est Longchamps, ce noir que tu vois, là, devant toi. N'entends-tu pas encore le galop des chevaux, les éclats des clairons, les hurrahs d'affolement de toute cette armée que nous avons admirée ensemble?..

Louise eut une secousse. La voix de Fabien modulait des notes profondes. Oui, elle se souvenait. Et elle évoquait le premier réveil de sa chair et de son âme. Elle se souvenait. Et sous la force des sentiments qui l'agitaient, elle tremblait et se collait sur Fabien, comme pour réchauffer tout son être au contact de son corps, comme pour mieux s'imprégner de la douceur infinie que distillaient ses paroles.

Soudain, comme inspirés et exaltés par ce pèlerinage d'amour, ils se contemplèrent passionnément. Une même pensée, qu'ils comprirent, les envahit; et pris, furieusement, par un désir brutal, par la volonté d'être l'un à l'autre, sans retard et sans contrainte, ils remontèrent en voiture et revinrent sur Paris.

Lorsque Louise, sortant de chez Fabien, à la faveur du gaz éteint, ainsi qu'elle était entrée, se jeta, accompagnée par lui, dans une voiture, pour retourner à son hôtel, il était deux heures du matin.

Le lendemain, à son réveil, elle trouva Lacroix en

extase devant elle, tenant à la main une liasse de papiers, qu'il remua joyeusement dès qu'elle ouvrit les yeux :

— Devine un peu ce que c'est, cela, criait-il.

Et comme elle le regardait, étonnée :

— Ça, mignonne, ce sont les titres de propriété d'un joujou que je te donne.

Et il lui annonça qu'il venait d'acheter pour elle une villa, à Reuilly, sur la lisière de la forêt de Saint-Germain.

Louise demeurait muette et confuse. Cette bonté de son mari, se manifestant ainsi, soudainement, comme la récompense inique de sa trahison, l'épouvantait.

— Eh bien, tu ne dis rien, tu ne m'embrasses pas ; ça en vaut pourtant la peine, reprit Lacroix.

Et l'entourant de ses bras, avançant vers sa tête frêle ses grosses lèvres amoureuses, il se mit à rire en la couvrant de baisers.

XII

A Reuilly. — La villa, remise à neuf, resplendit au clair soleil de mai. Une atmosphère de joie l'enveloppe et, tout autour, dans les grands bois, courent de chaudes haleines et des senteurs parfumées de sève printanière. — Des sous-sols, montent des bruits de vaisselle remuée, des grincements de casseroles, sur la fonte des fourneaux ; par les fenêtres, larges ouvertes, entrent à pleines bouffées, de tièdes effluves venant de la terre. Sur les pelouses, des débris de pièces d'artifices, des pétards, le ventre crevé, jonchent l'herbe, mêlant leurs tons gris au vert tendre du gazon ; dans les arbres, des lampions, à demi brûlés, se balancent, tandis que des bandes de moineaux effarouchés piaulent alentour en voletant.

Sur le perron de la villa, Lacroix, tout gonflé de bonheur, ayant près de lui René Randon, Blanche et la vieille aveugle, discourait, en attendant Louise et Fabien qui vagabondaient dans les profondeurs du

parc. La veille on avait *pendu la crémaillère* et Lacroix avait voulu réunir à cette fête de famille tous ceux qu'il aimait. Les Randon devaient retourner à Paris dans l'après-midi, René ne pouvant, en l'absence de Fabien, que ses amis retenaient à Reuilly, laisser s'accumuler la correspondance du grand homme.

Dans cette douce matinée de printemps, ils goûtaient la félicité d'être ensemble, et, tout en songeant aux mois écoulés, il leur semblait, loin de Paris, qu'un charme nouveau s'ajoutait à leur intimité.

Quant à Fabien, une inquiétude l'avait pris à la pensée de vivre sous le toit de l'homme qu'il trompait. Nul scrupule, toutefois, n'était en lui. Pourvu qu'il restât le maître de Louise, peu lui importait qu'il la possédât là ou ailleurs. Il lui répugnait simplement de se soumettre aux obligations de l'existence à trois, d'entrer plus avant dans la connaissance des habitudes de son ami ; en un mot, de sentir plus intimement le partage, qu'il subissait, de la femme qu'il avait séduite. A Paris, le mystère et l'isolement apparents qui entouraient ses relations, quoique ne lui donnant point l'illusion de la possession unique, endormaient la fureur jalouse qu'il nourrissait. Mais ici, à Reuilly, les choses devaient être différentes. Il lui faudrait jouer un double rôle, continuer d'être l'amant de Louise et supporter de la voir au

bras d'un autre, s'incliner effectivement, devant le droit de cet autre. Il avait hésité, avant d'accepter d'être le commensal de Lacroix. Il s'était fait en lui une révolte d'homme; mais la lâcheté qui gît au fond de tout cœur d'amant, avait imposé silence à son orgueil ; dans un désir égoïste, il avait craint de se séparer de Louise et il l'avait non seulement suivie à Reuilly, mais il y était venu avec l'intention d'y demeurer tout le temps qu'elle y résiderait.

Fabien avait compris aussi que les attentions renouvelées, les délicatesses, la confiance affectueuse, l'inconscience de Lacroix, pouvaient être de quelque influence, contraire à son bonheur, sur l'esprit de la jeune femme. Dans une étude rapide de la situation, il s'était dit que, peut-être, Louise, touchée des bontés de son mari, prise d'un remords né de ces bontés, redouterait tout à coup de donner à sa faute une plus longue durée, comme la consécration de l'ingratitude, et il avait résolu de combattre par sa présence toute vélléité de rupture. Que dans une heure de doute ou d'épanchement honnête, Louise se rendît un compte exact de sa faute et des conséquences funestes qu'elle était susceptible de provoquer, c'en était fait de son amour. La jeune femme lui échapperait infailliblement, il la perdrait irrévocablement ; et c'est ce qu'il ne voulait pas. Fabien, avec l'esprit d'observation qu'il possédait, n'avait pas été

long à démêler les étrangetés et les inconséquences qui couvent dans un cerveau féminin. De même qu'il avait prévu l'ivresse de Louise, il redoutait, maintenant, de sa part, quelqu'un de ces revirements soudains qui sont particuliers à la femme. Sa passion était encore trop ardente pour qu'il prît son parti d'une séparation et qu'il cherchât ailleurs des éléments consolateurs. Il lui semblait que ses premières heures d'amour n'étaient pas encore écoulées et le charme vierge de l'abandon de Louise l'emplissait encore tout entier.

Tandis que Lacroix et les Randon s'unissaient dans une communauté, dans un échange de pensées, qui les attendrissaient, à la faveur de la liberté que son ami laissait à Louise, il avait entraîné, dès ce premier jour, la jeune femme au fond des fourrés, encore inconnus, de son nouveau domaine. Partout et toujours il voulait en jouir seul, et la sachant éloignée des autres, il la croyait plus à lui. Sous le coup de l'inquiétude qui le troublait, il appelait à lui toutes les séductions de sa parole, toute l'ardeur de sa passion, mettant dans son souffle comme une force magnétique, comme un principe de vertige. Perdus dans les taillis grêles, dépouillés par le récent hiver, craquant déjà sous des poussées de sève, il la dominait de sa haute stature, déversant sur elle toute la puissance de sa pensée. Il entrait en elle profondé-

ment, fatalement, liant son âme à son âme, soudant son corps à son corps.

Louise s'était éprise de sa villa. Et Fabien voyait, avec anxiété, un enthousiasme imprévu germer à côté de celui qu'il avait inspiré. Il ne pouvait, sans maussaderie, sans mauvaise grâce, sans une sorte de ridicule puérilité, exiger d'elle qu'elle n'aimât point cette jolie habitation, encadrée de verdures; il ne pouvait, sans laisser paraître ses plus secrets sentiments, sans se montrer méchant, égoïste et faussement jaloux, lui demander de revenir à Paris, de lui rendre la vie qu'il s'y était faite. Cependant, il souffrait, et la perspective de passer huit ou dix jours à Reuilly lui était odieuse.

Une fois, durant le cours de leur promenade, il essaya d'interroger Louise; il tenta de lui faire deviner l'agitation qui était en lui. La jeune femme parut ne comprendre qu'à demi et comme elle ne lui répondit que par un: — « Grand fou, va! » — il jugea que le moment n'était point venu, encore, de lui imposer son autorité d'amant, et qu'il n'obtiendrait rien d'elle en la contrariant. Plutôt que de lui déplaire, que de mettre un poids à son affection, il se tut et il reprit la vieille romance d'amour qu'il lui chantait depuis des mois, déjà.

Lorsqu'ils sortirent du bois et qu'ils parurent au bout de la pelouse, des exclamations de joie impatiente les accueillirent. Lacroix, convaincu que les joues

rosées de Louise ne s'étaient frottées qu'au grand air et ne devaient qu'à lui seul leur fraîcheur, se félicitait tout haut de l'acquisition de sa campagne. Blanche et René, qui avaient très faim, éprouvèrent comme un soulagement, et ce fut dans un élan de gaîté jeune et sincère, que tous, excepté Fabien, se dirigèrent vers la salle à manger où le déjeuner les attendait.

Les Randon partis, Fabien respira plus librement. Dans le court séjour qu'ils avaient fait à Reuilly, ils avaient apporté comme une gêne. Les grands yeux morts de l'aveugle le troublaient et la candeur de la jeune fille et l'honnêteté de René lui semblaient comme des juges prêts à interroger sa pensée et à le condamner. Seul, avec Louise et Lacroix, il se sentait maître, il avait ses coudées franches. Se rappelant les envolées de Vouzon, les longues courses dans les montagnes et dans la forêt, les tête-à-tête émus de naguère, il comptait sur la négligente confiance de Lacroix pour revivre ici les choses lointaines ; mais il dut bientôt renoncer à peu près à son espérance, car son ami ne le quittait pas. Lacroix, dépaysé, s'accrochait à lui et, bon gré malgré, il lui fallait le subir. L'affection du brave homme devenait pour lui une véritable obsession ; cet attachement irraisonné l'irritait. L'état d'agacement dans lequel il

se trouvait arrivait graduellement à sa période aiguë. Obligé, par ses fonctions de député, de se rendre à Paris chaque jour, il partait en hâte après le déjeuner et rentrait le soir, après la séance. Louise allait l'attendre à la gare de Reuilly et c'était un bonheur, pour lui, que cet instant de solitude amoureuse.

Une semaine, déjà, s'était écoulée depuis qu'il était l'hôte de Lacroix et, en dépit du désir audacieux qui était en lui, il n'avait point inquiété la jeune femme. Retiré dans sa chambre, située au même étage que celle de Louise, il épiait, la nuit, les moindres bruits de la maison. Une porte heurtée le faisait tressaillir, il lui semblait entendre les pas de Lacroix, s'approchant, il lui semblait voir sa main lourde s'abattre sur la clef de la porte de Louise ; et, alors, des dégoûts, des colères le secouaient.

Un soir, un murmure de voix s'éleva dans la chambre de sa maîtresse. L'oreille au guet, il saisissait, au vol, le plus léger son. Il y eut d'abord un remuement de sièges, comme un roulement de fauteuil traîné ; une conversation régulière parut s'établir ; puis, un cliquetis de cristal chanta, rapide ; puis, un gros rire ; puis, un chuchotement indistinct ; puis, des mots, des claquements de lèvres, se mêlèrent ; puis, rien ; le silence, le grand silence de la nuit.....

Le lendemain, Fabien n'alla point à la Chambre. Surexcité, résolu à provoquer une explication entre

lui et sa maîtresse, il souhaitait un moment favorable, lorsque Lacroix lui annonça qu'une affaire l'appelait à Paris. Le hasard le servait. Il accompagna son ami à la gare et lorsqu'il vit la machine emporter le train, dans un nuage de vapeur, il fut pris d'une joie atroce. Il revint à la villa, décidé à faire acte d'autorité. Il rejoignit Louise et, brutalement, cyniquement, il lui jeta à la face une interrogation jalouse, au sujet de la nuit précédente. Elle avait reçu quelqu'un, dans sa chambre. Qui était-ce ? Lacroix, oui. Pourquoi était-il allé à elle ?

La jeune femme, surprise, le regarda et rougit. Mais Fabien ne prit pas garde à l'étonnement instinctif de Louise. Ses nerfs détraqués l'excitaient et faisaient éclater soudainement et violemment sa passion tourmentée. Nulle pudeur n'était plus en lui et il se souciait peu de ménager celle de sa maîtresse.

— C'est ton mari, n'est-ce pas, qui était chez toi hier? gronda-t-il d'une voix rauque.

Dans un hochement de tête, Louise dit oui.

— Et il est resté ?

Comme Louise demeurait muette, presque anxieuse, devant cet homme à l'attitude grave et imposante, qui parlait ainsi qu'un fou :

— Dis-le donc, répéta-t-il, qu'il est resté !

Tout à coup, elle eut un geste d'ennui et de fatigue; et, dans un affaissement d'elle-même, car elle

comprenait, à présent, quels sentiments animaient Fabien et quel était son dessein :

— Eh bien, après ? fit-elle, lentement et bas. — N'est-il pas mon mari ?

Son mari ! — Ce mot cingla Fabien en plein visage, ainsi qu'un coup de fouet. Son mari ! C'est-à-dire son maître ; celui sur les baisers duquel veille la loi ; celui qui peut dire : « Je veux », ou « je ne veux pas », selon son caprice ; celui qui peut tuer ou pardonner, à son gré, dans une heure suprême... Son mari ! Tout son être frémit à ce mot et, superbe, il se dressa, et dans un élan d'amour et d'angoisse, toute sa colère se fondit.

— Mais moi ! moi ! que suis-je donc?... cria-t-il.

Cette douleur d'homme empoigna Louise et l'attendrit. Elle devina le martyre qu'avait dû endurer Fabien, fouillant, dans la nuit, le mystère de son alcôve conjugale ; elle eut pitié de lui et l'entourant de ses bras, le caressant, pressant dans ses petites mains son front et ses joues :

— Oh ! grand fou, grand fou !.. Toi, tu es mon rêve et ma vie, et tout, tout... et je t'aime... murmura-t-elle.

Et c'est vrai, qu'elle l'aimait, la malheureuse ; un instant avant, en voyant Fabien entrer dans sa chambre, bouleversé, en l'entendant exprimer des idées qu'elle ne lui connaissait pas, elle avait cru sentir le

sol s'effondrer soudain ; elle avait aperçu, vaguement, comme les débris de son bonheur joncher la terre et tomber avec fracas sur elle ; la sensation d'un ensevelissement l'avait envahie et, maintenant, elle se faisait douce et séduisante pour être mieux sûre que ce n'avait été là qu'un cauchemar fugitif. — Elle l'aimait, oui, et toute la force de son amour, elle la mettait, à présent, à conjurer la pensée mauvaise, imprudente et menaçante qui s'était emparée de Fabien. — Allait-il donc la faire souffrir ? ne savait-il pas qu'elle n'était pas libre ? Il fallait qu'il fût raisonnable. Il devait très bien concevoir qu'elle ne pouvait pas fermer sa porte à son mari. — Et elle lui répétait, ardemment, la face tout près de la sienne, dans un enlacement de passion insinuante, dans un cynisme inconscient :

— D'ailleurs, qu'est-ce que cela peut te faire, puisque c'est toi que j'aime ?

Et lui, calmé, oubliant la brûlure d'orgueil et de colère qui l'avait fait crier ; sous cette averse de mots tendres, — lui, qui avait ignoré les ivresses de la vingtième année, étant chaste au temps des amours, — dans une griserie tardive, il goûtait délicieusement cette joie de posséder une femme et de lui livrer, sans contrainte, toute la jeunesse reconquise de ses instincts réveillés.

XIII

Dans les jours suivants, ils se virent à la dérobée, perdant toute prudence, poussés par le besoin d'être ensemble. Mais, en dépit des caresses de Louise, malgré l'obéissance passive de la jeune femme, en dehors de la satisfaction offerte à son désir jaloux, Fabien, un instant apaisé, se sentait dominer par sa pensée inquiète. Le séjour de Reuilly lui devint bientôt insupportable et il insista auprès de Louise pour retourner à Paris. La jeune femme, faisant abstraction de sa volonté, s'inclina, sans manifester le moindre ennui, et quoique Reuilly lui plût beaucoup, devant le souhait autoritaire de son amant.

Ils rentrèrent tous à Paris. Par sa soumission, elle espérait détruire, dans l'esprit de Fabien, le trouble qu'une cohabitation de quelques semaines y avait jeté. Le grand homme lui-même croyait qu'il pourrait reprendre à Paris l'existence douce qu'il y avait laissée. Ils se trompaient tous deux. Fabien était aussi passionné, aussi aimant qu'avant leur départ pour la

campagne ; mais Louise l'observait et, avec anxiété, elle suivait les progrès du changement qui s'opérait en lui, elle pouvait se convaincre que sa fureur jalouse n'était pas étouffée et que son affection ne faisait que l'augmenter.

Le grand homme, en effet, n'était plus le même. Il aimait, ainsi qu'hier, mais il y avait de la rage, une sorte de rage contenue, dans son amour. Des mots venaient sur ses lèvres qu'il ne prononçait pas. De muettes interrogations, des audaces d'inquisiteur, couraient dans son regard. Et maintenant, repoussant toute délicatesse, au lieu de rester ignorant de la vie conjugale de Louise, il entrait, de plain-pied et avec hardiesse, dans son intimité d'épouse. Il la questionnait, voulant tout savoir. Et lorsque la pauvre femme hésitait dans ses réponses, il se faisait brutal, grondant qu'il s'éloignerait d'elle, ne pouvant supporter davantage cet adultère hypocrite, ce partage ignominieux et sale. Alors, Louise, éperdue, se confessait à lui, soufflant dans son oreille des aveux impudiques. Et s'il apprenait ainsi que Lacroix, la veille, avait usé de ses droits d'époux, il exprimait, sans chercher à les cacher, des répugnances qui la désespéraient. Il évitait de poser sa bouche sur ses joues et il allait enfouir ses baisers sur la nuque, dans les cheveux de sa maîtresse, là où sa jalousie lui disait qu'elle n'en avait pas reçus.

D'autres fois, il s'emparait d'elle avec violence et, dans un raffinement d'égoïsme, il surmenait son organisation, l'abreuvant de jouissances, la lassant, afin que, dans la fatigue de son être, elle puisât la force de fuir son mari.

Fabien souffrait vraiment. Et dans l'aiguillonnement de la passion, il abandonnait toute réserve. Le cynisme coulait de sa lèvre, en même temps que les baisers ; il écorchait et caressait tout ensemble. Son cœur, à présent, ne participait que dans une faible mesure à son amour. Sa chair en révolte, seule, criait. Non content d'arracher à la jeune femme l'aveu des visites de son mari, il exigeait qu'elle lui dévoilât le secret de leurs relations. Avait-elle pour Lacroix les mêmes tendresses que pour lui ?

— Et lui, que lui faisait-il, que lui disait-il ?

Elle répondait du mieux qu'elle pouvait à ces incohérences. Un jour, pourtant, comme il la pressait avec trop de tyrannie, comme son geste, sa parole se faisaient plus indécents, elle se révolta. Cette vie était atroce, à la fin. Il l'avait prise, mariée, sachant qu'elle ne pouvait pas n'être qu'à lui. C'était peu généreux de la tourmenter ainsi. Il lui parlait ainsi qu'à une fille.

Comme elle pleurait, il eut un remords. Il s'accroupit devant elle et la consola, murmurant qu'il l'aimait trop, que son amour le rendait injuste et cruel.

Ah ! si elle n'avait été qu'à lui, de quel dévoûment, de quelle profonde affection ne l'eût-il pas entourée. Mais l'image de l'autre se dressait sans cesse devant lui, provoquant sa colère, et il devenait méchant, et il ne savait plus ce qu'il disait, et il était fou, fou, et cette démence de son être était plus forte que tout.

Et il roulait sa tête massive et brune sur le sein de Louise, et autant sa voix, d'abord, était mauvaise, autant, maintenant, elle était douce ; elle tombait, en chantant, de sa lèvre, glissant sur la gorge haletante de la jeune femme, dans une caresse de velours.

Tout à coup, il se dressa, surpris, comme mû par une crainte secrète. Dans un sanglot et dans une étreinte, Louise disait :

— Si nous partions ! exprimant ainsi logiquement et fatalement cette pensée, qui est comme l'épilogue de tout roman adultère, le refuge de toute femme aux abois, placée entre la nécessité de subir une existence qu'elle hait, et la peur de perdre l'amant qu'elle s'est donné.

— Si nous partions, disait-elle, nous serions heureux... Je ne serais qu'à toi...— Et plus bas, insistant, anxieuse : — Dis, veux-tu ?

Devant cette brusque résolution, cette proposition franche, dépourvue de toute timidité et de toute équivoque, Fabien eut une secousse. Il fit violence à son

agitation. Partir! que deviendraient alors sa situation de grand homme, sa gloire et son espérance ambitieuse?—Son esprit examina rapidement quel désastre pour lui amènerait une fuite, et son intérêt, sautant à la gorge de son amour, l'étrangla momentanément. Dans un raisonnement d'homme grave, il démontra à Louise l'impossibilité de son projet et il dit, non, résolument et nettement.

La jeune femme baissa le front, étouffant un soupir. Elle s'habituait, insensiblement, à la volonté de son amant. Davantage, chaque jour, elle courbait la tête sous le joug de l'adultère, acceptant toute conséquence de sa chute, naturellement et docilement, ainsi qu'une chose voulue et née de son amour même.

Cependant, à son tour, elle commençait à souffrir. Elle n'oubliait pas les étranges exigences de Fabien ; elle avait présente, à ses yeux, l'exaltation de ses gestes, elle entendait sans cesse sa voix rude lui jeter des mots qu'elle ne comprenait pas, de ces mots d'alcôve publique, qui sont l'argot du vice, et que les honnêtes femmes, — même tombées, — ne traduisent jamais. Elle redoutait le renouvellement des scènes pénibles qui avaient succédé aux jours sereins des mois écoulés, et, dans un affolement, dans une désespérance de passionnée, elle décida, en se soumettant encore, d'en empêcher le retour. Fabien voulait qu'elle n'appar-

tînt qu'à lui seul. Eh bien, elle ne serait qu'à lui. La vie qui lui était faite, d'ailleurs, ne pouvait se prolonger. Les contraintes, les réticences de son amant lui faisaient mal. Elle songeait qu'elle le perdait en se partageant, et elle aussi, elle le voulait. Les baisers hésitants et forcés qu'il lui donnait ne la satisfaisaient pas. Ainsi qu'autrefois, elle le désirait ardemment, libre de toute arrière-pensée, s'offrant à elle sans réserves, ainsi qu'elle s'offrait à lui ; elle voulait mordre à pleine bouche, encore, dans ses lèvres, et sentir, sous sa dent amoureuse, frémir et se tordre cette chair qui se refroidissait et s'immobilisait. Maintenant, lorsque Fabien la venait voir, il n'avait plus de ces enfantillages, de ces fantaisies, qui sont comme le lien des affections cachées. Avant de la quitter, il ne rôdait plus au travers de sa chambre, touchant chaque objet, aspirant, les narines ouvertes et palpitantes, l'odeur, — son odeur, à elle, — dont toute chose était imprégnée. Et pourtant, les bibelots aimés étaient toujours à la même place, attendant les mêmes regards heureux ; cette chambre contenait bien toujours la même atmosphère ; son parfum de femme élégante et d'amante flottait ainsi que jadis sur la soie des tentures, dans les coins sombres, et partout... allons, allons, elle ne serait qu'à lui, c'était décidé ; et elle le ressaisirait définitivement et pour toujours.

Un soir, comme Lacroix, après avoir passé des heures, auprès d'elle, dans sa chambre, ne manifestait nulle envie de se retirer, elle comprit que le dénouement de la crise qui l'enfiévrait, approchait, imminent.

Expansif et bon, le brave homme, ainsi qu'à l'ordinaire, exposait à Louise tous les projets qu'il formait pour son bonheur. Il était assez tard et la jeune femme, impatiente et nerveuse, ne répondait que par monosyllabes aux discours de son mari, laissant, à dessein, mourir la conversation s'accrochant à l'espoir d'une séparation amicale.

Un silence s'était établi entre les deux époux et Louise se voyait, avec effroi, mise en demeure de provoquer une explication pour recouvrer sa liberté, — cette liberté tant rêvée et si pleine, pour elle, de riants présages, de promesses d'amour.

Lacroix, soudain, dans un regard vague et ensommeillé, dressa la tête :

— Eh bien, petite, fit-il, tu ne te couches pas ?

La question était nette ; elle disait tout et Louise pâlit.

— Vous... tu restes ?... interrogea-t-elle, hésitant sur les mots, parlant comme en songe.

Surpris, affectueux et ému, se méprenant sur la signification de la phrase, Lacroix balbutiait, cherchant une réponse. Elle ne lui permit pas d'ouvrir la bouche.

— C'est que, reprit-elle, je voudrais être seule. Je suis malade et tu m'obligerais en n'étant pas exigeant.

Exigeant ! lui, le bon Lacroix ! Il eut un élan et, dans une naïveté d'amoureux, il se récria. Est-ce que vraiment il l'avait été quelquefois ? Pourquoi n'avait-elle point osé le lui dire ? Elle savait bien que sa joie était de lui obéir. Et se levant :

— Je m'en vais, mignonne, je m'en vais ; repose-toi, ce sera pour une autre fois.

Mais elle, comme irritée par cette douceur timide, par cette passivité :

— Non. Je suis malade, je te le répète. Je ressens, j'ignore quel trouble... Je ne puis te dire... — Et, hachant ses paroles : — Je voudrais, dorénavant, être libre... — Elle se reprit : — Pour quelque temps, au moins. Dis, promets-moi de ne pas te fâcher... ensuite... peut-être... je t'appellerai...

La face congestionnée, Lacroix l'écoutait ; un écroulement épouvantable se faisait en lui. Ce n'était pas une nuit que sa femme lui refusait ; c'était toutes... c'est-à-dire elle-même !...

— Ah ! Louise, gémit-il, tu ne m'aimes donc plus ?

Et le bras tendu, la main crispée sur le bord de la cheminée, il flageolait, comme envahi par une ivresse soudaine ; et alors, des mots tendres affluèrent à ses lèvres ; tout son amour croulait aux pieds de cette femme qu'il chérissait, et, dans des

supplications, dans une adoration infinie, il lui demandait de ne pas le chasser, de lui rendre son cœur. Que lui avait-il donc fait, pour tant de douleur?

Cette scène était navrante. Louise ne put la soutenir davantage. Elle avait cru à une explosion de colère et d'orgueil déçu, et elle se trouvait en face d'une bonté ineffable, sans limites, à l'épreuve de toute ingratitude, de toute injure. Son odieux courage lui fit peur. Ne pouvant ni amoindrir, ni affirmer sa résolution, une grande détresse s'empara d'elle et des larmes inondèrent son visage. Elle suffoquait.

Troublé, profondément bouleversé, Lacroix, devant cette lamentable attitude de sa femme, pensa qu'elle était véritablement malade. Il se reprocha même d'avoir opposé un semblant de doute à la prière qu'elle lui adressait, et, caressant, il se pencha vers elle : — Voyons, petite, calme-toi. — Et il lui souffla dans l'oreille, bien bas, comme si les sons écorchaient sa gorge en s'enfuyant : — Je ferai ce que tu voudras, pourvu que tu m'aimes toujours.

Et, l'ayant embrassée, il la laissa seule.

Le lendemain, Louise, calmée et entraînée par l'attente de l'amant, annonçait à Fabien, dès son arrivée, qu'elle était libre désormais, et toute à lui, à jamais.

XIV

La petite salle des Variétés était bondée de spectateurs. À l'orchestre, des hommes en habit noir allaient et venaient, causant et échangeant des poignés de main. D'aucuns, tournant le dos à la scène, les reins légèrement repliés en arrière, le cou tendu, la lorgnette à l'œil, inspectaient les loges, dans l'encadrement desquelles se montraient les femmes du Paris élégant. Le rideau, baissé, se gonflait, par moments, sous la poussée de l'air s'échappant des coulisses et, sur les planches, un bruit de pas résonnait, amorti, semblable au trottinement d'une troupe de rats. Dans les couloirs, la cohue des flâneurs et des arrivants se heurtait, se bousculait et c'étaient un froufrou de soie, un frôlement d'étoffe, un grincement de serrures, un battement de portes assourdissants. Dans des coins, des journalistes prenaient des notes, tandis que, dans une démarche lassée et indifférente, des jeunes gens visitaient les loges,

s'arrêtant, se haussant et regardant par la vitre ovale quels en étaient les occupants.

On donnait ce soir-là, aux Variétés, la première représentation de la *Bohémienne,* — cette grivoiserie musicale de Paul Lorback, le maître à la mode de l'époque. En attendant que la salle *se fît,* on avait joué une piécette de peu d'importance.

Maintenant l'entr'acte touchait à sa fin et le public impatient guettait le signal du régisseur.

Dans une loge de face, Lacroix, Louise et Fabien bavardaient. Depuis qu'elle était à Paris, la jeune femme ne s'était que peu prodiguée en public et d'ordinaire, lorsqu'elle allait au théâtre, Lacroix louait une baignoire. Cette beauté nouvelle s'offrant ainsi, tout à coup, à la curiosité mondaine de la foule, fit sensation. On s'interrogeait, on murmurait des noms, et la présence de Fabien irritait encore la surprise.

Soudain, le chef d'orchestre leva son bâton et les musiciens attaquèrent l'ouverture. Chacun regagna sa place, et, à la rumeur des voix, succéda le silence.

Louise, à présent, s'amusait franchement. Cette *Bohémienne* qui, bonne fille, s'ébattait sur la scène, en des cascades étourdissantes, l'intéressait. Et Fabien, devant les grosses farces de cette épopée carnavalesque, mêlait son rire à celui de la salle. Quant

à Lacroix, assombri par le souvenir de l'explication récente qu'il avait eue avec sa femme, il assistait muet, presque, au développement de la pièce. Croyant sincèrement à quelque bizarrerie maladive de Louise, il lui procurait distraction sur distraction et il l'avait amenée là, dans l'espoir de la guérir et de la reprendre.

Des applaudissements frénétiques, des rappels, des cris, des mots caressants et flatteurs, montaient dans la salle, des bouquets coupaient l'air et s'en allaient rouler près de la rampe. Le premier acte venait de finir et la foule, charmée par les mélodies de Lorback, enlevée par le rythme canaille de ses flonflons, faisait une ovation aux artistes. Par deux ou trois fois, le rideau descendit, puis les fauteuils se vidèrent, les loges s'ouvrirent, le même bruissement de conversation et de cohue qui avait empli l'entr'acte précédent, se reproduisit.

Tout à coup Fabien, qui se trouvait auprès de Louise, tressaillit. Dans une loge voisine de la leur, escortée d'une demi-douzaine de fidèles, la baronne de Morènes venait d'apparaître. Lentement, elle s'installa, déploya un éventail qu'elle agita machinalement et, s'emparant d'une jumelle microscopique, elle se mit à *reconnaître* la salle. Dans le mouvement circulaire qu'elle imprimait à l'instrument, elle fit une pause. Elle venait d'apercevoir Fabien aux côtés de

Mme Lacroix. Le grand homme l'observait, et comme elle déposait devant elle sa lorgnette, il lui envoya un salut discret et aimable.

De nouveau, la toile s'était levée et le second acte s'annonçait, égrillard. La *Bohémienne,* maintenant, qui avait su captiver le cœur et la bourse d'unprince, trompait ledit prince avec ses généraux, ses chambellans et ses pages. La méchanceté du public, mise en éveil, soulignait d'approbations chaque couplet scabreux, et des rires malicieux, des allusions perfides, des railleries et des confidences sales, couraient sur les bouches des hommes.

Lorsque le rideau retomba, Fabien quitta sa place et sortit après avoir dit à Louise qu'il allait saluer Mme de Morènes. Elle le vit, prévenant et empressé, s'asseoir auprès de la baronne et, pour la première fois, son âme eut une angoisse. Fabien lui avait bien parlé jadis de Mme de Morènes mais elle était loin de supposer qu'il fût aussi familier avec elle. Elle n'eut pas la pensée que son amant pouvait la trahir ; mais cette femme qui se dressait ainsi, subitement, entre elle et lui, l'inquiéta. Il lui sembla qu'elle lui volait une parcelle de sa joie, et c'était trop. Dans les regards qu'Alice jetait sur elle, à la dérobée, en causant avec Fabien, elle devina qu'ils s'entretenaient d'elle, et le froid de l'inconnu jaloux descendit en son être et la glaça.

Quand Fabien la rejoignit, son beau rire de femme heureuse avait disparu et elle écouta la fin de la *Bohémienne* qui, aimée d'un page, s'envolait avec lui, au désespoir du prince, son époux, dans un mutisme absolu. Cependant, comme elle redoutait de contrarier son grand homme, elle s'efforça de lui cacher son anxiété. Elle feignit même d'ignorer son intimité avec la baronne et comme Fabien lui disait, en sortant du théâtre, qu'Alice l'avait trouvée fort belle.

— Elle aussi, est très belle, répondit-elle, et ce fut tout.

XV

Une atmosphère d'orage enveloppait Louise. A la jalousie tyrannique de Fabien venait s'ajouter, maintenant, un trouble personnel. En dépit de l'indifférence apparente du grand homme à l'endroit de Mme de Morènes, elle ne pouvait s'empêcher de songer à cette femme, ainsi qu'à une rivale. Dans un orgueil d'amante, dans une habileté raisonnée, elle évitait de se la rappeler devant Fabien ; mais, si elle réussissait à le laisser ignorant de sa pensée, elle ne parvenait pas à tuer la souffrance qu'elle éprouvait depuis la soirée des Variétés. Un danger était là, qu'elle voulait conjurer et elle n'osait l'affronter bravement et résolument, de peur de provoquer dans le cœur de son amant des sentiments qui n'existaient peut-être pas.

Un mot imprudent pouvait tout précipiter, briser son amour, comme son repos conjugal et, cependant,

elle sentait germer en elle cette fièvre de jalousie qui l'avait tant surprise alors que Fabien, seul, en avait été atteint. A présent, elle comprenait et excusait les exigences, les emportements de son amant et elle s'applaudissait de s'être soumise à sa volonté égoïste. Étant à lui tout entière, il lui semblait qu'elle ne dût pas le perdre.

Tandis qu'elle s'enfonçait ainsi plus profondément dans son rêve d'amour, tandis qu'elle était à la recherche de moyens, pour combattre l'inquiétude qui la prenait et écarter tout obstacle à son bonheur, elle ne soupçonnait pas qu'à ses côtés, que chez elle, un péril plus réel, terrible, celui-là, la menaçait.

La Boiteuse, cette servante de Lacroix, avec ses yeux fureteurs de vieille, n'avait pas été sans remarquer les fréquentes visites de Fabien à l'hôtel de son maître. Elle n'avait aucune des raisons de Lacroix pour ne pas voir et, dans une méfiance instinctive, elle avait observé. Sincèrement dévouée à son maître, qu'elle avait connu adolescent, elle avait aimé sa femme pour l'amour de lui. Elle gardait, toutefois, rancune,—une rancune sourde et obstinée,—à Louise, d'avoir été la cause de son exil, et, dans un égoïsme de pauvresse recueillie et troublée dans son existence, elle n'eût pas été fâchée que ce Paris qui avait séduit sa maîtresse, lui jouât quelque mauvais tour. Les relations de Mme Lacroix et de Fabien avaient

éveillé sa curiosité et sa défiance. Elle avait flairé une intrigue et, malgré le respect que lui imposaient les convenances, malgré qu'elle se répétât que la conduite de sa maîtresse ne la regardait pas, elle épia et elle ne fut pas longue à se convaincre de l'infortune de Lacroix.

Une poussée de colère, d'indignation et de douleur, la jeta tout d'abord vers l'époux outragé, avec la résolution de lui tout apprendre. Puis, elle réfléchit aux conséquences multiples de l'acte qu'elle allait commettre; elle chérissait son « Monsieur Charles » et, redoutant une crise fatale, elle se tut.

Elle se tut et, même, dans son affection sans limites pour Lacroix, craignant sans cesse pour lui l'atroce souffrance, la mort, peut-être, qui résulterait d'une surprise, à l'insu des amants, à l'insu de tous, alors qu'ils étaient ensemble, elle veillait, prête à opposer son dévoûment à un danger imprévu. Étant là, elle était sûre que Lacroix ne parviendrait pas à la découverte de l'adultère, dût-elle donner l'alarme aux coupables, dût-elle inventer un prétexte pour éloigner son maître.

Louise et Fabien vivaient inconscients du péril qui frappait à la porte de leur chambre. L'affection de la Boiteuse pour Lacroix pouvait ainsi leur assurer de longs jours de bonheur ; mais cette affection aussi, à certaines heures, se trouvait aux prises avec cette

ennemie, — ce juge farouche, — la conscience ; et la vieille, écœurée, pouvait très bien, un jour, n'obéir plus qu'à sa conscience. Et c'en était fait alors de leur quiétude, peut-être de leur vie.

XVI

Sur les bancs, sur les chaises des Champs-Élysées, serrés les uns contre les autres, des hommes et des femmes, dans des attitudes négligées ou provocantes, humaient l'air frais du soir. Le roulement des voitures mettait comme un bercement à leur repos. Sur l'asphalte, des filles allaient et venaient, hardies, plantant leurs têtes sous le nez des promeneurs, qui, le cigare aux dents, passaient, indifférents, — ou fureteurs cyniques, inspectaient, dans une lueur, la fille qui s'offrait et dont la face, sous la clarté brusque et rapide du cigare, prenait des tons rougeâtres de brasier. — Devant les cafés, des couples lassés et altérés s'attablaient ou bien quêtaient une place ; près des pelouses, sous l'allée sombre des marronniers, des jeunes gens, attroupés autour d'une bascule, en forme de fauteuil surmonté d'un dôme en bois peint, et orné de rideaux de calicot à franges de papier doré, riaient, en se faisant peser. — Plus au fond, des jeux de chevaux de bois, dans une nudité

primitive, montraient leurs carcasses de fer et leurs longues tiges à crochets, auxquelles étaient appendues des lanternes vénitiennes multicolores. Un homme, en manches de chemise, courbé sur la manivelle, faisait tourner des filles et des oisifs, — qui, tenant un poinçon de la main droite, tentaient d'enfiler des anneaux, — avec des allusions polissonnes, — que leur présentait un pauvre diable juché sur une estrade. — Encadrés, enfin, par les grands arbres du jardin, les cafés-concerts flamboyaient, envoyant au ciel la lumière crue de leurs rampes et les lueurs affaiblies de leurs globes, en verre dépoli. Des bruits d'orchestre, des flonflons de fête foraine, s'élevaient dans l'air calme de la soirée, et parfois, un coup de gosier retentissait, — quelque note suprême d'artiste incompris, — suivi de frénétiques et prolongés applaudissements.

Louise et Lacroix, seuls tous deux, devisaient. Par les fenêtres ouvertes de leur demeure, la rumeur de Paris s'engouffrait et la jeune femme, dans un alanguissement infini, écoutait la respiration haletante de la grand'ville. Le bruissement de la foule, les accords lointains des concerts, l'éclat des voix des chanteurs, arrivaient à ses oreilles, en échos confus, et la pénétraient d'un charme troublant. On était aux premiers jours de l'été et Paris lui apparaissait sous un nouvel aspect. Le mystère de sa nuit l'attirait. Elle ne sor-

tait, le soir, que rarement, et elle sentait qu'un autre inconnu était là devant elle qu'elle n'avait point encore interrogé. Depuis qu'elle avait cessé toutes relations intimes avec son mari, elle évitait d'avoir recours à lui dans la satisfaction de ses caprices ; cependant, cette nuit tiède, ce grondement de la cité, s'imposaient avec une telle force à ses sens, et l'ennui l'emplissait tant, qu'elle ne put résister au désir de sortir et qu'elle pria Lacroix de l'accompagner.

Surpris, ému, le brave homme, ayant au bras sa femme, s'engagea sur le trottoir qui conduit du Rond-Point à la place de la Concorde. Louise, heureuse, dans la réalisation de sa fantaisie, souriait et causait familièrement. Légère et cambrée, elle s'appuyait sur son mari ; et lui, songeant que peut-être elle revenait, retrouvant dans ce rapprochement imprévu comme un fond des jouissances et de la quiétude des anciennes années, il se faisait bon, pour lui plaire.

Le mouvement, la démarche louche des hommes, le nombre prodigieux des femmes qui parcouraient le trottoir, intriguaient Louise. Autour d'elle grouillaient des audaces et des cynismes qu'elle ne comprenait pas ; et alors, se sentant seule, pleine de son ignorance, elle se pressait davantage contre Lacroix, dont le cœur avait comme des poussées de renouveau et de tendresses discrètes.

En remontant l'avenue, Louise proposa à son mari

de s'asseoir. Machinalement, ils s'installèrent non loin d'une femme, qui, recueillie et comme rêvant, les yeux perdus dans le vague, semblait goûter le paisible plaisir du délassement. Tout à coup un homme vint qui s'arrêta devant cette femme, la regarda et prit place auprès d'elle. Une conversation s'engagea correcte, en apparence, que Louise et Lacroix ne pouvaient entendre.

Soudain, enrouée, brutale, la voix de la femme s'éleva :

— Ah ! non, mon petit... Je vaux mieux que ça, tu sais.

Et comme l'homme, souriant, insistait, chiffrant des sommes, ainsi que pour un marché, la femme eut un tortillement de reins obscène, et se levant :

— Ah, non, ah, non... Ça n'est pas au rabais chez moi, mon cher... Ça viendra peut-être, mais ça n'y est pas.

Et tandis qu'elle s'éloignait, l'homme tira une cigarette de sa poche et l'alluma :

— Grue, va ! murmura-t-il, en lançant au ciel une bouffée de fumée ; et croisant ses jambes, il s'étala sur sa chaise dans une pose d'insouciant.

Lacroix et Louise quittèrent leurs sièges. Ils avaient compris la hideuse scène et craignant d'autres rencontres semblables, ils reprenaient le chemin de leur demeure.

Cependant, une curiosité était en Louise qu'elle eût voulu satisfaire. Elle devinait le trafic honteux qui se faisait dans l'ombre de l'avenue ; toutes les femmes qui la frôlaient lui paraissaient être pareilles, et inquiète, confuse, elle se demandait, à présent, ce qu'elle était venue faire, dans cette débauche. Pourtant, une impatience, née du mystère, l'envahissait, et le désir de savoir grandissait en elle ; mais elle n'osait pas questionner son mari.

Lacroix vint à son aide, sans s'en douter :

— Pouah ! fit-il, c'est écœurant ! As-tu entendu, là-bas, les belles choses qu'on débitait, hein, petite ?

Louise, timidement, le regarda :

— Alors cette femme...

— Cette femme... tiens, vois, répondit-il, vois, sur ces chaises, sur ces bancs, sous ces arbres, dans cette nuit, il y en a des centaines comme elle. — C'est écœurant ; c'est sale, sale, sale...

Cette misère et cette laideur, morales et physiques, s'exhibant ainsi brusquement devant lui, se cognant pour ainsi dire à son honnêteté, exaspéraient Lacroix. Ses instincts se révoltaient et le culte des choses saintes, qui était en lui, se dressait comme profané.

— Non, reprit-il, je ne puis admettre qu'on laisse ainsi s'établir dans Paris un marché de chair humaine, une école publique de luxure. Je n'ignorais pas, certes, que la capitale a ses vices ; mais il ne m'avait

jamais été donné de les voir d'aussi près. Je ne suis pas un naïf. Je suis simplement un dégoûté. Et ce qui me froisse, ce n'est pas seulement l'audace du vice, le sans-gêne, le calme, l'indifférence, avec lesquels les hommes le contemplent ou l'achètent, c'est la facilité, l'inconscience avec lesquelles les femmes l'acceptent et en vivent. De l'homme, né brutal et sensuel, rien ne me surprend ; — mais songer qu'une femme bat monnaie sur son corps !... C'est ignoble... — Je ne suis point un philosophe, moi ; je suis un brave homme, un bon bourgeois, comme on dit ; ce qui ne m'empêche nullement de penser, à certaines heures, et cet avilissement de la femme me fait mal. Je ne comprends pas qu'une femme soit à plusieurs... Je ne comprends pas la prostitution qui chante, qui rit... Elle n'est plus femme, celle qui n'a point le souci de son sexe... Elle n'est plus qu'une sentine où viennent se dégorger toutes les bestialités...

Sous le coup de son étonnement, Lacroix parlait, en remontant les Champs-Élysées, et il s'animait. Et Louise l'écoutait, surprise, — surprise de découvrir sous l'enveloppe rude de son mari, une élévation et une délicatesse de sentiments qu'elle ne soupçonnait pas.

— N'est-ce pas, petite, que c'est bien vilain, tout ça, continua-t-il. Et, ce qu'il y a de plus atroce à dire, vois-tu, c'est que parmi ces femmes qui n'ont plus de

pudeur, il s'en trouve qui, certes, n'étaient pas nées pour la fange. — Qu'une enfant d'hôpital, qu'une fille de courtisane, qu'un rejeton d'ivrognes ou de criminels, abandonnés, dès leur jeune âge, ou ayant vécu dans la promiscuité du vice, roulent, un soir, sur le trottoir, c'est prévu et fatal, c'est naturel, presque. Mais qu'une femme, née honnête, élevée honnêtement, tombe et se mêle à la cohue des prostituées, et accepte toutes les dégradations, toutes les ignominies de sa chute, c'est ce qui m'effraie. C'est là une hideur que je ne puis regarder d'un œil sceptique. Et pourtant, parmi ces misérables, il y en a de ces femmes et beaucoup, et plus qu'on ne le croit. Et toutes ont la même histoire simple, vraie et navrante à raconter. — Les unes, femmes jadis heureuses, qu'une minute d'égarement, d'oubli, de folie, a faites adultères, ont fui, chassées par un homme outragé, le foyer conjugal. Les tribunaux peut-être les ont flétries à jamais. — Condamnées ou non par la loi, elles ont erré longtemps, traînant le remords de leur honte ; elles ont crié grâce à toutes les misères qui les menaçaient ; puis, déchues, n'ayant rien à attendre d'un passé avili, lâchées, — c'est le mot consacré, — par l'amant ; trop peu courageuses pour travailler ou ne sachant même de quelle façon gagner du pain, — de détresse en détresse, d'abjection en abjection, elles en sont arrivées à coller une étiquette sur leur chair et à dire, ainsi

que cette autre tout à l'heure, à quelque amoureux de hasard et marchandeur : — « Je vaux mieux que ça. » — Eh bien, non, elles ne valent pas ça et pas ça !...

Et Lacroix, crachant à terre, écrasant du pied sa salive, souligna ses paroles.

— Les autres, déflorées, mères, dès leur puberté, — trompées, déçues, trahies, souvent, celles-là, je le veux bien ; mais flétries quand même, — ont trouvé dans leur vie déréglée quelque plaisir à faire l'amour, peut-être, parfois quelque vengeance à extraire de leur existence manquée, toujours quelque lucre à tirer de leur virginité perdue. — Toutes, guidées par des sentiments, des instincts ou des besoins divers : — sensualité, haine de l'homme ou appétit de l'or, — toutes sont descendues dans la rue, offrant mêmes articles, couvertes de la même honte. — Femmes adultères ou filles dévoyées, toutes se cotent à la même Bourse, dans un temps donné. Toutes deviennent la proie de la désespérance et de la débauche ; et c'est ici, le soir, c'est au bal, c'est ailleurs, c'est partout, qu'on les rencontre, rattachées les unes aux autres, par un lien invisible et mystérieux, dansant la ronde de l'ivresse sale et de la bestialité. — Ces femmes, un jour, ont tenu le bonheur, la joie, l'honneur d'une famille dans le creux de leur main... Elles sont tombées, je ne les plains pas. Et si leur décrépitude m'attriste, leurs souffrances me laissent calme.

Et je ris, vraiment, lorsque j'entends dire qu'il y a des auteurs dramatiques, des poètes, des romanciers, qui pleurent sur le sort de ces femmes ; et je m'indigne lorsque ces mêmes hommes, qui, dans la vie réelle, ne voudraient d'aucune d'elles pour compagne, mettent leur cerveau à l'envers pour prouver qu'elles ont droit à des sympathies, à des hommages, à des réhabilitations.

Comme entraîné par sa causerie, Lacroix avait dépassé la porte de son hôtel. Il revint sur ses pas et, riant :

— Ce que c'est que de bavarder, petite, fit-il, on ne reconnaît plus sa maison. — Et il ajouta : — : Pas vrai, que j'ai raison, dis ? — Et plus bas, ainsi qu'à lui-même : Ce qui doit être terrible, par exemple, c'est la douleur du père ou de l'époux qui, — témoin de la honte d'une femme ou d'une fille, — survit à l'écroulement de son foyer, à l'évanouissement de son rêve.

Lorsqu'elle rentra chez elle, Louise fut prise d'une émotion indicible. Les paroles de son mari étaient en sa tête et grondaient en ses oreilles. Lacroix avait tracé le tableau de l'adultère et quel tableau ! Sa faute, pour la première fois, lui apparaissait dans toute sa laideur ; une voix, qui ressemblait à celle de Lacroix, criait sa culpabilité, et comme en un cauche-

mar, elle se sentait emporter par une crainte affreuse ; et le lugubre tableau des prostituées repassait devant elle. — Si Lacroix avait dit vrai, pourtant !... Elle... alors... Dans sa rêverie, elle s'arrêtait ; sa pensée l'apeurait. Serait-il possible qu'elle devînt ainsi que ces femmes ; qu'un jour la rue fût son unique refuge ? Non, non... Elle avait un amant ; mais cet amant n'avait rien de commun avec tous les autres, avec tous ces détrousseurs d'amour qui courent le trottoir. Son amant, à elle, était un grand homme ; il était venu à elle dans toute la virginité de son âme, et tout, en lui, démentait le discours de Lacroix. — Malgré elle, cependant, ce discours l'inquiétait. De sourdes réflexions la hantaient. La vie lointaine, avec sa paix, renaissait en elle, entourée du cortège des joies familiales, et la comparant au charme troublant et dangereux de son existence actuelle, elle éprouvait comme un regret.

Ce que Lacroix avait omis de dire à Louise dans le cours de cette soirée, c'est que les femmes perdues, dès le berceau, ne sont pas, seules, le jouet de la fatalité. La fatalité s'attache à celles aussi qui font litière de leur vertu, de leurs croyances, des conventions sociales. Et Louise, en se livrant à l'adultère, s'était mise, inconsciemment, mais sûrement, à la merci du sort. Sans cette force qui était là, qui l'étreignait, qui la poussait plus avant dans son crime,

elle eût brisé sa chaîne, elle fût redevenue honnête, peut-être, et Lacroix eût toujours ignoré sa folie ; mais elle n'était plus maîtresse de sa vie ; l'amour coupable est un tyran qui ne fait aucune concession à ses victimes. Louise était l'une de ses esclaves et il lui fallait obéir.

Lorsqu'elle se retira dans sa chambre, Lacroix, tout entier encore au charme de la soirée, attendri par le rapprochement imprévu qu'avait provoqué sa femme, l'accompagna. Sur le seuil de la porte il s'arrêta et s'empara des mains de Louise ; la face joyeuse, le regard suppliant, il la contempla dans une muette interrogation. Et, dans cette prière étouffée, passait tout son cœur, toute sa douleur d'époux malheureux.

Louise comprit sa pensée ; elle eut comme une hésitation ; mais la fatalité, implacable, pesait sur elle.

— Pas encore... murmura-t-elle, — je vous l'ai dit : Attendez.

Et elle s'éloigna. Les pas lourds de Lacroix résonnèrent un instant ; un bruit de sanglots contenus tomba dans la nuit.

XVII

Au milieu de la chambre, pêle-mêle, glissés du fauteuil où on les avait posés, des effets d'homme et de femme gisaient. Dans le lit, enfouie sous les couvertures, immobile et terrifiée, Louise écoutait, claquant des dents, tendant les reins, comme dans l'attente d'un coup de foudre. Devant le lit, vêtu seulement de son pantalon, les pieds nus, le col de sa chemise ouvert, les bras croisés, calme, résigné, Fabien se dressait, protégeant sa maîtresse de son corps. Et, sur le seuil de la chambre, barrant la porte, Lacroix suffoquant, secoué par une crise de haine, de rage et d'affolement, regardait, perdu dans l'ombre des rideaux fermés. Soudain comme mû par un ressort, automatiquement, il fit un pas et ses mains s'accrochèrent aux rideaux qui, arrachés, se balancèrent le long des tentures, livrant passage au plein jour. Toute la vérité horrible de son malheur était là, qui s'étalait, dans un désordre d'amour ; brusquement l'outrage lui sautait à la gorge et l'étranglait. Un cri rauque jaillit

de sa lèvre. Une colère épouvantable le jeta en avant et, le poing crispé, la bouche écumante, il traversa la chambre.

— Ah! misérables ! misérables ! hurla-t-il. — Et levant le bras, farouche, il bondit sur Fabien. Mais il se tordit, dans une convulsion et, tournant sur lui-même, il s'abattit, ainsi qu'un bœuf assommé.

Fabien, ému, se pencha sur le lit :

— Allons, habille-toi, dit-il à Louise ; il est évanoui ; il faut m'aider à le ranimer.

Et, comme la jeune femme ne bougeait pas :

— Tu ne tiens sans doute pas à mettre ta maison dans la confidence de cette affaire, fit-il d'un ton rude. Alors, lève-toi et viens m'aider.

Louise obéit ; elle dénoua la cravate de Lacroix, qui râlait.

— Il ne peut rester là, murmura-t-elle. Où le déposer ?

Fabien laissa errer son regard autour de la pièce.

— Eh, pardieu, sur le lit, répondit-il ; puis se baissant, il empoigna Lacroix et, dans une inconciensce d'homme embarrassé, le coucha sur les draps chauds encore de l'adultère.

Lacroix, en effet, n'était qu'évanoui ; des soins le soulagèrent.

— Il ne faut pas qu'il te voie ici, dit Fabien à

Louise ; va-t'en ; nous nous expliquerons mieux, seuls, tous deux.

Mais elle se révolta ; —elle avait toutes les inconséquences de sa faute ; — elle résista à l'ordre de son amant et, debout, pâle et chancelante, elle épia le réveil de son mari.

Lorsque Lacroix se vit sur le lit, il eut un tressaillement nerveux ; puis, hochant tristement la tête, il fit un effort, le quitta, et, titubant, comme ivre, s'appuyant de la main aux objets qu'il frôlait, il alla vers un siège et s'écroula.

Dans un hébétement de tout son être, il s'affaissait, et ses regards, machinalement, couraient autour de la chambre, s'arrêtant sur Fabien, sur Louise, sur tout, comme à la recherche de la vie.

Sur sa face ruisselait une sueur abondante et, dans le va-et-vient de sa main, qu'il portait à son front, il renvoyait à ses tempes l'eau qui baignait son crâne et collait les mèches grises de ses cheveux. Lacroix évidemment, tout étourdi encore par le fracas du subit écrasement de son honneur et de son existence, était la proie d'une hallucination et la mémoire lui faisait défaut. Il sentait qu'une chose terrible s'était passée, là, dans cette chambre, mais la science exacte de cette chose lui manquait.

Tout à coup, il se souvint : Oh ! — fit-il, — et renversant sa tête en arrière, l'étreignant de ses doigts,

il eut un cri, un cri surhumain, et un sanglot, long et saccadé, fait de plaintes suprêmes, de honte et de désespérance, creva sa poitrine et le secoua.

Lacroix, un moment, sous le coup de fouet de la colère, avait pu paraître avide de vengeance ; mais sa nature le reprenait et il exhalait son infortune en des larmes brûlantes. Et cette douleur d'honnête homme était peut-être infiniment plus atroce que l'aveuglement brutal de la haine, que les sanglantes représailles de la rage et elle eût inspiré aux amants un remords sincère s'ils eussent encore été susceptibles de repentir. Mais non, tout sentiment délicat et généreux était mort, en eux, à présent. Fabien, qui, dans son égoïsme, avait craint un éclat, se réjouissait de la détresse de son ami, de cet annihilement de son être qui donnait à cet adultère un épilogue peu dangereux. Louise, qu'une existence en partie double énervait, enfiévrait et surmenait, espérait que, de cette crise, naîtrait une explication nette, une séparation qui, la faisant libre, la rendrait à elle-même. Amollie par le rêve et par l'excitation sensuelle que lui communiquait l'amant, le dénouement paisible qui terminait le drame de sa vie d'épouse, la satisfaisait ; et sous l'influence de son désir et de l'instinct de la conservation qui avait surgi en elle, à l'approche du péril, son âme se taisait, et sa chair seule palpitait.

L'adultère de Louise et de Fabien avait eu le sort banal et bête de toutes les irrégularités conjugales. Il était arrivé à Lacroix ce qui arrive à presque tous les maris trompés. La honte de son foyer l'avait surpris et frappé au visage, alors qu'il souriait peut-être le plus à l'avenir, alors que tout en lui était quiétude et affection. Venu chez sa femme, dans une heure où elle le croyait loin, il avait interrompu un spasme d'amour et il avait ainsi, lui-même, donné le coup de pioche qui devait amener l'effondrement de son bonheur.

Et maintenant, brisé, anéanti par la souffrance, il pleurait. Toute force d'homme était morte en lui ; sa colère se noyait dans le débordement de ses illusions perdues ; — il pleurait. Dans une succession de pensées, toute son existence remontait en lui, passait sur son cœur et le fondait sous la chaude haleine des espoirs et des joies d'antan.

Tout, jusqu'à cette récente et dernière promenade qu'il avait faite, la veille, avec Louise, aux Champs-Élysées, tout affluait de ses entrailles à sa bouche, expirant dans un sanglot. Et des regrets amers l'envahissaient ; son amour, son amitié, se campaient, railleurs, devant lui, et il se disait qu'il avait été bien fou et bien ridicule et qu'il l'était encore, à cette heure, immobilisé par la douleur et la honte, dans une attitude de bourgeois sentimental, pleurant son

rêve envolé. Il aurait dû tuer. — Ah, oui, tuer cet homme et cette femme qui le trahissaient ; mais, est-ce qu'il ne l'avait pas trop aimé, cet homme, pour lui briser le crâne ? Est-ce qu'il ne l'avait pas trop adorée, cette femme, pour, aujourd'hui, l'égorger ?... Et, vraiment, — cela est effroyable à dire : — est-ce qu'il ne les chérissait pas encore tous deux, malgré leur abjection, leur crime, malgré tout ?...

Il s'attendrissait dans sa faiblesse. *Châtré dans son esprit* et dans ses sens, il s'abandonnait à l'action dissolvante de son angoisse et, à présent, il roulait sa tête grise dans ses deux mains, en murmurant des mots confus et entrecoupés :

— Louise... ah !... mignonne... mignonne... mon vieux, mon bon Fabien...

Le *vieux Fabien*, qui s'était rhabillé, avait hâte de s'éloigner. Il cherchait le regard de Louise qui, haletante, adossée au lit, songeait, plongée dans une méditation inquiète. Lorsqu'il parvint à attirer son attention, il s'approcha d'elle.

— Vous m'écrirez, fit-il à voix basse, vous me direz ce qu'il aura décidé. Tout danger étant conjuré, je vous laisse.

Comme il se dirigeait vers la porte, Lacroix le suivit des yeux et dans un râle :

— Mon vieux, mon bon Fabien, répéta-t-il.

Sa peine, un instant calmée, jaillit de nouveau

dans une suffocation heurtée et déchirante. Et cette douceur et cette torture de Lacroix avaient quelque chose de si lugubre, qu'on eût dit que leur murmure ressemblait aux lamentations de ces âmes des légendes qui planent, la nuit, sur les tombeaux.

Fabien l'avait bien deviné; tout danger avait disparu ; Louise n'avait rien à redouter de son mari. Tout retour de colère et d'indignation n'était plus possible en lui. Le désespoir seul avait place en son être et il acceptait, inconsciemment, instinctivement, la paix consolante que la neutralité de ses sentiments, de sa virilité, lui apportait.

Lorsqu'il fut en état de se tenir debout, il quitta la chambre de sa femme, sans prononcer un mot, et il courut s'enfermer dans son appartement.

Il demeura, ainsi isolé, dans une prostration absolue, durant plusieurs jours. Quand la raison, ou plutôt le jugement, lui revint, en dépit de l'amour qui était encore en lui, il fut pris d'un tel dégoût pour tout ce qui avait été témoin de sa misère, qu'il résolut de fuir. Sa maison, maintenant, lui inspirait une horreur profonde et il lui tardait de l'abandonner. Il fit appeler la Boiteuse, la seule épave qui lui restât des anciens jours, et il lui fit part de sa décision, ajoutant qu'il l'emmenait avec lui. Dans le laconisme de Lacroix, la vieille femme entrevit le drame tout entier. Elle n'adressa aucune question à son maître;

elle lui dit simplement qu'elle était prête à lui obéir. Pourtant, comme ses yeux semblaient quêter une explication :

— Oh! nous n'allons pas loin, ma Boiteuse, dit Lacroix ; j'ai une famille, dans un coin de Paris. Les Randon sont là ; et ils auront bien une petite place à nous donner.

Et il la chargea de mettre sa femme au courant du projet qu'il avait formé.

Lorsqu'ayant terminé les apprêts de son départ, Lacroix se disposa à délaisser pour jamais sa demeure, il eut comme un éblouissement, une hésitation, un vertige. Un désir violent s'empara de lui. Il eût voulu, une dernière fois, revoir Louise, entendre sa voix ; mais il sut résister à son entraînement et, redoutant quelque lâcheté de son cœur, quelque compromis, quelque trahison de sa volonté, il sortit sans chercher à la rencontrer.

Louise, de son côté, émue à l'annonce de cette séparation, eut, une seconde, la pensée d'aller à son mari, de solliciter de lui une entrevue, mais elle se sentait si coupable, si bien perdue dans son esprit, qu'elle n'osa tenter cette démarche. Puis, dans la passion qui l'attachait à Fabien, elle préféra le dénoûment qui s'offrait à elle, à toute autre solution, et elle sut

gré, intérieurement, à son mari, d'en hâter l'accomplissement.

Tandis qu'il s'éloignait, cahoté par les oscillations du fiacre qui l'emportait, Lacroix songeait ; et la vision de sa vie brisée se dressait devant lui, grandissante, et il lui tendait éperdument les bras, et à mesure que la voiture fuyait, son cœur se serrait, dans une angoisse d'exilé.

Les Randon accueillirent sa détresse et la partagèrent. Et le soir même René envoyait sa démission à Fabien.

XVIII

Une seule fois, depuis que Lacroix avait fui sa présence, Louise avait entendu parler de son mari. Elle avait reçu, un matin, une lettre la priant de se rendre à l'étude de maître Leroy, notaire ; intriguée, plus qu'inquiète, elle avait répondu à l'appel de maître Leroy qui lui avait donné communication d'un acte régulier par lequel Lacroix faisait deux parts égales de sa fortune, l'une pour elle, l'autre pour les Randon. Louise avait accepté, docilement, cette manifestation de la volonté de son mari et elle était rentrée chez elle comme délivrée d'une pensée importune. Ce notaire, jeté ainsi entre elle et Lacroix, faisait plus absolue leur séparation ; il affirmait davantage un fait matériel ; il rendait impossible presque un rapprochement. Libre ! Elle était libre, maintenant, d'aller, de venir, d'aimer, d'être aimée, de vivre à son gré. Et dans l'effarement de joie qui la prenait, la sensualité d'un amour sans entraves l'empoignait.

Elle avait accaparé Fabien. A présent, ils se voyaient

tous les jours. Et, après la crise qu'ils avaient traversée, ils goûtaient mieux la douceur infinie de la passion. Aucune allusion pénible ne venait à leurs lèvres et si, parfois, le souvenir troublant de Lacroix s'agitait en eux, ils s'accrochaient bien vite à leur amour et ils oubliaient. Et, vraiment, la douleur hurlante, l'affection aux abois de l'honnête homme trahi, qui emplissaient leur cerveau à certaines heures, se taisaient et disparaissaient, devant les bondissements et les étreintes farouches qui les faisaient râler.

On était en septembre et cet isolement, cette vie à deux, ce continuel besoin d'énervements et de jouissances, dura deux mois.

Lorsque la source d'ivresse qui était en eux fut, dans sa force, sinon épuisée, du moins apaisée, une langueur étrange s'empara d'eux. Une sorte de monotonie planait, maintenant, sur leurs jours. Toutes les choses qui les entouraient, muets témoins de leur affolement, en portaient comme l'empreinte. Et, dans les appels habituels qu'ils faisaient à l'amour, leur chair satisfaite et soûlée, n'ayant plus les mêmes entraînements, ne distillant plus la même magie, — à leur insu, un germe d'ennui monta en eux.

Ce fut Louise qui, la première, démasqua la situation. Les longues soirées qui s'écoulaient en rêveries sentimentales, en soupirs profonds, lui firent peur. Toute son intimité étant vécue, elle éprouva comme

un besoin de bruit, de mouvement, qui la portât au-dehors d'elle-même, vers un monde inconnu. Elle se rappela alors la conversation qu'elle avait eue jadis avec Fabien.

— Venez parmi nous, lui avait-il dit. Vous êtes jeune, vous êtes belle ; et, ici, c'est le paradis de la beauté et de la jeunesse. Vous qui vivez morose, en province, enviant nos élégantes, venez parmi nous et vous serez, vous aussi, une de ces femmes qu'on jalouse et qu'on admire. Je vous présenterai mes amis, des hommes illustres ; et bientôt vous aurez un salon renommé et recherché, ainsi que ces mondaines dont les journaux racontent l'histoire.

Une après-midi, comme ils causaient, brusquement elle s'interrompit.

— Te souviens-tu, lui dit-elle, de la promesse que tu m'as faite naguère ?

Il la regarda, étonné.

— Oui, reprit-elle, tu m'avais assuré qu'une fois à Paris, tu m'amènerais tes amis, des gens célèbres, des artistes, des hommes politiques... que sais-je, moi.

Lentement, il murmura :

— Oui, je me souviens. C'était à Longchamps, à la revue, n'est-ce pas ?

— A Longchamps, c'est cela. Eh bien, j'attends tes amis. Tu peux me les présenter.

Fabien se redressa. Une surprise, une confusion étaient en lui. Ce caprice soudain de Louise l'inquiétait et l'irritait, car il ne le comprenait pas.

— Mais, tu es folle, fit-il. Et pourquoi cette rage subite d'ouvrir ta porte à mes amis ?

Louise hésita dans sa réponse ; elle fut adroite cependant :

— Parce que tu t'ennuies, je le vois. Je veux te distraire ; mais te distraire chez moi, ajouta-t-elle, en appuyant sur les mots.

— Je t'assure que je ne m'ennuie pas. D'ailleurs quand cela serait, conclut-il d'un ton ferme et sec, ce que tu demandes est la seule chose que je ne puis t'accorder.

La jeune femme se leva, hautaine, presque courroucée :

— Et pourquoi ?

Fabien balbutiait :

— Parce que... parce que je ne me soucie nullement de mettre des étrangers dans le secret de nos relations... parce qu'enfin cela ne se peut pas.

Louise se cambra devant lui. Une montée de colère emplit sa gorge. Elle apostropha son amant, car il lui semblait deviner dans ses vagues refus, dans ses réticences voilées, comme l'un de ces empêchements, de ces obstacles conventionnels qui séparent les irréguliers, au delà du seuil qui protège leurs amours.

Était-ce donc parce qu'elle était sa maîtresse, qu'il n'osait accomplir la promesse qu'il lui avait faite jadis? Redoutait-il de se compromettre? — Se compromettre! — Cette crainte était au moins puérile et vaine, car il ne se cachait pas, lorsqu'il se rendait dans certains salons, sur le compte desquels les journaux médisaient.

Fabien, qui se contenait pour ne pas être brutal et ne pas imposer trop durement sa volonté, tentait, en de grands airs affligés, de la calmer, de la consoler. — Elle se trompait. Le motif qu'elle supposait n'était pour rien dans sa détermination. Il ne lui plaisait pas de livrer son intimité à la curiosité méchante des intrus, des curieux. C'était là sa seule pensée. Elle ne pouvait s'en offenser. La délicatesse des sentiments qu'elle lui inspirait se refusait à subir le contact sceptique, railleur et mauvais du monde, voilà tout. Il lui donnait là, peut-être, la plus convaincante preuve d'affection qu'il lui eût jamais offerte. S'il avait parlé autrement, dans un temps, c'était qu'il ne connaissait pas encore toutes les bassesses, toutes les vilenies qui flottent dans l'air des salons. Sa situation politique le forçait, parfois, de paraître dans le monde; mais non, non, il ne pouvait se résoudre à y entraîner Louise. Il l'aimait trop pour l'avilir. Et ce serait l'avilir que de la jeter en pâture aux intrigues et aux propos calomniateurs des mondains. — Oui, il avait

dit ça et ça, jadis, alors qu'elle n'était rien pour lui. Mais depuis, il était advenu une chose qui avait modifié ses idées et cette chose, c'était son amour. Et il le voulait garder, cet amour, pour lui, pour lui seul, cher et sacré, pur de toute souillure, exempt de tout péril.

Louise, adoucie, l'écoutait, dans un ravissement de tout son être.

Il était à ses pieds, maintenant, et, roulant sa grosse et belle tête sur ses genoux, ainsi qu'en ses heures de fièvre, il lui parlait bas et, dans une caresse de ses lèvres, il provoquait en elle des chatouillements voluptueux. Elle s'abandonnait, et, tout en se laissant aller à l'enivrante extase de la passion, elle songeait. Fabien, après tout, avait peut-être raison... Elle avait eu là une idée folle... Oui, oui, c'était bon d'être seuls, de prolonger cette vie à deux ; c'était bon d'aimer... d'ignorer le monde... de mettre son amour si haut et si haut, que nul mensonge, nulle menace, nulle main étrangère ne pussent l'atteindre.

Et, tout en elle, caprice, monotonie naissante, sensations extérieures, tout se fondait, sous les baisers qui tombaient de la bouche de Fabien et qui la reprenant entière, l'attiraient, énamourée et pâmée, en ses bras.

Si, pourtant, elle eût pu deviner les secrets sentiments du grand homme, elle n'eût pas ainsi accepté

la quiétude satisfaite que lui communiquaient ses paroles. Certes, Fabien aimait Louise encore ; mais, cette chose farouche, cette expression de fauve désir qui caractérise toute passion, à son début, n'était plus en lui. A l'âcreté de ses appétits, à la rudesse de ses sens, avait succédé le calme de la griserie, le sommeil doux et profond des lassés. Son esprit, qui n'avait jamais été qu'incomplètement *pris*, ainsi qu'il arrive aux égoïstes, avait tiré une force plus intense de l'affaiblissement de ses nerfs, et, dans un raisonnement d'homme sérieux, il se rendait parfaitement compte de son état. Il se disait qu'il ne pouvait, sans encourir le blâme public, peut-être la déchéance de son autorité politique, afficher, ainsi qu'un étudiant ou qu'un oisif, ses amours et sa vie intime, aux quatre coins de Paris. Toutefois, il eût été désolé que sa maîtresse lût en lui. Il s'accommodait bien de l'existence paisible qu'il menait avec elle et sa beauté s'imposait toujours à lui.

Comme elle le contemplait, riant, maintenant, de ses exigences, de cette fantaisie qui l'avait hantée, un valet entra qui remit une lettre à Fabien. C'était un billet de Mme de Morènes, invitant le grand homme à venir passer la soirée chez elle, le jour même. De la rue Royale, on l'avait apporté à l'hôtel des Champs-Élysées.

Louise, anxieuse, jeta les yeux sur le papier par-

fumé. Instinctivement elle flairait un danger. Fabien lui tendit l'enveloppe ; elle parcourut l'écriture et devint un peu pâle.

— Tu vas aller chez cette baronne, fit-elle ; tu vas me quitter ?

Et comme il cherchait sa réponse :

— Oh ! reste, dit-elle, reste avec moi, je t'en prie.

Il y avait tant d'altération jalouse, dans ces mots, que Fabien sourit. Elle reprit, d'une voix profonde et comprimée :

— Je n'ai pas brisé ma vie pour que cette femme soit entre toi et moi... Tu resteras, dis-moi que tu resteras.

Fabien ramassa le billet qu'elle avait laissé tomber, et dans un geste d'indifférence, il le déchira.

— Je t'obéis ; mais là, franchement, tu as bien tort d'être jalouse de la baronne, fit-il, est-ce que c'est d'aujourd'hui que je la connais ?...

En déférant au désir de Louise, Fabien fut habile. La jeune femme le remercia en l'aimant un peu plus. Il eût mieux valu pour elle, peut-être, qu'elle sût que l'habileté, en amour, est l'un des premiers symptômes de l'abandon.

Malgré la soumission de son amant, Louise demeura inquiète. C'était la seconde fois que Mme de Morènes se révélait à elle, ainsi qu'une réalité menaçante. Un soir, au théâtre, elle l'avait vu rire en la

regardant et son rire n'avait rien de bienveillant. A présent, elle forçait sa porte, comme si elle eût voulu lui arracher son amant. Dans la pensée troublée de Louise, un doute germait. Et se souvenant de la détresse de Lacroix : « En arriverai-je là, moi aussi ? » songea-t-elle.

Et dans la fièvre qui la brûlait, et dans le cauchemar qui l'étouffait, elle serrait nerveusement les poings, elle mordait rageusement sa lèvre, comme si elle eût tenté de retenir le cri prêt à jaillir, de l'angoisse qui bouillonnait en elle et qui gonflait son cœur.

XIX

Une grande mélancolie avait envahi Fabien. Louise accaparait sa vie, et cette tyrannie de la femme l'irritait et le fatiguait. Dans le vol rapide de son âme énamourée, il s'était laissé emporter sans prendre garde à la chaîne que la passion allait forger et river à ses reins ; dans toute l'ardeur de sa chasteté déflorée, il s'était oublié, ignorant les mécomptes de la chair et croyant, de bonne foi, que son extase première serait éternelle et le satisferait dans l'avenir, comme elle le charmait alors. Fabien, quoique égoïste, et peut-être parce qu'il était égoïste, se fût contenté de l'amour qu'il avait cherché, si cet amour eût conservé le caractère de tendresse soumise et d'admiration timide qu'il possédait à sa naissance ; s'il lui eût donné simplement la quiétude de l'esprit et les caresses de la chair, il eût continué de l'accepter alors, comme une chose nécessaire à sa nature, comme une diversion douce à l'existence laborieuse qu'il s'était créée. Mais en devenant grondeur, mé-

fiant, autoritaire, l'amour de Louise éveillait en Fabien l'homme d'autrefois, le continent des anciennes années ; et cet homme était terrible. La pauvre femme ainsi qu'un oiseau dont le nid se trouverait tout à coup fracassé par une pierre, dans le vertige de son entraînement, dans le choc brutal des événements, dans son affection croissante, se débattait, éperdue, comme sous l'influence d'une ivresse maladive. Et plus elle aimait, plus elle redoutait pour elle et pour son amant, cet ennemi invisible, l'imprévu. Elle ne s'apercevait pas que plus elle serrait le nœud qui l'attachait à Fabien, que plus elle emplissait son air de son haleine, que plus elle lui abandonnait sa vie, plus aussi elle restreignait la liberté de son grand homme, plus elle heurtait ses sentiments intimes Pareille, à son insu, à ces enfants qui sèment des fleurs sur leur lit et qui meurent asphyxiés sous les émanations des pétales, elle gorgeait Fabien d'amour, et il mourait de cet amour ; il en avait dans la bouche, dans les oreilles, dans les yeux ; il ne pouvait faire un pas sans en écraser une parcelle ; la passion de Louise s'accrochait à lui, obsédante ; et la satiété le prenant, il se traînait engourdi et lassé aux pieds de cette femme qu'il avait adorée.

Cette femme était toujours la même cependant, telle qu'elle lui était apparue naguère. Sa beauté, épanouie au souffle fiévreux de Paris, s'accroissait encore de

toute la tendresse inquiète qui l'agitait. Mais Fabien ne voyait plus ainsi qu'autrefois ; dans ses yeux, la flamme s'était éteinte ; un tison, un pâle et sombre tison, se consumait, et toute l'haleine de Louise ne parvenait qu'à en faire jaillir quelques rares étincelles. Cette femme... il l'avait aimée, certes, il lui avait donné la virginité de son cœur et, alors, dans sa naïveté d'amant, dans le printemps tardif de sa passion, il avait cru qu'il la chérirait toujours.

Eh, mon Dieu ! peut-être qu'il l'aimait encore. Mais l'autorité jalouse de Louise le gênait et tous ses instincts égoïstes, en révolte, se dressaient entre lui et l'amour, montrant les griffes, prêts à déchirer. Peut-être, aussi, qu'il n'avait jamais aimé cette femme ; un désir de chaste, secoué par un rut soudain, s'était emparé de lui, violemment, et l'avait porté vers elle ; il avait tenu à sa possession plutôt qu'à celle de toute autre femme parce que, la première, elle avait fait gronder ses sens ; il avait pu s'abuser sur la nature de ses sentiments et ce qu'il avait pensé être de l'amour pouvait très bien n'être qu'une variété de folie, qu'une monomanie charnelle à laquelle il avait obéi.

L'analyse de la pensée de Fabien serait fort malaisée à établir. Lui-même, selon toute probabilité, n'aurait point su en définir la nature. Un jour, une image s'était gravée en son cerveau ; artiste, il en

avait exigé la propriété, et l'ayant acquise, il l'avait contemplée jusqu'à ce que l'heure de la satisfaction absolue eût sonné. Il avait faim ; il s'était attablé devant une nappe neuve et blanche, chargée de victuailles ; il s'était emparé des mets qui s'offraient à lui ; et il avait mangé jusqu'à ce que son estomac criât merci. Il était chaste ; une femme, passant près de lui, l'avait troublé ; et il s'était livré à la volupté, jusqu'à ce que, faute de nerfs et de sang, il tombât épuisé. Il était chaste, et ainsi que tous les chastes, incapable de concevoir pour la compagne *initiatrice*, une passion égale et durable. Et comme tous les vierges, comme tous les continents, devenus hommes, dans la satiété de l'amour, il entrevoyait peut-être des choses ignorées, des jouissances plus fortes, vers lesquelles, inconsciemment, il allait.

Dans la fièvre d'affection, dans la peur d'amante anxieuse qui torturaient Louise, l'évocation jalouse du souvenir de Mme de Morènes accroissait encore l'agacement, l'irritation de Fabien. C'étaient des luttes maintenant, entre lui et sa maîtresse, au sujet de la baronne. Et il redoutait, avec une colère contenue, le moment où il lui faudrait renoncer à se rendre rue du faubourg Saint-Honoré. Si cette jalousie, encore, se fût maintenue dans une réserve de femme coquette, ainsi qu'un hommage à sa personnalité, il l'eût peut-être excusée ; cette jalousie apportant à son

orgueil comme un élément flatteur, l'eût satisfait ; mais elle se faisait amère, violente parfois, et, comme il la subissait, elle l'ennuyait. N'ayant jamais songé qu'un jour il pût être l'amant de Mme de Morènes, il se sentait désagréablement surpris qu'on lui parlât de séductions qu'il avait ignorées. Il ne voulait pas d'ailleurs se brouiller avec la baronne et lorsque Louise, émue et courroucée, lui reprochait de la quitter pour celle que, déjà, et maladroitement, elle nommait une rivale, il se raidissait contre ses emportements, doucement, sans rudesse, cherchant des mots tendres pour l'apaiser, mais furieux, intérieurement, et craignant que, dans une heure de folie, la jeune femme ne provoquât un éclat. Et cette bataille continuelle qu'il livrait à sa nature, cet acharnement d'amour qui le poursuivait, ce choc incessant de ses pensées et de ses instincts, l'exaspéraient et mettaient en lui comme des poussées de rage et de dépit ; et toute son indépendance bafouée, reniée, étranglée, roulait à ses pieds, éperdue, hurlant des regrets, des supplications d'esclave avide de liberté.

XX

Assise à l'oriental sur le large divan de son boudoir turc, vêtue seulement d'un peignoir, les jambes nues, la baronne Alice de Morènes, ayant Fabien auprès d'elle, — Fabien, le front chargé de fièvres et de songes, — disait :

— Cette Mme Lacroix, — c'est Lacroix qu'elle se nomme, n'est-ce pas ? — avait donc le spleen là-bas, et elle est venue demander à Paris le bonheur qui la fuyait. Eh ! bien, mon ami, voulez-vous mon avis ? Elle a commis une faute. Vous connaissez le proverbe : « Il vaut mieux être prince dans son pays..... ; » il s'applique admirablement à elle. — Je l'ai vue une fois et je l'ai jugée. — Elle n'est pas mal, vraiment ; mais c'est une beauté de province, rien de plus. Elle s'ingénie à se métamorphoser en Parisienne et elle n'y parvient pas. Bourgeoise elle est née, bourgeoise elle mourra, quoi qu'elle fasse. Elles sont comme cela, en province, un tas de petites femmes, têtes folles et romanesques,

qui s'imaginent que le jour où elles poseront le pied sur le pavé de Paris, la grand'ville frémira. — Les pauvrettes ! comme je les plains ! La plupart sont jolies ; mais qu'est la beauté ici ? — Il faut autre chose pour régner sur le monde et cette autre chose... A propos, mon cher, vous savez, le petit Fégly, ce jeune toqué que votre ennemi Duchesne a présenté aux Tuileries il y a deux mois environ, et qui, tout de suite, sans crier gare, s'était mis en tête de me faire la cour ; eh bien, le petit Fégly vient de se loger une balle dans le crâne, pour la plus grande gloire de la princesse Betka. — Or, la princesse Betka est laide, très laide ; mais elle a cette autre chose dont je vous parlais. — Mme Lacroix a de la beauté ; Fégly aurait pu en devenir amoureux ; mais il ne se serait pas tué pour elle... Comprenez-vous?

Fabien écoutait. A mesure que la baronne parlait, les pommettes de ses joues s'empourpraient. Alice continua et, dans sa voix, passait comme un reproche :

— Je vous croyais un homme sérieux. Comment se fait-il que vous n'ayez point combattu l'envie, — car ce n'était qu'une envie, — de cette pauvre Mme Lacroix. Vous lui auriez rendu un vrai service, croyez-moi. Car, voulez-vous savoir ce qui adviendra d'elle, ici ? — Étourdie, grisée par le bruit de la

cité, elle se figurera vivre en Parisienne ; puis, un jour, elle s'apercevra que le vide est autour d'elle et, alors, elle rêvera ; le rêve ne lui suffisant plus, elle s'ennuiera, autant et plus qu'autrefois dans sa province. En cette heure, vienne un amant, le premier ou le dernier venu, soyez certain qu'elle le prendra, au risque de mourir de son amour, si elle est sincère ; de retourner planter ses choux, si elle n'est que raisonnable.

Alice s'arrêta ; puis, comme jouant avec sa pensée, mettant à découvert, dans un mouvement, le nu de sa jambe :

— Et c'est donc pour cela, fit-elle, raillant légèrement, que vous me fuyez, monsieur ?... Le ménage Lacroix accapare votre vie. Vos bons amis de province sont de méchantes gens et je leur en veux beaucoup. — Mais non, tenez, je suis généreuse. Votre petite bourgeoise m'intéresse... Et comme elle se noiera sûrement ici, — elle barbotte déjà, je parie, dans l'océan parisien, — je veux faire quelque chose pour elle... Si nous la sauvions, si nous la repêchions, dites, voulez-vous ? Est-il seulement encore temps ?...

Et comme Fabien la regardait surpris, presque épouvanté :

— Qu'avez-vous donc ? dit-elle, on croirait que je vous fais peur... Puis, brusquement :

— Ah ça, vous ne répondez pas à mon discours... Vous n'aimez donc pas vos amis, vous ?... Mon Dieu, ajouta-t-elle, après une réflexion, je vous prierais bien de m'amener votre provinciale... mais elle a son mari... et son mari... ah ! non, non, celui-là est trop de son pays... je n'en veux pas... — Que faire alors ?... Ah ! tenez, voulez-vous que nous la laissions se noyer, cette petite femme ; c'est encore là, mon cher, le meilleur moyen de la corriger.

Et Mme de Morènes jeta dans la pièce un beau rire.

Fabien, immobile maintenant, ne la regardait plus ; la rougeur de ses joues était montée à son front qui, moite, se plissait nerveusement. Dans le silence du boudoir, tout à coup la voix d'Alice s'éleva pleine de confusion et de regret :

— Ah ! mon Dieu ! mais je ne suis qu'une sotte ! Voici bientôt une heure que nous parlons de Mme Lacroix, que vous êtes là, devant moi, endolori et transi... et je ne devine rien !

Fabien se redressant, se tourna vers Alice ; son œil était dur :

— Eh bien, quoi?... interrogea-t-il d'un ton de brutale anxiété. — Cette rudesse le trahit et déplut à la baronne ; toute une méchanceté de femme lui vint aux lèvres et, cyniquement, comme dans une bravade, à demi renversée, en une pose lubrique de sultane,

le bout des seins perçant le satin de son peignoir, dans un rire étouffé, elle dit, complétant sa phrase :

— Non, je ne devine rien... pas même que vous êtes son amant !

Fabien eut une secousse ; il se leva et, diminuant l'espace qui le séparait d'Alice, en un murmure, des mots confus lui échappaient.

— Oh ! reprit la baronne, ne vous récriez pas, mon cher, ne me démentez pas surtout. Vous êtes l'amant de Mme Lacroix. J'ai votre secret ; mais soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

Puis, elle ajouta, dans une douceur perfide :

— Toutes mes excuses, mon cher, d'avoir si fort maltraité vos amours. — Et scandant les syllabes : — Toutes mes félicitations.

Mais Fabien, comme emporté par le tourbillon de ses pensées, par sa personnalité aux abois, ne prêtait nulle attention aux railleries de la baronne. Il s'était rapproché d'elle, et, à présent, appuyé presque sur son corps, il lui détaillait l'histoire de ses relations avec Louise.— Eh bien, oui, il était l'amant de cette femme. Cet amour qu'il avait tenu si longtemps caché, il le dévoilait et le montrait dans toute sa nudité. C'était un aveu forcé qu'il faisait là. Il eût voulu pouvoir répondre à Alice : « Ce n'est pas vrai, cette femme n'est pas ma maîtresse. » Mais outre qu'il savait la baronne de force à lui prouver son mensonge, il la

craignait, et redoutant de se la rendre défavorable, en se révoltant, il la prenait pour confidente. Et il y avait un tel accent d'orgueil blessé et de souffrance intime, dans ses paroles, qu'Alice l'interrompit :

— Et votre maîtresse est jalouse, n'est-ce pas, mon pauvre ami, et c'est elle qui vous empêche de me venir voir aussi souvent qu'autrefois, fit-elle en mettant l'âcreté de la pitié dans sa voix. — Il faut lui obéir, mon ami, oui, il le faut. Mais c'est bien province, c'est bien bourgeois cette jalousie... Dites-lui donc que la première qualité d'une Parisienne est de n'être point jalouse...

Chaque phrase d'Alice entrait, ainsi qu'un stylet, dans la chair de Fabien. Cette femme, comme à plaisir, déshabillait le corps et l'âme de Louise, lui en montrant la petitesse vulgaire, et il lui était interdit, dans son rôle de sournois pris en faute, de défendre sa maîtresse. La baronne, conjurant toute question d'amour-propre, en lui, s'emparait de sa personne, l'exaltant d'autant plus qu'elle amoindrissait son amante. — « Votre maîtresse est jalouse. » — Ces mots de Mme de Morènes criaient aux oreilles du grand homme la consécration de sa liberté perdue et il reculait, maintenant, devant un autre aveu, — l'aveu humiliant de son esclavage. Il balbutiait. Troublé par les sarcasmes hautains d'Alice, il mâchait des mots indistincts, cherchait des excuses à son amour,

des atténuations à sa folie. Toute sa vie fuyait par ses lèvres et il la jetait en pâture au scepticisme de cette mondaine, ainsi que naguère il l'avait offerte à l'enthousiasme vierge de Louise. C'était son premier amour. Il était chaste et la passion, un jour, avait étranglé sa chasteté! Une haleine de feu l'avait touché et sa chair grillait et fumait encore sous l'ardente brûlure.

Le sensuel, le mâle qui étaient en Fabien, se révélaient. Dans cette envolée soudaine de tout son être, il apportait une éloquence entraînante et sa parole avait des sonorités étranges, et sa face des crispations. La baronne l'écoutait, surprise et comme charmée. Elle venait de faire surgir un Fabien qu'elle ne connaissait pas, le Fabien de Longchamps et de Vouzon. Penchée sur lui, sa bouche entr'ouverte, son sein gonflé, sa chevelure opulente et rousse le frôlant presque, elle lui souriait, approuvant d'un mouvement de tête chacune de ses phrases.—Elle dit, comme rêvant : — Ces bourgeoises me font pitié qui se vantent d'aimer. Quel est leur amour? Vient-il de l'âme ou des sens? Je ne crois qu'en un seul : celui des sens; je ne crois qu'en une force : la passion.

Et comme Fabien, alangui par la tiédeur capiteuse qui s'échappait du corps d'Alice, la regardait, elle se pencha davantage sur lui, encore, et lui parla plus bas; un frisson plissait sa chair par intervalles, et des

lueurs libertines couraient dans ses yeux. Doucement, conversant pour ainsi dire avec elle-même, elle lui parlait *de l'amour* et non *d'amour* et, à mesure que les mots tombaient de ses lèvres, elle s'animait ; elle lui fouettait la face, maintenant, de ces mots terribles empruntés au langage des hystériques et, sous l'influence de l'enivrement qu'elle lui communiquait, elle s'emparait de lui.

Tout à coup, dans un même regard, ils unirent leur pensée. Alice, brusquement, sauta à bas du divan, marcha vers la porte et la ferma ; puis revenant vers Fabien, cyniquement, comme obéissant à une force, elle le prit plutôt qu'elle ne se donna à lui.

Une demi-obscurité régnait dans le boudoir et le grand homme songeait peut-être qu'Alice disait vrai, quelques heures avant, en affirmant que les bourgeoises ne savent pas aimer, lorsqu'elle l'interpella :

—N'est-ce pas, lui demanda-t-elle, en se moquant, que je vaux bien votre provinciale ?

Et comme, devant cette hardiesse de langage, il restait muet :

— Allons, dites donc oui, fit-elle ; je ne vous empêcherai pas, pour cela, de la revoir...

XXI

En dépit des soins dévoués dont l'entouraient les Randon, Lacroix n'était pas heureux. Dans sa naïveté, il avait espéré retrouver quelque sérénité dans ce milieu honnête qu'il aimait ; mais il n'avait pas su deviner sa propre nature et la tendresse qui était en lui, dans son immuabilité bête, le troublait ; le passé radieux se dressait devant lui, sans cesse, avec tout son cortège de souvenirs et d'amour flétris.

Ce passé emplissait sa vie et tout le lui rappelait, tout, jusqu'aux caresses paternelles qu'il donnait à Blanche. Lorsque, prenant ses pètits doigts, il souriait, ce n'était pas à la jeune fille que son sourire s'adressait. Sa pensée s'envolait, comme à tire-d'aile, et s'en allait loin, bien loin, se reposer sur une autre tête chère. Et alors, il songeait à sa Louise, à la femme coupable, et dans une vision très nette, il évoquait les jours d'autrefois ; les doux soirs d'été, tout frissonnants, encore, et tout tièdes d'amour, lui apparaissaient, et il se voyait assis auprès de Louise, roulant sa grosse

tête sur ses genoux, serrant ses mains dans les siennes, ses mains toujours un peu froides qu'il réchauffait sous son haleine, qu'il enveloppait de baisers. Et le déchirement de son être se faisait alors plus grand ; son cœur se crevassait davantage. Car ces heures de fièvre et de joie étaient mortes ; car toutes ces choses s'étaient évanouies et comme desséchées, sous le vent âcre et violent de la fatalité. Et elles ne seraient plus jamais !

Faite de sentimentalité irraisonnée et de regrets stériles, l'existence de Lacroix s'écoulait misérable. Toute l'affection de ses amis ne parvenait pas à conjurer la tristesse qui l'envahissait chaque jour un peu plus. Une sorte d'agitation continuelle le secouait et il se mourait, dans une crise de tous les instants.

Le plus souvent, il sortait seul, ne rentrant que pour le dîner. Et il errait, hagard, dans les rues. Parfois des hallucinations hantaient son cerveau et il marchait automatiquement, murmurant des phrases hachées et inintelligibles. Les « chère âme », les « mon vieux, mon bon Fabien », tombaient de ses lèvres, inconsciemment, disant assez quelle était l'obsession qui le poursuivait. Et vraiment, dans le délire qui le saisissait, deux visages aimés se dessinaient, et il les contemplait, oubliant l'ignominie qu'ils reflétaient, se raccrochant à leur sourire hypocrite, ainsi qu'à une épave de son bonheur détruit,— pareil à ces

victimes du feu qui, au lendemain d'un incendie, s'en vont reconnaître les décombres de leur demeure, et, dans un songe soudain, revoient, dans l'encadrement d'une fenêtre calcinée et ruinée, la figure aimable d'un enfant, jetant au vent des baisers.

Une après-midi, comme il longeait la grille des Tuileries, du côté de la rue de Rivoli, flânant, à la recherche de sa pensée voilée, il vit passer sa femme, en voiture. Il s'arrêta brusquement et, dans un grand flageolement des jambes, il se retint à la grille, pour ne pas s'affaisser, de toute la force de ses doigts crispés. Sa femme, sa Louise était là, à vingt pas de lui, emportée par le galop de ses chevaux, dans une attitude insouciante. Un cri, un appel, lui vint à la gorge; mais ses nerfs contractés, ne lui permirent seulement pas de gémir et, comme la voiture disparaissait, dans le jour brumeux de la place de la Concorde, il se mit à pleurer.

Et pourtant, si rapide, si douloureuse que fût cette apparition, Lacroix sut en détacher quelque joie et, le soir, il revint moins sombre, chez les Randon.

A partir de ce jour, le pauvre homme donna un but à ses promenades. Invariablement, il s'en allait rue de Rivoli et posté, immobile, devant les grilles, il attendait qu'un hasard lui ramenât sa femme. Une fois encore il l'aperçut et, dès lors, un désir violent, un caprice de monomane naquit en lui. La vue de Louise

l'attendrissait, le soulageait, et, maintenant, il voulait la rencontrer, il provoquait les occasions de se trouver sur sa route. Son cerveau affaibli ne gardait plus le souvenir du déshonneur, du crime, et il s'aventurait à rôder jusqu'aux environs de sa demeure abandonnée.

Il arriva que Louise le remarqua et, dans un tressaillement, elle détourna la tête. Fabien lui-même ne tarda pas à constater sa présence et cette soudaine résurrection de Lacroix, de l'ennemi, fut la cause d'une explication pénible entre les amants. Louise, en affirmant qu'elle ne comprenait rien au retour de son mari, disait vrai et elle tremblait en pensant aux conséquences funestes qu'une entrevue pouvait entraîner. Elle ignorait les motifs qui guidaient Lacroix; elle craignait une vengeance et l'impunité de sa faute surgissait devant elle, comme incertaine. Fabien, dans ce retour de l'époux, flaira un péril et son égoïsme prit l'alarme. Il soupçonna, dans ce mystère, quelque intrigue de sa maîtresse, quelque projet de faire revivre en lui cette jalousie qui le torturait naguère, et il éprouva contre elle un ressentiment secret, — cette colère de l'homme ennuyé par la tyrannie d'une femme amoureuse.

Lacroix, pourtant, ne les gênait guère l'un et l'autre. Il se contentait du seul plaisir de les regarder, inconscient du supplice qu'il leur infligeait, de l'ob-

session qu'il leur imposait. Cependant, dans la satisfaction, dans la fièvre de son désir, des audaces se mêlaient. Parfois, il suivait sa femme lorsqu'il la voyait sortir et il l'attendait aux portes des maisons où elle entrait. Cette hardiesse du pauvre homme faillit amener une rupture entre Louise et Fabien. Un jour, comme il guettait aux alentours de l'hôtel, il l'aperçut qui montait en voiture. Il sauta dans un fiacre et il se mit à sa suite. Louise descendit devant le Palais-Bourbon et se dirigea vers le couloir qui aboutit aux galeries du public. Lacroix, surpris, comme hébété, battit longtemps l'asphalte du trottoir. Une envie irrésistible de rejoindre sa femme, ou tout au moins, de ne la pas perdre de l'œil, le prenait. Il n'avait pas de billet et ne pouvait espérer forcer la consigne. Alors, il eut une idée lucide. Sournoisement, il s'approcha d'un homme de service et montrant de l'or, il acheta son entrée.

Comme il s'asseyait, Fabien montait les degrés de la tribune et, ainsi qu'autrefois, Lacroix l'avait devant lui, dans toute la splendeur de son énorme carrure. Je ne sais quelle question de morale ou de politique troublait les esprits. Duchesne, disait-on, interpellé par la gauche, avait parlé et Fabien lui répondait. Sa parole, ainsi qu'un bruit de mer grandissant, s'élevait à mesure que se développait son discours. Il faisait, ce jour-là, un magnifique plai-

doyer en faveur de l'honnêteté humaine, de la sincérité gouvernementale. Et des choses de la politique, il passait aux hommes, qui dirigent les États, et dans un étalage éloquent de sentiments, il stigmatisait les traîtres, les hypocrites et les impudents.

Tout à coup, une voix tomba des galeries :

— Il ment!... il ment!...

Toutes les têtes s'agitèrent, Un tumulte effroyable emplit la salle et des centaines de doigts se tendirent vers l'endroit d'où était partie l'interruption. Des hurlements d'indignation sortaient, rauques, des poitrines. On réclamait une suspension de séance, l'évacuation de la salle. Avec peine, le président rétablit le silence et comme il ordonnait l'expulsion du perturbateur, on vit un petit homme, la face empourprée, se dresser ; la main jetée en avant, il désignait Fabien et, dans une convulsion, il râlait, répétant son cri :

— Il ment !... il ment !... je vous dis qu'il ment !...

Lacroix, soudainement, se révoltait contre le cynisme de Fabien,— ce cynisme dont il était victime, — que seul il connaissait, — et dans un mouvement de dégoût, il souffletait le grand homme de toute son honnêteté outragée.

Des huissiers le saisirent et le mirent dehors.

Et tandis qu'on le reconduisait à la porte, Fabien

achevait son discours, avec plus de force, avec plus d'éclat. Et le pauvre diable de Lacroix, repris par la sentimentalité, redevenait paisible ; et, étourdi, grisé par sa propre audace, il s'en retournait au logis, murmurant, parlant comme en rêve, selon son habitude :

— « Ce vieux, ce bon Fabien... »

XXII

Fabien, à la suite de cet incident, fit une scène violente à Louise et il demeura plusieurs jours sans se rendre auprès d'elle.

Un soir, la jeune femme entra chez lui précipitamment. En la voyant, il eut un geste de dépit et d'agacement. Il s'attendait à des récriminations, à des explications, à des larmes.

Mais elle, toute pâle et toute droite, se campa devant lui et, d'une haleine, lui raconta qu'on venait de lui rapporter son mari, paralysé, comme idiot. Des hommes, des inconnus l'avaient trouvé, agonisant presque, la face congestionnée, dans le jardin des Tuileries, inerte et râlant. Une carte, égarée dans ses poches, avait révélé son ancienne adresse et, maintenant, il était chez elle.

Et comme Fabien, ahuri, muet, la regardait :

— Allons, fit-elle, résolue et autoritaire, que décidez-vous ? que faut-il faire ?

Le grand homme recouvra la parole :

— Que dit le médecin ? grogna-t-il.

— Le médecin affirme que mon mari ne mourra pas. Il restera idiot, voilà tout...

Il y eut un silence. Alors Fabien, mettant sur sa figure le masque d'une sublime compassion.

— Pauvre chère, pauvre chère, murmura-t-il, quelle douleur et quelle triste fin de notre amour !..

Louise tressaillit. Mais il ne lui donna pas le temps de répliquer. Il s'attendrit sur le sort de Lacroix ; il s'empara des mains de la jeune femme et les pressa sur ses lèvres, dans un geste superbe, dans un élan de tout son être.— Il gémissait. — Dans une générosité jouée, il se défendait, en sanglotant, de mettre désormais une pensée d'amour en travers de son infortune. Il lui disait qu'il comprenait le devoir qui, dans l'avenir, s'imposait à leurs deux cœurs. Tout sentiment personnel s'effaçait devant le malheur qui la frappait. Il saurait subir sa peine et il l'aiderait, par son dévoûment, à supporter l'épreuve que la fatalité lui apportait.

Louise se recula. Elle dégagea ses mains de l'étreinte de Fabien ; elle était blême :

— Mais que dites-vous donc, gronda-t-elle. C'est là tout ce que vous décidez ? — Eh bien, je n'accepte pas vos consolations, je n'accepte pas votre pitié.

Et lui plantant son regard dans le sien :

— Ah ! vous ne m'aimez plus ! rugit-elle, vous ne m'aimez plus ! — Mais, il faudra bien, cependant, que vous comptiez encore avec cet amour que vous n'avez plus. — Non, non, la misère de mon mari ne nous sépare pas. Et cette rupture que vous désirez, moi, je ne la veux pas ! j'ai tout prévu : dès demain, Lacroix entrera dans une maison de santé et moi, je vous reprendrai, je vous reprendrai, vous m'entendez...

Et plus bas, coupant ses phrases, par saccades, soufflant dans la face du grand homme une chaleur de fièvre :

— Je vais être mère, monsieur Fabien, et vous allez être père, ajouta-t-elle.

Et éclatant d'un rire nerveux, fou, lâché :

— Osez donc dire encore que nulle pensée d'amour n'existe plus entre nous !..

XXIII

Dans une angoisse profonde, Louise avait dit à Fabien : « Vous ne m'aimez plus ! » — Et elle avait dit vrai : le grand homme ne l'aimait plus. A la passion soudaine et brutale, avait succédé en lui la morne satiété. Il lui marchandait maintenant les heures qu'il lui donnait. La politique, l'ennui, la douce monotonie de son rêve détruit, se dressaient formidables, comme autant d'obstacles entre lui et la jeune femme. Ce chaste, qu'avait affolé, un jour, la fièvre des sens, dans sa lassitude d'amant, entrevoyait comme des désirs nouveaux que sa maîtresse ne pouvait plus assouvir et il s'éloignait d'elle, tout entier à ses sentiments égoïstes, — ainsi qu'un fauve d'un os rongé.

Depuis qu'il était l'amant de la baronne, des ardeurs inconnues l'avaient envahi et, instinctivement, dans un raisonnement d'homme repu et gourmand, à la recherche d'un excitant qui réveille son appétit endormi, il allait vers Mme de Morènes. Et il délaissait Louise. La passion qu'il avait éprouvée pour elle

l'étonnait même, à présent. La crise qui l'avait jeté aux pieds de Mme Lacroix le stupéfiait. Et cet amour qu'il avait tant appelé, dans sa banalité, lui apparaissait comme une folie inavouable. Louise, elle-même, dans son souvenir, redevenait la petite bourgeoise vulgaire de Vouzon et insensiblement, son image se fanait, fuyait, ainsi qu'une vapeur de l'aube dans l'embrasement d'un ciel d'été. Dans sa lascivité, dans son matérialisme et dans son indifférence l'amour d'Alice convenait mieux à son caractère que l'affection tendre, dévouée et éthérée de Louise. Avec la baronne, nulles larmes, nulle sentimentalité stérile, nulle entrave... liberté entière en dehors de l'intimité. Avec Louise, la chaîne des faux ménages, dans toute sa rudesse, dans toute sa lourdeur. Il n'en fallait pas tant à Fabien, dans l'état d'esprit où il se trouvait, pour faire un choix. Et puis, les amères railleries de Mme de Morènes sonnaient péniblement, encore, à son oreille; et songeant à son délire passé, aux souffrances qui l'avaient précédé et comme engendré, à cette attente anxieuse de la possession, il se sentait pris par une sorte de pitié intérieure et il se reprochait, comme une indigne faiblesse, la démence des mois écoulés.

Et pourtant, Louise était grosse, il le savait ; elle le lui avait dit ; cet enfant qu'elle portait dans son sein, c'était le sien.—Ah ! cette paternité bâtarde, comme il eût voulu l'anéantir ! Et alors, enfiévré, se débattant,

ainsi qu'une bête entre les griffes d'un piège, il bataillait contre cette paternité d'aventure, et dans son égoïsme aux abois, il se révoltait contre la réalité.

Puis, énervé par la tension de sa pensée, il repoussait l'obsédante vision du lien qui l'attachait à Louise ; et rejetant toute réflexion, oubliant toute difficulté, présente ou future, il s'abandonnait au courant régulier de la vie, reportant à un temps reculé, l'embarras de sa situation. Un vague espoir, né du chaos de ses idées, descendait en lui ; laissant au hasard ou aux circonstances le soin de démêler l'écheveau embrouillé de son existence, il disait : «On verra...» ; et dans une insouciance atroce et cynique, il riait d'un mauvais rire, — de ce rire de fille-mère étranglant son enfant.

Louise était grosse, oui. Et comme la femme, en elle, n'effaçait pas la mère, elle se rappelait avec effarement, torturée par l'indifférence de Fabien, la foi qu'elle avait mise jadis dans la constance de son amour. Elle comprenait qu'elle n'était plus aimée ; mais sa détresse intime était si grande qu'elle se refusait à accepter sa déchéance ; et plus le dédain de Fabien l'atteignait, plus elle unissait sa vie à la sienne. Une énergie d'amante outragée et de mère, montait en elle. Le sentiment de sa douleur la rendait forte contre le délaissement. Un

vide était autour d'elle qui, se creusant sans cesse, l'isolait chaque jour davantage ; tout croulait autour d'elle ; tout se dérobait à ses prières ; mais elle se raccrochait à Fabien, ainsi qu'un noyé à une branche ballottée par le flot. Cet homme l'avait jetée hors du grand chemin de la vie ; elle l'avait suivi, sans hésitation, dans tous les sentiers perdus qu'il lui avait plu de parcourir et, maintenant qu'il la quittait, la forçant de continuer sa route, seule et sans soutien, elle se rebellait, elle se refusait à l'obéissance. S'étant donnée à lui, absolument et sans restrictions, elle le considérait comme son bien et elle ne lui permettait pas de séparer leurs deux existences. Et Fabien, alors que violente, elle lui imposait sa volonté, n'osait trop la rudoyer, car il redoutait sa colère.

XXIV

Malgré l'inquiétude jalouse que lui avait inspirée la baronne de Morènes, Louise, jusqu'alors, dans un reste de naïveté amoureuse, n'avait point soupçonné que son amant la trahît. L'amertume planait sur son cœur, mais nulle colère étrangère à son amour n'était venue l'émouvoir. Une morne tristesse s'était abattue sur elle et lorsqu'elle était seule, elle pleurait. Son rêve, son beau rêve de femme incomprise repassait devant elle, troublant et frémissant encore; et au travers de ses larmes, elle trouvait comme un pâle sourire pour le saluer, comme des mots tendres, pour lui dire, peut-être, qu'elle l'aimait autant que naguère.

Une après-midi, comme elle attendait Fabien,—le grand homme ayant promis de lui consacrer ce jour tout entier, — elle reçut de lui un billet par lequel il lui annonçait qu'une affaire imprévue, une réunion publique, l'empêchait de se rendre auprès d'elle. Louise,tout d'abord, crut Fabien et, dans une résigna-

tion d'amante malheureuse, elle se soumit. Cependant la surprise, l'émoi que cette soudaine décision avait fait naître en elle et qu'elle avait combattus, la reprirent avec une sorte de fureur et, songeant alors aux étrangetés, au mystère de la vie du grand homme, à sa conduite équivoque, elle eut une révolte et un soupçon traversa son esprit. Elle flaira le mensonge sous les paroles polies, pleines de doucereux regrets de Fabien et,pour la première fois, le désir de savoir, se présenta à elle dans toute sa tyrannie. Il était impossible que son amant la délaissât pour une misérable futilité. Un autre motif, qu'il n'avouait pas, le dirigeait. Et qui sait?.. Peut-être qu'il avait menti déjà et souvent... Peut-être qu'elle était sa dupe et qu'il allait porter ailleurs les caresses qu'il lui marchandait... Une énigme était là qu'il lui fallait déchiffrer. Agitée, nerveuse, sous l'influence d'une douleur et d'une colère intenses, elle se dit qu'elle saurait. — Faisant table rase de toute dignité, de tout orgueil, une pensée vile lui vint, et elle l'accueillit avec joie.

Elle se jeta dans son coupé, se fit conduire rue Royale, et passa devant la demeure de Fabien. Le soir tombait et, dans l'encadrement des hautes fenêtres, une lueur scintillait. Elle jugea que son amant était chez lui encore et, ordonnant au cocher de tourner bride, elle fit arrêter sa voiture le long du trot-

toir, à dix pas de la maison. Et elle attendit, épiant, anxieuse, l'œil aux aguets.

Elle attendit!... Le cou tendu, la bouche entr'ouverte, le souffle haletant, longtemps, elle resta là, le regard rivé à la porte, tressaillant chaque fois qu'une ombre entrait ou sortait. Brisée, anéantie, honteuse peut-être de son action, déjà elle renonçait à poursuivre son projet, lorsqu'une secousse involontaire la fit tressauter. Fabien venait de paraître et, immobile, comme réfléchissant, il boutonnait ses gants. Il appela un fiacre. Alors Louise, oubliant toute mesure, toute prudence, dans un coup de gosier rauque et étranglé :

— Vous voyez bien cette voiture, dit-elle au cocher, suivez-la.

La course fut rapide. Le fiacre s'engagea dans la rue du faubourg Saint-Honoré et fit halte devant l'hôtel de la baronne.

Fabien entra chez Mme de Morènes.

Alors Louise, qui avait observé, s'affaissa sur les coussins et, bercée par le balancement de la voiture qui la ramenait chez elle, elle se prit la tête à deux mains, mordant les manches de son vêtement, luttant contre la crise nerveuse qui l'étreignait.

Lorsqu'elle fut seule, dans sa chambre, toute l'affreuse vérité se dressa comme un spectre devant elle et, à bout de forces, tendant éperdument les bras au

délire qui s'offrait, tuée par l'émotion, ne cherchant plus à apaiser les convulsions qui l'agitaient et tordaient ses membres, sentant qu'elle allait défaillir, elle courut à son lit et se cramponnant aux draps, elle s'y débattit dans l'affolement et le cauchemar.

XXV

Le lendemain, en se réveillant, elle eut un douloureux étonnement. Elle avait cru mourir et elle vivait ! Alors, avec une énergie qu'elle-même ignorait, surexcitée par la fièvre qui soulevait ses artères, elle repoussa toute faiblesse ; elle se dit que, puisque la vie s'imposait à elle, puisque cette vie était plus forte que sa souffrance, elle en acceptait toutes les conséquences. Elle rejeta avec dégoût le rôle de femme abandonnée que Fabien semblait vouloir lui faire subir et, dans une résolution suprême, mettant en avant toute son autorité d'amante, tout son droit de mère, elle décida de reprendre cet homme, sinon pour elle, du moins pour son enfant.

Sans prévenir Fabien, étouffant le cri de la raison, elle s'achemina vers l'hôtel de Mme de Morènes.

La baronne était seule, en peignoir, fumant des cigarettes russes et se gorgeant de thé, les membres nus, allongée sur le divan de son boudoir oriental, lorsqu'on lui annonça Mme Lacroix.

Elle bondit au nom de sa rivale. Elle ne s'expliquait pas sa visite. Mille idées confuses se heurtaient en sa tête et déjà, accusant Fabien de maladresse, elle s'apprêtait à refuser à Louise l'entrevue qu'elle demandait. La baronne n'aimait pas les scènes, le drame ; la quiétude de ses caprices lui était chère. Cependant elle craignit que la jeune femme ne pensât qu'elle la redoutait et, dans une arrogance de femelle qui se voit disputer son mâle, elle ordonna d'introduire sa rivale.

Louise parut. Lorsque la porte fut refermée, sans prêter attention au luxe sensuel et fou qui l'entourait, à la nudité impudique de la baronne qui, tranquillement, continuant de fumer, l'invitait, d'un geste, à s'asseoir, elle marcha vers le divan :

— Madame, dit-elle, — et sa voix sifflait, — exposant brusquement et sans préambule le motif qui l'amenait, madame, j'ai un amant, vous me l'avez volé : et je viens vous le réclamer...

La baronne eut un rire léger et sec.

— Vous êtes, en vérité, trop bonne, madame, répondit-elle, en raillant ; vous me supposez là de bien méchantes actions et vous me prêtez un bien vilain métier ; maraudeuse d'amour !... Peste !... Vous ne me flattez pas !... — Serait-ce votre amant, madame, qui s'est plaint à vous et qui vous charge du soin de le défendre contre moi ?...

— Mon amant ne m'a rien appris, riposta Louise ; Je sais qu'il est le vôtre, voilà tout. Et comme il me paraît inutile, autant pour vous que pour moi, de prolonger cet entretien, j'ajoute, madame, que mon amant se nomme Jules Fabien... Encore une fois, vous plaît-il de me le rendre ?

La baronne, se redressant, s'accouda sur le divan. Sa face, pâle, semblait creusée par deux orbites de feu. Une colère sourde et contenue grondait en elle.

— Madame, fit-elle, — et ses paroles tombaient comme si un couperet les eût hachées, — je vois que vous êtes au courant d'une situation qui ne m'est pas moins connue ; or, puisque vous m'interrogez, ma réponse sera brève. — Lorsqu'un avare possède un trésor, il le garde. Si des voleurs le lui enlèvent, il n'a plus qu'une espérance, qu'un recours : l'habileté de M. le Préfet de police. Ce n'est pas aux voleurs qu'il ira s'adresser, n'est-ce pas ? C'est clair cela.

Et elle ajouta :

— Toutefois, il est des cas où les pouvoirs de M. le Préfet de police sont impuissants. Et, dans la circonstance qui nous occupe, c'est ainsi.

Et comme Louise, muette, blême et menaçante, l'écorchait du regard :

— Que faites-vous donc chez moi, madame, dit la baronne, vous voyez bien que vous perdez votre temps.

Et froidement, quoique un tremblement convulsif secouât ses doigts, Alice de Morènes se tourna à demi, prit une nouvelle cigarette qu'elle alluma, en l'approchant d'une lampe d'or ciselé, à flamme d'alcool, et elle en tira quelques bouffées précipitées.

Louise était tentée de s'abattre sur cette femme et de lui tordre le cou. Cependant elle comprit que la violence n'aurait aucune action sur elle. Elle refoula en elle l'explosion de sa douleur, de sa honte, et ce fut d'un ton radouci qu'elle parla.

Elle faisait, maintenant, à Alice, le récit de l'amour qu'elle avait eu pour Fabien. Et par une bizarrerie du sort, il se trouvait qu'après avoir eu les confidences de l'homme, Mme de Morènes possédait celles de la femme. Dans une fatalité étrange, ces deux êtres venaient s'échouer à ses pieds.

Et la baronne apprenait des choses que Fabien lui avait tues ; les heures lointaines et passionnées, l'adultère aux abois, la détresse de Lacroix, son agonie, lente et solitaire, — toute la vie de Louise, se déroulait devant elle et l'enveloppait entière, dans une supplication : Louise s'humiliait ; elle livrait à sa rivale, sans réserve, toute sa misère morale, toute sa pudeur intime ; et elle se faisait tendre, ainsi qu'un condamné, implorant une grâce.

Alice, un moment, parut émue. Une contraction

nerveuse rida son visage. Puis elle reprit sa froideur et lorsque Louise cessa de parler :

— Mon Dieu, madame, fit-elle, que vous dirai-je ? Vous me voyez très chagrinée. Mais vraiment vous exigez de moi une chose impossible. Nous ne nous comprendrons jamais. Vous êtes, vous, madame, la femme du rêve; et je suis, moi, la femme de la réalité. Je ne puis rien pour vous, rien, rien... Je voudrais être bonne et il m'est défendu de l'être ; car mes nerfs commandent à mon cœur. Cependant, ne vous découragez pas : je vous permets, madame, de ressaisir M. Fabien, de me le voler, comme vous dites... Je vous offre la lutte... Vous êtes belle et ne me craignez pas, je présume... Tentez de reprendre votre amant. Et si vous réussissez, vous ne me verrez pas votre ennemie. C'est là mon dernier mot.

Louise était à bout d'énergie, et cette protection dédaigneuse, cette pitié injurieuse la révoltèrent. Toute sa haine remonta à ses lèvres.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous êtes absurde et vous êtes cynique ! Je n'ai que faire de votre compassion, madame, et puisque c'est la guerre que vous voulez, vous aurez la guerre !

Et elle eut un élan terrible et sublime :

— Vous n'avez donc pas deviné, madame, rugit-elle, que c'était moins la femme que la mère qui

s'abaissait jusqu'à venir à vous... La mère... oui ; la mère qui vous hait et dont la haine peut être redoutable...

Alice eut un mouvement brutal. Le calme l'abandonnait.

— Vous allez être mère ?... fit-elle ; Eh bien, que voulez-vous que cela me fasse ?...

Et sans donner à Louise le temps de répondre :

— Madame, finissons-en, déclara-t-elle. Cette scène est ridicule. Barrez le chemin à votre... à *notre* amant, si vous l'osez ; je ne vous en empêche pas ; cela m'est fort indifférent...

Et elle ajouta, dans un haussement d'épaules :

— Vous avez un enfant... en quoi cela, vraiment, m'intéresse-t-il ?... Il ne fallait pas vous le faire faire, voilà tout !...

Puis, comme Louise, atterrée, affolée, en proie au vertige, demeurait devant elle, sans force, sans voix, clouée au parquet, Alice se leva et sonna.

— Reconduisez madame, dit-elle au valet ; et doucement, elle poussa la jeune femme vers la porte ; après quoi exhalant un long soupir d'ennui et de soulagement, elle s'étendit, dans une attitude d'almée, sur le divan, jouant nerveusement avec sa cigarette à demi brûlée et éteinte.

Automatiquement, dans une démarche de femme

ivre, se cognant aux murs, heurtant les meubles, accrochant les tapisseries, Louise sortit à la suite de son guide. La pensée se dérobait aux efforts qu'elle faisait pour la saisir et, dans un écroulement de tout son être, elle subissait la ruine de sa vie, dans une inertie de désespérée. Et elle se sentait perdue, bien perdue, maintenant... Et un regret fou montait en elle... C'était donc pour en arriver là qu'elle avait tout sacrifié à l'amant... tout... tout !...

XXVI

Lorsque Fabien apprit la folle démarche tentée par Louise auprès de la baronne, il resta atterré. Craignant, cependant, d'irriter encore la jeune femme par ses reproches, il ne dit rien. Il se contenta de la traiter en enfant terrible et, pour la calmer, il eut quelques bonnes paroles et comme un retour d'affection. Pourtant, il nourrissait contre Louise un secret ressentiment; car elle lui apparaissait ainsi qu'une menace continuelle, marchant dans son ombre. Non seulement il la haïssait parce qu'elle pouvait provoquer un scandale autour de son nom; mais encore parce que, dans son obsédante poursuite, il lui était loisible de mettre en déroute ses nouvelles amours. S'il n'aimait plus Louise, il était éperdument épris de la baronne. Et ce pouvoir que sa première maîtresse possédait de briser, dans un jour de colère, sa joie et sa passion, emplissait de révolte son cerveau, et il eût donné beaucoup pour l'anéantir, pour l'arracher des mains de la jeune femme.

Fabien était véritablement subjugué par Mme de Morènes. Ses sens, comme désengourdis par les douces et tièdes caresses de Louise, mis aux prises avec le sensualisme raffiné et raisonné d'Alice, se débattaient dans une sorte de frénétique volupté, de transport hystérique. Les baisers de cette femme l'assoiffaient et plus sa lèvre, à leur contact, se désséchait, plus il en était avide. Par un accord tacite, l'esprit demeurant étranger à leurs embrassements, ils vivaient et jouissaient de la chair et rien que de la chair. Le sexe seul les affolait ; et c'était, entre eux, l'accomplissement brutal du désir. Ce genre d'amour est effroyable. Et lorsque c'est un chaste, à peine éveillé, qui l'accepte, il en fait cette chose monstrueuse et hideuse d'impudeur, que les seuls débauchés de profession connaissent. Fabien était tout entier sous le charme lubrique d'Alice. En outre, comme cette façon d'aimer satisfaisait ses instincts intimes, son égoïsme, il s'en accommodait pleinement. Et la sentimentalité de Louise, maintenant, lui semblait bête, comparée au matérialisme ardent de la baronne.

Pourtant, comme il n'ignorait pas qu'il eût été plus qu'imprudent de rompre brusquement et définitivement avec son ancienne maîtresse, il se rendait encore quelquefois auprès d'elle, et, dissimulant, mettant sur le compte de sa vie publique ses absences

prolongées ou ses visites trop courtes, il s'efforçait de lui faire croire qu'il l'aimait ainsi que jadis.

Un jour même, il lui annonça, dans un élan, dans un grand luxe de phrases sonores, qu'il ne voyait plus la baronne et que, dorénavant, il serait plus à elle. La pauvre femme, tout heureuse de ce changement, partagée entre l'espoir de sa maternité et la plainte de son amour meurtri, accueillit cette déclaration, ce retour d'affection, ainsi qu'un encouragement, ainsi qu'un présage, sinon de bonheur, du moins de paix. — L'enfant qu'elle portait en son sein l'inquiétait. Elle était résolue, certes, à ne pas permettre à Fabien de le renier; mais en dépit de son énergie, elle préférait que le père vînt de lui-même au-devant de son devoir. Elle se félicitait de la tournure que prenaient les choses et le calme descendait en elle, voilant son amertume, reposant et vivifiant.

Fabien mentait. En réalité, à la faveur des événements politiques, dont la gravité s'accentuait, il lui était aisé de donner à la baronne tout le temps qu'elle exigeait. Depuis son entrevue avec Mme de Morènes, Louise sortait peu; dans une résignation de victime et de désillusionnée, elle restait chez elle, enfermée, et le grand homme, qui épiait ses moindres actions, pouvait, en toute sécurité, la trahir. En outre, il espérait bien, au moment de l'accouchement, se dérober à sa paternité.

Cette situation durait depuis plusieurs mois déjà et rien ne paraissait devoir la troubler, lorsqu'un coup de foudre inattendu vint surprendre Fabien et le frapper directement : Lacroix mourut.

On était aux premiers jours du printemps et Louise, en lisant l'avis qui l'informait de la mort de son mari, ne put s'empêcher de songer, en pleurant, qu'un an avant, à cette même épôque, c'était fête à Reuilly ; — à Reuilly, délaissé maintenant et moisissant dans son abandon ! Et ceux qui virent ses larmes crurent qu'elle regrettait l'époux.

Lacroix, en effet, avait succombé à la paralysie et à la méningite qui le torturaient. Seul, presque toujours, ne recevant que de rares visites de sa femme, qu'il ne reconnaissait plus d'ailleurs, — n'ayant pour amis vrais, pour soutiens dévoués, pour témoins compatissants et sincères de sa peine, que les Randon, le pauvre Lacroix s'était éteint, ayant aux lèvres, encore, comme des mots inconscients d'amour. Et la mort, pour lui, avait été la délivrance.

Alors, Louise demeura seule en face de Fabien. Un radieux espoir l'envahit. Pour elle aussi, le veuvage était une délivrance ! — Elle le croyait, du moins. — Ce qu'elle ne disait pas, la malheureuse, c'est qu'elle avait appelé de tous ses vœux, dans la fièvre de sa maternité criminelle et fausse, la mort de son mari ; ce qu'elle ne disait pas, c'est que ce moribond, qui

râlait là-bas, dans l'hôpital des riches, la gênait. Et maintenant, elle était seule, bien seule, devant son amant. Et rien ne s'opposait plus au projet insensé qu'elle avait formé secrètement. Elle avait accueilli son deuil comme une suprême consolation, comme une joie bénie ; par lui, la mère et l'amante pouvaient être satisfaites et réhabilitées. L'amante deviendrait Mme Fabien ; son enfant serait *le fils* d'un grand homme ; la vie serait bonne encore.... Et oubliant les angoisses passées, reprise par son rêve de bourgeoise, elle s'accrochait frénétiquement à la vision qu'elle évoquait, à l'avenir qu'elle arrangeait ; et, dans une naïveté de femme soudainement heureuse, nulle idée mauvaise ne venait la troubler, — pas même la pensée que Fabien, inconstant et traître, la fuirait peut-être à tout jamais.

XXVII

La politique avait repris Fabien. Le peuple, surexcité par les appels farouches des tribuns, maintenant, hurlait sa haine dans la rue et Duchesne avait dû déclarer à la tribune qu'il sévirait contre les fauteurs de désordre. Fabien lui avait répondu, et son discours, colporté aux quatre coins de la France, avait donné le branle aux esprits exaltés.

L'Empire craquait de toutes parts. Dans l'ombre, la Révolution rampait, en poussant des clameurs sourdes et, la nuit, de son poing brutal, elle venait heurter les portes des Tuileries, où le maître, endormi par une fausse quiétude, rêvait, en souriant à l'avenir.

Fabien n'avait pas failli à la tâche que lui imposaient les circonstances. Dirigeant l'insurrection naissante, de ses actes, de ses paroles, il menait la ronde populaire, avec la précision d'un chef d'orchestre commandant à un groupe de musiciens. Ainsi qu'autrefois, il se campait en face de l'Empire, et, dans une

attitude d'athlète, prêt au combat, il attendait l'heure suprême des passions déchaînées.

Déjà la physionomie de Paris n'était plus la même. Chaque jour, à la tombée du soir, les boulevards étaient balayés par des bandes d'ouvriers, descendant des faubourgs, clamant la *Marseillaise*, de la Bastille à la Madeleine.

Ainsi qu'il l'avait annoncé au Parlement, Duchesne, devant cette audace, s'était montré brutal. Des charges de cavalerie avaient eu raison des perturbateurs ; mais il y avait eu des victimes, des hommes sabrés ou écrasés et des représailles étaient à craindre.

Cependant l'énergie de Duchesne semblait avoir conjuré tout péril et la grand'ville avait revêtu son aspect accoutumé, lorsqu'un soir, alors que rien ne faisait prévoir un soulèvement du peuple, des cris, des hurlements, des blasphèmes, éclatèrent dans tous les faubourgs à la fois, comme dans un signal.

L'Empereur, prévenu en hâte, monta à cheval ; les troupes sortirent de leurs casernes. L'insurrection était formidable ; de véritables bataillons armés parcouraient les rues, brisant réverbères et vitraux. Des pierres et des balles allaient frapper les hautes fenêtres des maisons ; la terreur régnait dans toute sa fureur.

Devant le nouvel Opéra inachevé, dix mille hommes s'agitaient, mutilant les devantures des cafés, arrêtant les voitures, fiacres et omnibus, dont les chevaux dételés se cabraient, et s'échappant, galopaient au travers de la foule, lançant des ruades, hennissant, dans un vertige d'épouvante.

Une barricade, déjà, s'élevait, qui coupait la chaussée, depuis la rue de la Paix jusqu'au théâtre en construction. Soudain, un roulement de tonnerre ébranla le sol, et du fond des boulevards, dans un nuage de poussière, dans un tourbillon, le sabre au vent, trouant l'asphalte sous le choc furieux des pieds de leurs montures, des cuirassiers, apparurent, chargeant, farouches et sauvages.

Des éclats d'armes à feu, des bruits d'acier crevant les crânes, retentirent ; une immense rumeur jaillit vers le ciel... puis ce fut tout. Les dix mille hommes, entraînés par l'ouragan, laissant leurs morts et leurs blessés aux mains des vainqueurs, quittèrent la barricade, dans une déroute.

Ce coup de force apporta à l'Empire comme un regain de prestige, comme un élément régénérateur. Mais l'opposition entendait tirer, de cette émeute, un profit. Les victimes de Duchesne avaient été nombreuses. Fabien, qui le poursuivait de sa haine, déposa sur la tribune du Corps législatif une interpellation, et, dans le grand silence du Parlement, il an-

nonça qu'il ouvrait, chez lui, une souscription publique en faveur des familles des révoltés. Cette hardiesse provoqua une tempête. Il fut même question d'arrêter le grand homme ; mais l'Empereur, que l'on consulta, s'opposa formellement à ce projet.

Une fièvre d'émotion, de renouveau, faisait haleter la France, alors. Les ennemis de l'Empire étaient nombreux et la souscription, organisée par Fabien, prit bientôt les proportions d'une manifestation nationale, d'un vœu populaire.

Et dans ce mouvement, les femmes eurent leur participation. Grandes dames mécontentes ou dédaignées, bourgeoises vaniteuses et envieuses, faubouriennes haineuses et jalouses, s'unirent, en une commune pensée, et envoyèrent leur offrande au grand homme.

Mme de Morènes remit dix mille francs à son amant.

Un jour, comme Fabien était auprès de Louise, feuilletant les listes de ses souscripteurs, et qu'il souriait en lui demandant si, elle aussi, ne viendrait pas au secours de ses protégés, la jeune femme s'empara du cahier. D'une main distraite et légère, elle tournait les pages, lorsque, soudain, son regard devint fixe et son doigt, instinctivement, souligna un nom. C'était celui d'Alice. Fabien, qui l'observait, devina

la nature de son geste et il redouta une scène. Mais elle, dans un beau calme, continua de feuilleter les listes et quand elle eut parcouru la dernière page, elle prit une plume et, simplement, signa, sans ajouter de chiffre ; puis elle rendit le cahier à Fabien.

Et comme, étonné, le regard du grand homme allait de cette signature muette à la jeune femme :

— Attendez, murmura-t-elle, railleuse.

Et se dirigeant vers un chiffonnier, elle l'ouvrit et en tira un coffret à bijoux. Elle se tourna, alors, vers Fabien et jetant sur ses genoux un splendide collier de perles :

— Voilà mon offrande, dit-elle. Ça vaut cinquante mille francs. Vendez... Vous inscrirez vous-même le chiffre.

Fabien, surpris, hésitait à accepter une pareille offre. Alors Louise se prit à rire :

— N'allez-vous pas faire des façons avec moi ? reprit-elle. Serais-je moins heureuse que la baronne ? — Et en prononçant ces mots, un pli d'amertume rida sa lèvre. Elle resta un instant songeuse, contemplant le collier dont les grains miroitaient et se teintaient de lueurs sombres en roulant sur le vêtement de Fabien.

— Mon pauvre beau collier, j'y tenais bien pourtant, dit-elle, comme se parlant à elle-même, comme répondant à une secrète réflexion ; puis, tout d'un coup,

s'abattant devant le grand homme, secouant son immobilité, entourant son cou de ses bras :

— Ah ! oui, prends-le, prends-le... C'est pour toi que je le donne, pour toi... Et elle l'embrassait nerveusement, en pleurant, dans une exaltation d'inspirée.

Fabien la caressait doucement, cherchant à la calmer.

Alors, se penchant sur lui davantage, attirant sa tête tout près de son sein, elle colla sa bouche sur sa nuque et, dans un souffle, elle répéta :

— Oui, c'est pour toi... Tu es content, dis ?...

Et elle balbutia, craintive et frissonnante :

— Et c'est pour notre enfant...

Fabien courba le front. Depuis la mort de Lacroix, c'était la seule fois que Louise faisait intervenir entre eux ce témoignage de leur amour lointain. Il courba le front, car il devina la pensée de la jeune femme. Dans une générosité de mère éplorée, elle achetait à l'amant cette paternité à laquelle il se dérobait. Avec cet instinct inné de la femme, qui analyse une situation, soudainement, dans ses moindres détails, Louise avait compris que les événements lui pouvaient servir ; et si elle payait cher le droit de dire à cet homme : « Vous êtes à moi, vous êtes à l'être que vous avez créé et que je porte en moi », elle s'assurait un recours puissant contre ses révoltes, contre son indifférence, contre sa lâcheté.

Louise, certes, n'aimait plus Fabien. Elle n'ignorait plus quel fonds mauvais était en lui, caché par des dehors séduisants. Nulle pensée d'amour ne la guidait, à présent. Mais il l'avait faite mère et elle s'accrochait à ce titre sacré de toutes les forces de sa vie manquée et flétrie. Elle donnait cinquante mille francs pour avoir le droit de le crier hautement, ce titre ; elle eût donné plus encore, s'il eût fallu. Et maintenant qu'elle avait acquis ce droit, elle le voulait garder. Et, dans une résolution intérieure et farouche, elle sentait qu'elle ne le céderait pas. Et dût-elle mourir de sa maternité, elle exigeait d'être mère, avec tous les privilèges des mères.

XXVIII

La baronne de Morènes, ce soir-là, recevait. Le dîner étant terminé,au milieu d'un fouillis de soie etde rubans, enveloppés d'un murmure confus de voix et de rires, les invités s'étaient levés et s'étaient disséminés dans les salons. Alice, très en beauté, entourée d'une dizaine de jolies femmes qui l'accablaient de chatteries, semblait très animée. Ses épaules nues resplendissaient, sous la lueur des bougies, et à son cou s'enroulait une magnifique parure, — le collier que Louise avait donné à Fabien. Comme les femmes, dans une admiration jalouse, ne tarissaient pas d'éloges sur la richesse des perles, Alice prit la parole :

— Alors, dit-elle négligemment, en faisant sauter du bout des doigts les grains nacrés, alors, vous le trouvez gentil, ce collier ? — Il n'est pas mal, en effet. Il est seulement dommage qu'il ne m'appartienne pas.

Ainsi qu'un masque, la surprise se plaqua surtous les visages.

— Non, reprit-elle, il n'est pas à moi. C'est une fantaisie que j'ai eue de le porter ce soir. M. Fabien, qui en est le propriétaire, a bien voulu me le prêter avant de le vendre.

Toutes les femmes se récrièrent. Comment, M. Fabien possédait d'aussi belles choses et il les vendait. Mais il était donc fou, il était donc ruiné !...

— M. Fabien n'est ni fou, ni ruiné, dit Alice. Il fait don du prix de ce collier aux familles des pauvres blessés de l'échauffourée de l'autre jour. M. Fabien répare le mal que fait M. Duchesne.

Et elle ajouta, en chiffonnant les dentelles de son corsage :

— C'est très bien ce qu'il fait là ; et je suis toute fière de ma fugitive parure.

Il y eut alors un vif enthousiasme. On exaltait la générosité de Fabien, et les paroles de la baronne, transmises de groupe en groupe, provoquaient une manifestation sympathique à laquelle le grand homme, embarrassé, tentait vainement de se dérober.

Alice n'avait pas cru mentir en disant que le collier appartenait à Fabien et qu'elle avait eu le caprice de s'en parer. Dans une matinée précédente, étant allée chez son amant, elle avait remarqué l'écrin sur son bureau et comme elle avait interrogé sur sa provenance, il avait craint d'avouer que Louise le lui avait

offert et il avait inventé la fable que Mme de Morènes venait, en toute sincérité, de conter à ses amis.

Un bal devait suivre le dîner. A chaque instant, de nouveaux invités entraient dans le salon. L'orchestre exécutait ses valses et ses quadrilles et, déjà, des couples tourbillonnaient, avides de plaisir, comme impatients de s'enlacer.

Tout à coup, un bruit de voix, un tumulte, se produisit dans le vestibule. Une femme disait, dans une irritation contenue :

— M. Fabien est ici, n'est-ce pas ? Il faut que je le voie...

Et Louise, en grand deuil, la face blême et contractée, parut, accompagnée de laquais consternés, dans l'encadrement des portières.

La baronne, en ce moment, souriait à Fabien et lui parlait à voix basse.

Louise les contempla une seconde ; puis elle fit deux pas vers eux. Sa présence, tout d'abord inaperçue, jeta bientôt comme un effroi dans la cohue des joyeux. Cette femme noire, se dressant là, soudain, ainsi qu'un spectre, provoquait un vide immense autour d'elle. On eût dit que, dans les plis de sa robe, se cachait une force magique et répulsive qui s'imposait.

Devant l'effarement qui se produisait, Alice, étonnée, interrompant sa causerie, leva les yeux et la vit.

Elle eut une secousse nerveuse, et une pâleur terrible blanchit son visage.

Louise semblait ne lui prêter aucune attention ; ses regards étaient pour Fabien ; elle le couvait de toutes ses prunelles farouches. Elle n'était plus, maintenant, qu'à une portée de main du grand homme, et, haussée, dans une attitude indignée et menaçante, elle murmurait :

— Menteur !.. Menteur, et misérable, et fourbe, et lâche !...

Et sa lèvre, involontairement, dans une convulsion, tremblait et se tordait.

Mme de Morènes, déconcertée, d'abord, avait recouvré son sang-froid. Elle comprit qu'un scandale était inévitable. Elle prit son parti de la situation et allant au-devant d'une explication, faisant bravement tête à l'orage, elle s'adressa à sa rivale :

— Puis-je savoir, madame, dit-elle, ce qui vous amène chez moi, alors que vous n'êtes point priée d'y venir ?... Puis-je savoir ce que vous espérez de cette visite ?...

Fabien, atterré, semblait rivé à la place qu'il occupait. Louise eut un rire dédaigneux ; et feignant de ne pas avoir entendu la baronne, elle se tourna vers Fabien :

— Monsieur Fabien, fit-elle, dans une douceur et une lenteur de parole infinies, il faut que vous sortiez

d'ici et que vous veniez avec moi. Mme la baronne de Morènes, je le sais, ne vous permet pas aisément de lui désobéir. Cependant, pour cette fois, elle se résignera. Mme la baronne de Morènes ne peut s'attendre à des prières de ma part. Une amante implore à certaines heures ; mais une mère commande toujours et c'est une mère, monsieur, qui vous cherche, ici, et qui vous appelle.

Et elle ajouta, jetant les mots par-dessus son épaule, avec mépris et ironie :

— Je vous demande bien pardon, madame, du trouble que j'apporte dans votre fête.

Et, dans un geste autoritaire, montrant, du doigt, la porte, à Fabien :

— Je sors, dit-elle, et je vous attends...

Le salon, maintenant, était abandonné. Tous les invités, dans une discrétion de convention, s'étaient enfuis vers les autres pièces, laissant aux prises les acteurs du drame qui était venu les surprendre. L'orchestre s'était tu. A travers les feuillages qui le dissimulaient, une tête d'homme, curieuse, parfois, surgissait, disparaissant aussitôt. Un grand silence régnait que seuls, interrompaient les chuchotements étouffés de la foule qui s'entassait dans l'appartement, le bruit sonore de quelque violon posé sur le parquet et maladroitement heurté.

Comme Louise ne quittait pas Fabien du regard,

essayant de deviner sa résolution, la baronne eut un mouvement de colère ; dans une fébrilité fiévreuse, elle marcha vers sa rivale :

— Madame, fit-elle, à voix très haute, toute cette scène est fort ridicule. Il est temps qu'elle cesse. Nous ne sommes pas ici à l'Ambigu et nul de mes invités, ne saurait être exposé à un outrage. Si vous avez des affaires particulières à démêler avec M. Fabien, je vous prie de vouloir bien choisir un autre lieu que ma maison pour les traiter. M. Fabien est chez moi. Je le couvre de mon hospitalité et je le supplie d'oublier cette ennuyeuse comédie... Il m'a plu de le recevoir et il me plaît de le garder. — Quant à vous, madame, je le répète, je n'ai pas eu l'honneur de vous convier à franchir ma porte... Veuillez donc me faire la grâce de vous retirer...

Louise reprit, parlant encore à Fabien :

— Monsieur, je vous attends. Il est temps, ainsi que le dit madame, que cette scène finisse... A qui, d'elle ou de moi, devez-vous obéir?.. Allons, décidez !

Alice eut un cri de rage :

— Ah ! c'est trop fort !.. Et dans un froufrou d'étoffes soyeuses, elle se dirigea vers un cordon de sonnette.

Louise vit son geste et, cette fois, perdant toute réserve, elle bondit et se planta, droite et farouche, devant la baronne ; et c'est dans un délire de tout

son être, qu'elle lui cracha à la face sa colère et sa douleur :

– Madame, vous êtes infâme et cet homme est lâche !... Et vous êtes bien accouplés tous deux... Madame, comprenez donc qu'il y a une différence entre vous et moi... Vous n'êtes qu'une femme de plaisir, vous, et moi, je suis une mère... une mère, à qui rien ne fait plus peur... une mère qui veut rendre à son enfant le père qui le renie... une mère que la souffrance affole et qui peut tout oser... Ah ! prenez garde, madame, ne me raillez pas, ne me bravez pas ; le désespoir et la honte font criminel... Et vous m'injuriez trop et vous me désespérez trop pour, qu'à la fin, la raison ne m'échappe pas !...

Le cou tendu, l'haleine sifflante, les yeux injectés, les poings crispés, le sein frémissant, Louise, à présent, dominait la baronne de toute sa grandeur de femme outragée. Une sorte d'inspiration sacrée, d'exaltation outrée, de mysticisme sauvage, enveloppait tout son être. Elle était splendide ainsi, et elle était effrayante. La baronne, apeurée, recula.

Tout à coup, son attitude de prêtresse haineuse disparut. Un rire sec, nerveux et fiévreux, un rire d'insensée s'empara d'elle ; puis, croisant les bras sur sa poitrine :

— Vous avez là, madame, une bien charmante parure, dit-elle. — Et sa voix était presque caressante

— C'est un cadeau de M. Fabien, sans doute... Vraiment, M. Fabien est généreux et galant. Il est seulement dommage, madame, que ce collier ne soit pas à lui. Il a eu tort d'en disposer... le collier est à moi ; M. Fabien l'a reçu chez moi, de ma main... je le lui donnais pour une bonne œuvre... Il paraît que vous êtes au nombre des pauvres que je voulais secourir... Tous mes compliments et tous mes regrets, madame... je ne vous croyais pas aussi indigente... quoi qu'il en soit, je n'ai nul désir de vous faire l'aumône. Vous m'avez ordonné de sortir, madame, eh bien, je sortirai ; mais auparavant, je réclame mon collier ; à mon tour, je commande : Veuillez me le rendre !...

Alice chancela. Une rougeur subite empourpra sa figure et ses épaules ; on eût dit qu'elle allait s'écrouler, frappée d'apoplexie. La parole de Louise vint la secouer :

— J'attends, madame... Et la jeune femme avança la main.

Alors la baronne eut un élan vers Fabien ; elle empoigna son bras et tordant ses doigts sur sa manche :

— Ah ! c'est atroce... atroce !... gémit-elle ; cette femme ment, n'est-ce pas, monsieur ?...

Et comme le grand homme demeurait muet :

— Mais dites-moi donc qu'elle ment, implora-t-elle, ou je vous chasse !..

Le rire moqueur de Louise, l'inertie de son amant, lui apprirent la vérité. Elle ne douta plus de l'affirmation de sa rivale :

— Ah ! madame, balbutia-t-elle, — et des larmes emplissaient ses yeux, — je vous jure... je ne savais pas... ce collier...

Et elle répétait :

— C'est atroce... atroce !...

Puis, elle eut un hoquet et un sanglot déchirant se brisa sur ses lèvres.

Mais Louise, triomphante, n'avait plus de pitié. Une colère folle l'enfiévrait ; elle bondit encore, et s'abattant sur la baronne, pareille à une hallucinée :

— Je mens ! dis-tu ?... ah ! voleuse, voleuse ! hurla-t-elle, — voleuse d'homme et d'argent... ose donc encore m'ordonner de sortir... ose donc encore me menacer...

Et enfonçant ses ongles, ainsi que des griffes, dans le cou de Mme de Morènes, faisant saigner sa chair :

— Mais rends-moi donc mon collier ! rugit-elle ; et elle enroulait éperdument, autour de ses mains, les rangs de perles, au risque d'étrangler la baronne.

Sous cette tension violente, les fils se rompirent. Alors, Louise, radieuse, arracha brusquement la parure et s'écartant, elle la lança à la tête d'Alice.

— Ah! tiens, tiens, je n'en veux plus, s'écria-t-elle, garde-le et celui qui te l'a donné aussi. Je te fais l'aumône de l'un et de l'autre.

Et elle répéta, scandant les syllabes :

— Je n'en veux plus !

Les perles s'égrenèrent sur le parquet, avec un bruit de grêlons crépitant sur les vitres.

Fabien, immobile, semblait changé en statue. Mme de Morènes, le visage caché dans son mouchoir, pleurait et suffoquait. Louise jouissait de sa victoire et les contemplait tous deux.

Soudain, la baronne releva la tête et, comme luttant contre une obsession, elle tourna le cou de droite à gauche et de gauche à droite, laissant errer son regard sur les tentures du salon. Puis, la face encore noyée de larmes, elle se révolta contre l'affront et brusquement, sans transition, elle éclata d'un rire strident, — d'un rire d'aliéné :

— Ah ! c'est bête... c'est bête... c'est trop bête !... cria-t elle.

Et les mots s'arrêtèrent dans sa gorge, refoulés par le rire.

Louise et Fabien, surpris, dans une stupéfaction réelle, la crurent folle. Mais, tout à coup, Alice les toisa et, dans un coup de colère terrible, toute sa honte, toute sa rage la reprirent :

— Ah ! sortez, sortez, sortez, tous deux, fit-elle

avec un rauquement de voix; sortez, ou je ne réponds plus de moi !...

Alors Louise, l'interrompant du geste :

— Vous avez voulu la guerre, n'est-ce pas ? madame, dit-elle. — Eh bien, merci, je suis vengée !..

Et elle disparut, précédée de Fabien.

Lorsqu'elle fut seule, Alice passa plusieurs fois la main sur son front. Puis, comme faisant violence à sa pensée, elle courut vers les salons voisins et, appelant ses invités, mornes et confus :

— Allons, allons, dit-elle, dans une clarté de voix étrange, voilà assez de drame comme cela, hein !... Si nous nous amusions un peu, à présent.

Et se tournant vers l'orchestre :

— En avant la musique !.. glapit-elle, en une agitation fiévreuse ; — et imitant les crieurs des bals publics :

—En place pour le quadrille !...

Une trace rouge, imprimée par les doigts de Louise, se dessinait sur le cou de la baronne, — humide et saignante. — D'un mouvement brusque, Alice l'essuya avec son mouchoir. Et comme ayant perdu le souvenir de la scène récente, dans un déhanchement de bacchante, elle se lança dans le tourbillon.

XXIX

Dans l'agonie de son amour, dans l'écroulement de ses plus chères, de ses plus légitimes espérances, dans l'abandon de sa maternité reniée, Louise avait tout perdu. Repliée sur elle-même, comme une louve blessée, le cœur plein de haine et d'amertume, elle ne sortait plus, vivant de la vie des cloîtres. Sa chevelure d'ébène s'était soudainement teintée de gris, et, maintenant, deux plis profonds et durs mettaient un sillon à chaque coin de sa bouche, prêtant à sa face comme une physionomie nouvelle,— le masque impassible, cruel et sauvage de la douleur et du mépris.

Dans sa solitude, pourtant, les sentiments d'autrefois, ses rêves de jeune fille, ses aspirations d'épouse venaient, à certaines heures, la trouver. Et parmi tant de cendres éteintes, elle s'étonnait de rencontrer encore quelque tison mourant, chaud de toutes les joies, de tous les songes d'antan. Son esprit, lassé par

l'asseulement, ayant peur du vide, se reposait des souffrances présentes en se frottant aux choses lointaines, et, dans ce silence, dans cette condensation de tout son être, elle puisait une exaltation ignorée jusqu'alors, qui la portait vers des inconnus paisibles, vers des mondes immatériels.

Ainsi qu'il arrive souvent aux femmes déchues, désillusionnées et trahies, — mondaines de haut vol, ou simplement filles, — Louise éprouvait comme un besoin de consolation, d'espoir réparateur, et, évoquant ses souvenirs d'enfant, elle se surprenait à penser à Dieu. Graduellement, un mysticisme, une religiosité, descendaient en elle et elle se laissait aller au courant des sensations diverses et bienfaisantes qui l'envahissaient, bercée et comme allégée par une ferveur de néophyte. Une dévotion bizarre et maladive s'emparait d'elle chaque jour davantage, et, à présent, tout entière à la foi, à cette communion des âmes célestes avec son âme repentie, elle s'abîmait en une contemplation de l'invisible, de l'infini, en une extatique langueur de fille écœurée par la sensualité.

Tous les soirs, elle se rendait à l'église et là, pendant des heures, le front courbé sur le dossier d'une chaise, elle priait. Cependant, elle n'avait point osé encore s'approcher du confessionnal, et une terreur la saisissait, alors que son regard tombait sur l'un de

ces recoins sombres où s'enferme le prêtre pour parler aux pénitents.

Une fois, comme elle était demeurée plus longtemps que de coutume, agenouillée et prosternée, elle se dressa pâle et défaite, promenant les yeux autour d'elle, lentement, comme luttant contre une pensée intime, contre une inspiration mystérieuse.

Un homme, vieillard en soutane luisante et usée, à la figure austère d'un ascète, au crâne dénudé, passa, en cet instant, près d'elle. Louise, brusquement, se mit à sa poursuite. Près de l'atteindre, elle eut une hésitation, un manque de courage ; suffoquant, elle continua de marcher sur ses pas, tendant la main en avant, dans un muet appel. Le prêtre, surpris par le frôlement de robe qui froufrouait derrière lui, se retourna. Alors Louise s'arrêta, et haletante, comme si elle eût accompli une longue course :

— Monsieur le Curé, balbutia-t-elle, je voudrais vous parler...

Le temple était presque vide et, dans le grand silence des voûtes, le murmure de la voix de la jeune femme montait avec un bruit d'ailes, battant l'air, doucement, ainsi qu'en une caresse.

Le prêtre s'inclina pour mieux voir qui l'interpellait.

— Je voudrais vous parler, répéta Louise, avec une émotion poignante.

L'homme alors fit un pas vers elle.

— Me parler?... dit-il froidement ; qui vous envoie, ma fille?... Venez-vous pour les morts ou pour les vivants?

Le langage biblique du vieillard la troubla. A l'insu de celui qui l'employait, il répondait à la pensée voilée de la jeune femme.

— Venez-vous pour les morts ou pour les vivants ?...

Un frisson d'épouvante courut dans ses veines. Ses idées se mêlèrent, ses sentiments se confondirent. — Est-ce qu'elle savait au juste pour qui elle venait, la malheureuse ? Est-ce que les morts, les vivants, toutes ces choses qui retiennent un être à la terre, avaient encore quoi que ce fût de commun avec elle ? Est-ce qu'elle-même, vraiment, n'était pas une morte ? Est-ce qu'un ossuaire immense, fait de toute une vie flétrie et manquée, n'était pas sans cesse auprès d'elle, ainsi qu'une barrière infranchissable, placée par la fatalité entre elle et Dieu, entre son âme et la paix sacrée ? Elle ne comprenait pas très bien la question du prêtre, dans son angoisse, dans son effarement ; cependant elle répondit :

— Mon père, je voudrais me confesser...

L'homme regarda fixement et ardemment, de ses yeux ronds et perçants, cette femme qui venait ainsi à lui. Les misères humaines lui étaient familières

sans doute, et devinant la souffrance qui se réfugiait en lui :

— Suivez-moi, fit-il simplement. Et il s'enfonça avec Louise dans les profondeurs de l'église.

Comme ils approchaient d'un confessionnal, le prêtre, du doigt, indiqua à Louise l'un des côtés du tribunal mystique et tandis qu'elle s'agenouillait, la tête appuyée, presque, sur le grillage qui la devait séparer de son juge, il en ouvrait la porte et entrait.

Dans les mouvements qu'il faisait pour endosser le surplis blanc des apôtres, les rideaux du confessionnal ondulaient ; puis un grand calme s'établit et l'on n'entendit bientôt plus que les chuchotements confus, et parfois heurtés, de Louise, succédant aux questions du vieillard.

La jeune femme demeura longtemps attentive et inclinée devant cette voix qui, sortant de l'ombre, passait avec des sifflements au travers des barreaux et tombait sur elle, pareille à un arrêt. La nuit était venue et sous les pas de quelques fidèles attardés, les échos du temple avaient des retentissements graves et prolongés ; des bruissements célestes semblaient courir sur les dalles. On eût dit que les âmes pures des trépassés, à la faveur de l'obscurité, descendaient dans l'église et y promenaient leurs félicités.

Tout à coup, un cri sourd, un hoquet d'effroi, de

douleur, de désespérance, jaillirent du confessionnal et s'élevèrent avec des sonorités troublantes. Louise, affaissée, comme écrasée, implorait le prêtre et pleurait.

Et l'on entendit la voix du vieillard qui grondait, éclatant comme malgré lui :

— Ma fille, ma fille, priez, car Dieu est grand... souffrez et bénissez votre souffrance, car c'est le châtiment !...

Et dans un remuement d'étoffes, la porte du confessionnal se rouvrit ; et le prêtre, sans donner un regard à la jeune femme qui râlait, disparut derrière l'autel.

A partir de cette soirée, Louise, reprise par un désir d'isolement, s'enferma plus que jamais ; et elle n'alla plus à l'église.

XXX

Un jour, pourtant, Louise, pâlie et vieillie par la retraite, sortit de chez elle. Le grand soleil d'été resplendissait et elle eut comme un éblouissement. Elle monta en voiture et dit au cocher :

— Au Père-Lachaise !...

C'est là qu'on avait enterré Lacroix.

Elle ne s'était jamais rendue sur la tombe de son mari et son embarras fut absolu lorsqu'elle arriva au cimetière. Un gardien s'offrit à la conduire.

Quand elle atteignit le but de son pèlerinage, elle défaillait. Restée seule, elle contempla ce marbre qui recouvrait tant de bonté, d'honnêteté et d'amour méconnus, puis, dans un élan spontané, dans un effondrement d'elle-même, elle s'abattit sur le sol, à deux genoux, et, durant de longues heures, penchée sur la tombe, elle sembla parler au mort.

Des convulsions rapides contractaient sa face. Elle voulait pleurer et les larmes se dérobaient à son appel,

asséchées, taries, par l'angoisse intérieure et brûlante qui la dévorait.

Soudain, elle s'abîma, et comme prise éperdument par le passé, elle eut un hoquet affreux et ses yeux rougis, écorchés par les regrets, par les douleurs, se mouillèrent.

Et sur la fosse où gisait l'époux, la vision de sa vie se dressa. Elle revoyait, maintenant, toutes ses heures; ses ennuis de femme incomprise, sa folie parisienne, sa passion, son adultère, son délaissement... tout... tout... jusqu'à cette promenade qu'elle avait faite, un soir, aux Champs-Élysées avec son mari... Et alors, formidable, éclatant dans le tumulte de ses souvenirs, il lui parut qu'une voix s'élevait, venant du tombeau, montant de cette terre, en laquelle dormait le mort... Il lui semblait que Lacroix, réveillé, parlait, ainsi que jadis, et qu'il souffletait sa misère et sa honte de toute son honnêteté ressuscitée, et qu'il disait :

— Tu tenais ma joie, mon honneur, ma vie, dans le creux de ta main... Tu t'es avilie... tu es tombée... va-t-en!... Je ne te plains pas... Je repose, et ta douleur m'importune...

Une crispation folle la tordit tout entière ; les ongles de ses mains grattèrent le sol violemment ; et elle s'écroula sur le sable, et dans un sanglot infini, profond, désespéré, comme apeurée par le fantôme de son passé :

— Pardon !... pardon !... cria-t-elle... grâce !... Je souffre trop !...

Cette plainte lugubre, jaillissant brusquement, parvint aux oreilles de quelques visiteurs, de quelques touristes indifférents. Ils se retournèrent, surpris, en hochant la tête. Ils échangèrent des mots, à voix très basse ; et tandis que le râle de la jeune femme s'achevait en un murmure, ils se remirent tranquillement à déchiffrer et à lire les inscriptions des mausolées qu'un guide leur indiquait.

XXXI

Des mois s'étaient écoulés depuis la rupture définitive de Fabien avec Louise et avec la baronne. Irrité contre la première, il l'avait abandonnée sans lui jeter même un mot de regret ou d'adieu. — Grisé par le voluptueux parisianisme de Mme de Morènes, il avait eu tout d'abord la pensée, — obéissant encore à la sensualité qui hurlait en son être, — d'aller la trouver, d'implorer son pardon. Mais, à la réflexion, il avait compris qu'il n'obtiendrait rien d'elle et, plutôt que de s'humilier inutilement, il avait accepté le fait brutal de sa séparation. Puis, et comme pour se consoler ou se venger de sa déconvenue, de cette fin piteuse de ses amours, il s'était dit, il s'était répété, cherchant à se convaincre, qu'il était las des entraînements de la chair et des plaisirs. Quoique écœuré, affaibli et confus, il s'était remis du choc qui l'avait fait chanceler, et, dans une vision très nette des choses de la veille, il avait analysé la misère morale dans laquelle il s'enfonçait. Alors, toute son ancienne horreur de la femme était remontée en lui ; et ainsi qu'autre-

fois, il s'était réfugié dans le silence de la retraite, pour éviter des séductions qui auraient d'autant mieux pu le reprendre, que maintenant, il les connaissait. Il se défendait même contre tout retour de mémoire vers les jours lointains, et philosophant, il disait, en raillant, que les souvenirs sont comme les vieux habits, — lesquels sentent mauvais et laissent voir des taches.

Néanmoins, à la suite de ces deux années d'affolement et de luttes intimes, un grand écroulement s'était fait en lui. Un dégoût, un mépris de toutes choses, le tenait éloigné de ses amis. Un temps d'arrêt s'était établi dans sa vie publique même. Et encore sous l'influence énervante de la femme, c'est à peine si la politique houleuse de cette époque parvenait à le tirer de sa torpeur.

Son rival, Émile Duchesne, cependant, commet-fait des fautes ; des ferments de haine et de révolte flottaient dans l'air ; et son élève, Laurades, empiétant sur son terrain, lâchant la bride à sa bohême, faisait une brêche à son autorité et battait la grosse caisse sur le dos de la liberté ; mais rien, rien, ne l'agitait, ne l'intéressait plus. Dans une inertie farouche, il considérait les événements et les hommes d'un œil atone, le cœur plein d'amertume, l'être saignant de la blessure faite à son orgueil. Il s'immobilisait, systématiquement et obstinément.

Soudain, un coup de clairon, terrible et strident retentit, jetant ses notes de cuivre aux quatre coins du pays. La diane des combats, sonnante et vibrante, éclatait dans le tumulte joyeux de l'Empire, réveillant les endormis, enfiévrant les audacieux.

La guerre !.. la guerre, du haut de la tribune française,venait d'être déclarée à l'Allemagne et, dans les entrailles du vieux sol français, couraient comme des trépidations de volcan.

Fabien alors se dressa, superbe et radieux. Comprenant que son heure, l'heure suprême de la puissance allait venir, secouant son alanguissement, il bondit dans l'arène publique, la lèvre enfiellée et maudissante.

Des bruits de fer, des roulements sourds de tonnerre, fuyaient par les rues ; des régiments, des escadrons, encombraient les boulevards, et Fabien, avec une joie féroce, cette fois, voyait défiler cette armée qui, deux ans auparavant avait paradé devant lui, à Longchamps. Cette armée éblouissante qui, alors, piétinait le champ de courses, c'était l'Empire dans toute sa force, dans tout son éclat, dans toute sa gloire. Et un rictus affreux tordait la bouche du grand homme, au souvenir du spectacle qu'il avait contemplé. — Ces fantassins, ces cavaliers, attristés, marchant au-devant des massacres, à présent, c'était l'Empire affolé, pris par un besoin de renouveau qui

partait, qui s'en allait, qui disparaissait... Et toute sa haine de démocrate l'accompagnait, planait sur lui, claquant des ailes, frénétiquement, pareille à ces oiseaux sinistres de la mer qui jouent dans le sillage d'un navire, un jour de tempête.

Oui, l'édifice élevé par l'Empire craquait. Et les libéraux incompris, qui étaient au pouvoir, saisis par le vertige de la popularité, avaient provoqué la guerre, espérant ramasser sur les champs de bataille fumants et humides, cette force qu'ils cherchaient vainement dans la paix.

Et Fabien, qui avait prévu leur effarement, jouissait, maintenant, de leur délire et il appelait sur eux la détresse, comptant tirer de leur chute un profit, une satisfaction, marquant déjà, sur le cadran de sa montre, les minutes de vie que, dans son désir implacable, il leur accordait encore.

Et il goûtait, délicieusement et atrocement, l'espérance de leur défaite, réfugié tout entier dans une pensée impie d'avide ambition, oubliant, dans son ressentiment, dans sa fureur de tribun populaire, que cet effondrement qu'il souhaitait, c'était la ruine de son pays, que cette proie qu'il guettait, dans une convoitise de fauve, c'était la patrie.

Fabien avait deviné juste et il était satisfait ! Des revers successifs avaient englouti l'Empire, et le peuple, surexcité, s'était soulevé.

Une après-midi, une nouvelle terrible s'abattit sur Paris : l'armée française, tout entière, venait de sombrer à Sedan. Alors, ce fut comme un délire, comme une soûlerie de haine et de fureur.

Dans l'effroyable détresse, il y eut, d'abord, comme un silence, une stupeur, un recueillement ; puis, une immense clameur éclata. Et le peuple haletait, ivre de passion, secoué par l'effarement, blasphémant, réclamant une vengeance, une expiation.

Soudain, au sommet des marches du Palais Législatif envahi, Fabien parut. Il jeta à la foule son nom, son beau nom de tribun, et il fit signe qu'il voulait parler.

Et longuement, frénétiquement, il harangua la multitude. Et tandis que les masses noires et profondes ondulaient, en se serrant, l'écoutaient et l'acclamaient, il semblait se hausser sur la pointe de ses pieds, se grandir pour regarder, là-bas, dans la brume ensoleillée, ce Paris tout frémissant qu'il tenait enfin dans le creux de sa main. — Et le vague reflet d'un intime sourire errait sur ses lèvres.

Et lorsque terminant son discours, il cria : « Vive la République ! », devant les cent mille bras qui se tendaient vers lui, devant le triomphe qui le frappait ainsi délicieusement en plein visage, il eut comme un vertige de joie insensée et tout, tout, passé abject, trahisons, faiblesses, amertumes, amours et douleurs,

tout s'effaça en son être ; et, oubliant l'agonie du pays, n'entendant point, au milieu du tumulte de la grand'ville affolée, les éclats de tonnerre qui venaient des champs de Lorraine et d'Alsace, il eut un frisson inénarrable et infini.

Dans le miroitement poussiéreux et doré des lointains de Paris, toute sa vie d'hier fuyait et, dans une attitude d'homme chassant, devant lui, des bêtes, à coups de fouet, il cinglait,de son éloquence,les souvenirs qui se ruaient dans le néant à mesure qu'il les arrachait de son crâne. Et il jouissait du présent, de cette gloire tant rêvée qui s'offrait à lui, maintenant. Et dans le vide qu'il provoquait en son être, il lui semblait qu'un autre homme naissait, que sa chair, son âme, comme fondues dans un creuset neuf, prenaient d'autres formes. — Et aussi, dans la déroute de son passé, il entrevoyait, grandissante et forte, une vision superbe : toute son ambition d'homme se dressant et venant à lui. Elle planait sur sa tête, et, dans son ombre géante, il se réfugiait, saisi par l'âcre et excitante volupté qui descendait en lui, autrefois, alors qu'à la tribune, il maudissait l'Empire. Et dans un geste large, dans une envergure d'oiseau de proie, il embrassait éperdument ce peuple qui vomissait des hurrahs en son honneur, ce Paris qui tressaillait à son ardente parole, qui bondissait sous le feu de la fièvre qu'il lui communiquait.

Comme il s'apprêtait à rentrer dans le Palais, un homme, haletant et suant, s'approcha de lui et lui remit une lettre. Il eut une secousse en reconnaissant le timbre de Reuilly, sur sa joie passa comme le frisson d'un mauvais rêve. Pourtant il rompit le cachet. Et subitement sa figure s'éclaira. La lettre était d'un commissaire de police et elle datait de quinze jours. Elle exhalait une odeur fade et pénétrante de renfermé et de moisi. Dix lignes à peine : le magistrat, suivant des instructions laissées par Mme Lacroix, informait brièvement Fabien que la jeune femme s'était empoisonnée — ensevelissant sa détresse et sa maternité avortée, en un même tombeau, — et qu'on avait trouvé son cadavre, dans sa propriété de Reuilly, quelque temps seulement après sa mort.

Le grand homme resta une minute rêveur. Puis, poussant un soupir, il eut un haussement d'épaules, brutal et cynique.

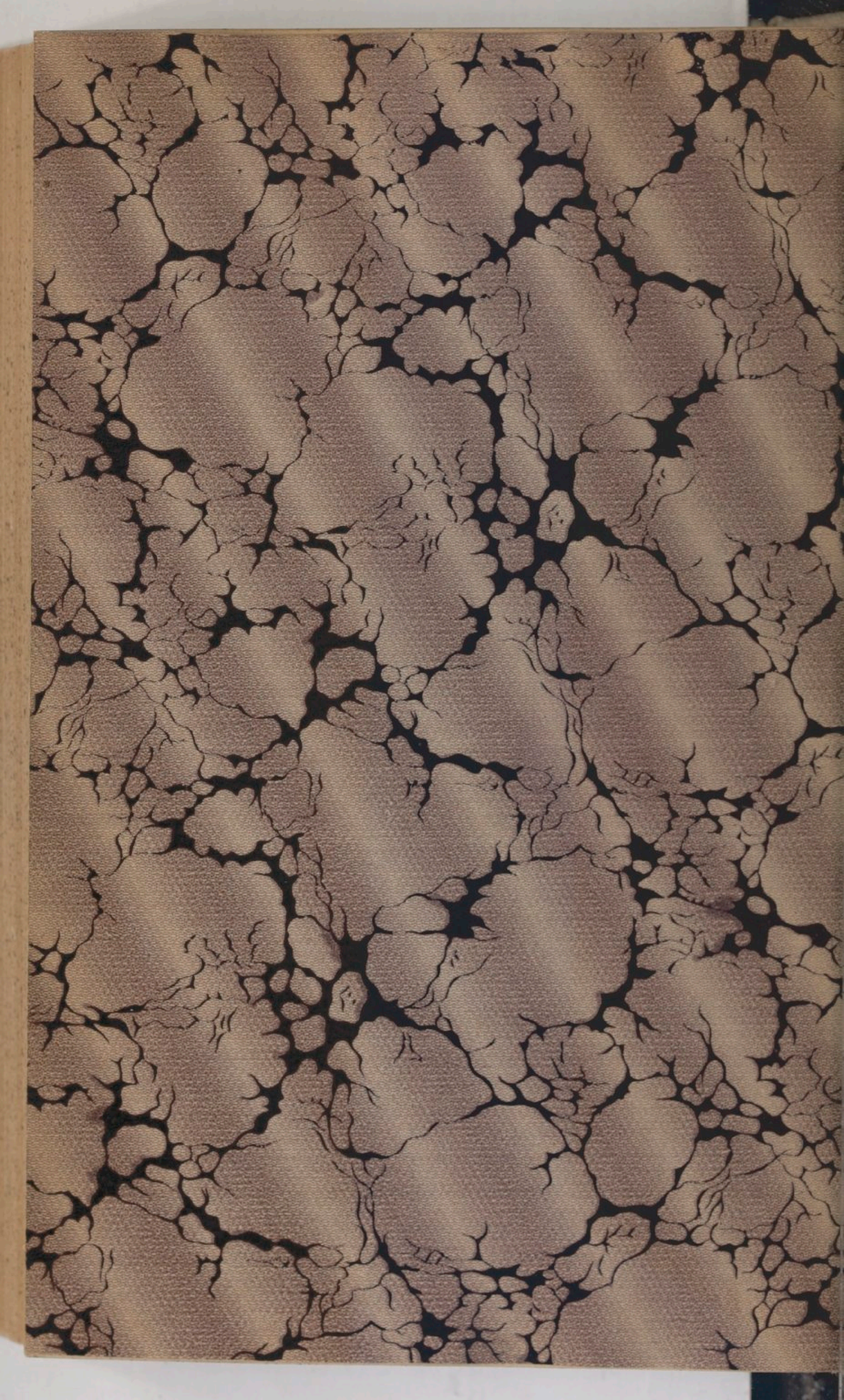
Et déchirant la lettre en petits morceaux qu'il sema sur les dalles, il traversa les couloirs du Palais et se rendit dans un bureau pour écrire le décret qui condamnait l'Empire et proclamait la République.



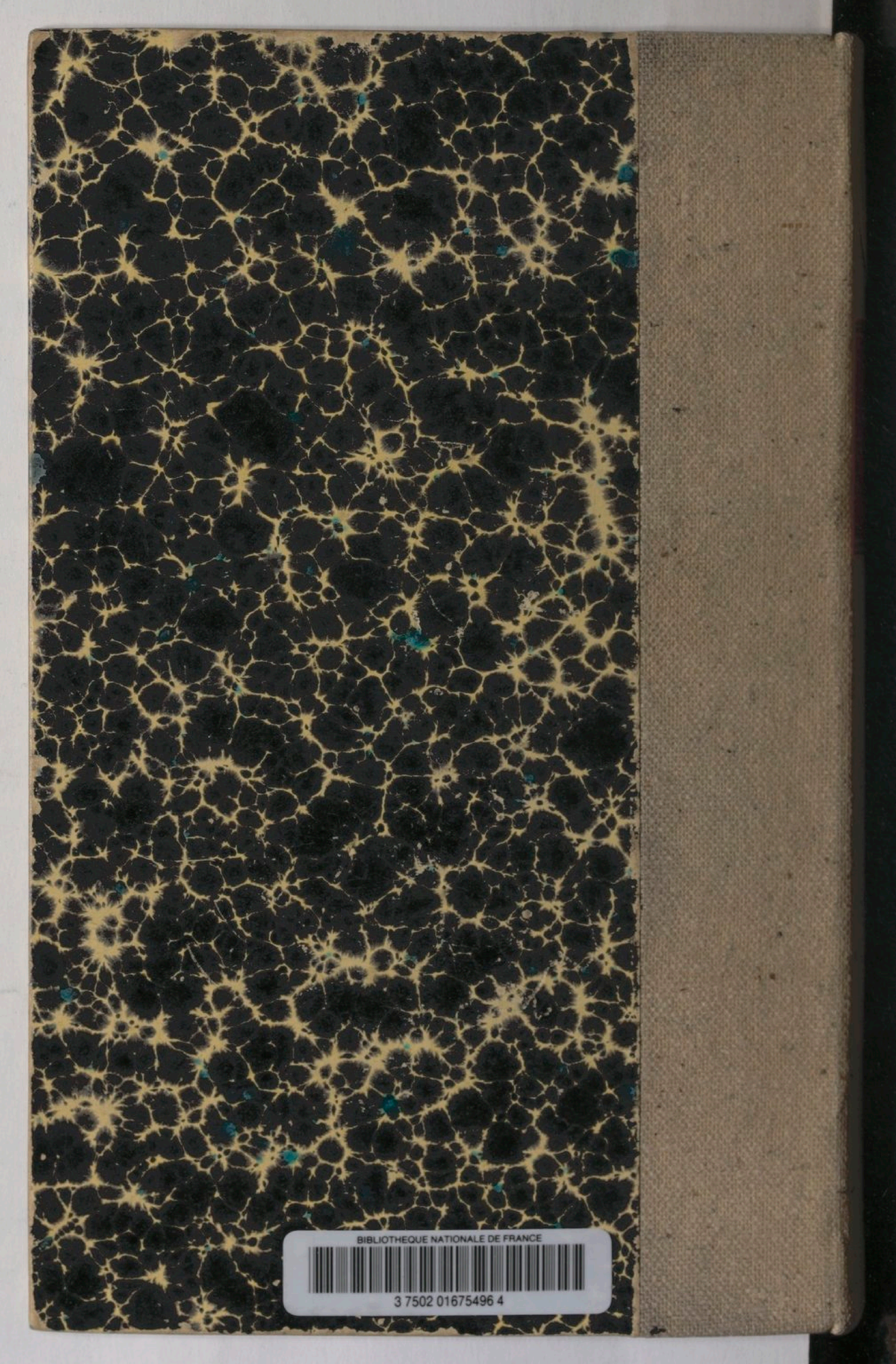
FIN.

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. Majesté.

Châteauroux. — Typographie et Stéréotypie A. MAJESTÉ.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01675496 4